

UNE SOCIÉTÉ
SANS BLOUSES BLANCHES
(D'APRÈS IVAN ILLICH)

La guerre ouverte

LE FASCISME EST PASSÉ



mouvement inéluçtable

En deux mois, la mobilisation pour l'écologie a énormément avancé. Le rassemblement créé par la campagne pour René Dumont doit survivre; il est essentiel de ne pas revenir au morcellement antérieur des efforts et des associations partielles tout en sauvegardant la décentralisation nécessaire, l'autonomie et l'originalité de chaque groupement local ou régional. Le Centre de Coordination du Mouvement Ecologique se propose d'être le lien entre les comités de soutien, les individus isolés, et les associations qui ont soutenu la candidature de René Dumont. Il doit donner à tous les moyens de progresser dans la réflexion et dans l'action. Le mouvement écologique doit s'organiser avec souplesse, sans hiérarchie aliénante, prendre des positions claires et unanimes, et s'interdire, pour rester largement crédible, les exclusives extrémistes et les excommunications dérisoires qui caractérisent tant de mouvements contestataires: c'est l'heure de la synthèse des luttes et des tactiques diverses face au système. Il doit éviter l'écueil d'un comité centralisateur et bureaucratique ou la position dogmatique d'une église (parti) en dehors de laquelle il n'y aurait point de salut.

Nous pouvons tendre vers un spontanéisme idéal mais on ne peut pas échapper à un minimum d'organisation et de coordination, au moins pour assurer un objectif capital: faire circuler davantage l'information, la documentation et les thèmes d'action concrète.

La campagne pour Dumont a touché tous les milieux sociaux. L'information du public et la conscientisation sont un escalier, une progression lente et

patienté: il faut toujours veiller à ne pas écraser celui de la marche d'en dessous, celui qui prend des positions moins radicales que soi. Il ne faut pas braquer ou brusquer les gens qui sont flous ou les indécis: ils se radicaliseront en se familiarisant avec les problèmes affrontés. La conscientisation est donc une tâche toute en nuances.

Quel que soit le contenu qui sera donné aux Assises des 15-16 juin, beaucoup de gens en attendent quelque chose de tout mâché, des mots d'ordre, sans création personnelle: il ne faut pas tomber dans ce piège. Les objectifs et les formes du mouvement écologique seront définis à Montargis: cette structure doit laisser la possibilité d'expression libre à tous ceux qui en ont le désir, et, avec les «délégués» des comités de soutien, il faut que nous puissions répondre aux préoccupations des gens qui ont soutenu Dumont. C'est sur le travail de réflexion et d'action directe et personnelle des comités locaux qu'il faut compter: changer la vie et l'environnement au niveau le plus direct, établir des relations denses et conviviales pour que passe l'étincelle qui décidera les autres habitants à s'y mettre aussi et, par exemple, préparer des assises régionales.

Le mouvement cristallisé à la hâte à l'occasion des présidentielles ne peut pas prétendre à l'exclusivité: le mouvement écologique, qui dépasse amplement le cadre des associations, n'a pas réuni toutes les associations de protection de la nature et de l'environnement. On aurait tort de ne pas rester ouverts au dialogue avec des associations qui depuis dix ans ont fait beaucoup de travail patient qui a permis les développements actuels. Certaines, qui s'effrayent, avec des pudeurs de femme chatouillée, devant la politisation du mouvement écologique, feraient bien de s'imposer un effort de réflexion sur la crise globale de la société industrielle: a-t-il jamais été question de se perdre dans le discours habituel des partis

politiques au lieu d'aborder des problèmes essentiels: le seul candidat sérieux aux élections était bien René Dumont et son équipe.

Développer le mouvement écologique de façon autonome mais en liaison avec les autres mouvements parallèles subversifs, sans exclusive ni sectarisme, et en assumant pleinement la diversité des conceptions et des tendances existantes sous la bannière «écologie», constitue la plus grande force attentive: il s'agit bien de l'écologie politique.

Après son apparition sur la scène électorale en tant que groupe de pression pour une civilisation différente, le mouvement écologique doit, à mon sens, souligner deux orientations essentielles: les changements de mentalité et les changements de style de vie. Il importe que ne s'agrandisse pas la seule véritable faille: celle entre ceux qui parlent «écologie» et ceux qui déjà «vivent» dans un monde nouveau. A défaut de rassembler les gens sur un programme, sur un «plan pour la survie» français (cf. Changer ou disparaître, Fayard 1972) ou sur une doctrine commune, il est indispensable d'instaurer sur une base minimum une discussion permanente sur la crise écologique. Plus fondamentalement, il est un débat inéluçtable qui porte sur la nature même des institutions contraignantes de la société, qui nous obligent à un certain fonctionnement de la politique: on se trouve forcé de voter pile ou face, noir ou blanc. Ce qui est en cause, ce sont les notions d'élections, de vote, de délégation de pouvoir ou de parole, de représentation parlementaire, de représentativité, et en définitive nous butons sur le problème du pouvoir réel sur notre propre vie. Le jeu des élections en vaut-il la chandelle? Plus que jamais, nous devons nous battre pour le droit à la parole, et à la diffusion de l'information; mais là se pose la question des moyens: l'édition, la radio, la télévision, la tribune électorale... Affirmer que l'on ne combat pas valable-

ment l'aliénation par des moyens aliénés est une condamnation, et trop facile pour qui se refuse à agir. Une contestation cohérente de la société survivra-t-elle à cette grave interrogation sur les institutions et les moyens?

Il faut vraiment être un banquier, un technocrate et un président de la république pour affirmer que seule la croissance économique pourra financer la justice sociale et la protection de l'environnement. Peu importe les détails du dérisoire programme de protection de l'environnement avec lequel Giscard d'Estaing espérait rallier des suffrages; nous devons nous battre contre cette illusion impardonnable, cette profonde perversion de la pensée qui consiste à faire de la politique de l'environnement un moteur de la croissance économique. En l'absence de la volonté de s'attaquer aux véritables causes de la dégradation de l'environnement, celle-ci ne peut que se poursuivre, malgré les déclarations d'intention et les commissions d'experts impuissants.

La croissance illimitée ne repose pas seulement sur une recherche aveugle du profit capitaliste mais elle dépend également d'une volonté de croissance et de puissance profondément ancrée dans la mentalité collective de nos sociétés occidentales judéo-chrétiennes et conquérantes. Partout nous devons remettre en cause le goût de la puissance individuelle, industrielle, économique, militaire, politique, etc.

L'écologie, dont le caractère global et synthétique fait une science subversive, doit inspirer un mouvement de résistance à la société industrielle, et finalement une véritable contre-société décentralisée, autogérée, pluraliste et libertaire. La science du milieu vital a logiquement apporté une subversion radicale et globale. L'écologie conduit à poser le problème de la révolution et du changement social dans des termes radicalement nouveaux, sans pour autant que tout se résume à l'écologie.

Roland de Miller.

Un français sur deux a eu la trouille, un français sur deux s'est collé des ceillottes. Pessimisme... Oui, mais: un français sur deux en a ras le bol, un français sur deux voulait que ça change. Espoir... On se sont même seul. Ça veut le coup de continuer à ouvrir sa gueule. Aller au fond des choses. Comprendre et dénoncer les vraies raisons de la merde pour que les luttes soient efficaces. La Gueule Ouverte!... Pour hurler à la vie, et pas à la mort ni à la lune. Pour hurler contre le vent, et pas avec les loups. Oidex nous a recoté de plus en plus de textes intéressants, merci. Continuons. Géographes, écologistes, économistes, biologistes, urbanistes et la suite, c'est la suite des thèses, mémoires, monographies, diplômes... pourquoi enfermer tout ça dans des placards après l'examen, ou accepter que ça paraisse un jour sous la signature du prof? Pourquoi ne pas venir nous trouver avec ça sous le bras, qu'on voie ensemble ce qu'on peut en tirer? On vous attend tous les jeudis après midi. A bientôt...

Gabelle



**Nous bâffrons mal, nous mourons tôt
et nos grands bœufs blancs sont mieux nourris
que les hommes du Tiers Monde**

Karl Marx naquit en 1818 et mourut en 1883. La publication originale du Capital remonte à 1867.

1867 : il allait falloir attendre encore 30 ans pour qu'ait lieu le premier vol aéronautique, 16 ans pour que la première automobile à essence roule et 9 ans pour que se réalise la première transmission téléphonique. Le moins qu'on puisse dire c'est que le monde a beaucoup changé depuis 1867...

Pourtant d'aucuns prétendent encore expliquer, critiquer et réformer la société actuelle en se basant presque uniquement sur les analyses marxistes conçues au milieu du 19ème siècle, et cela, même après la révolution chinoise de Mao Tsé Toung. Raïph Nader, aux Etats-Unis, a réalisé le premier que l'individu d'aujourd'hui est avant tout un consommateur, quelle soit son origine sociale et culturelle, et que s'il fallait lutter pour une vie meilleure c'était sur le terrain de la consommation que l'on pourrait le faire avec le plus d'efficacité, par l'information et le boycottage.

La terre compte aujourd'hui près de 4 milliards d'habitants ; ce chiffre s'accroît de 2 % chaque année, la population terrestre double tous les 35 ans environ : presque 7 milliards d'humains en l'an 2000. Et pourtant déjà 1 homme sur 3 souffre de malnutrition : « La principale cause de mort, directe ou indirecte, dans le monde, est l'insuffisance alimentaire » (G.O. n° 18) et cet état s'accroît davantage chaque année, la notion même d'avenir devenant le plus en plus angoissante. « Chaque jour 15.000 personnes environ meurent de faim » (Gordon Rattray Taylor). Aujourd'hui le manque de pétrole, de gaz, d'électricité, demain le manque de nourriture. Mais au fait comment nous nourrissons-nous ?

L'homme moderne occidental est le roi du beefsteack - pomme - frites - fromage - alcool - sucrerie - café. C'est ce qu'il connaît. La plupart du conditionnement dans ce « choix » ? 99,9 %. Les notions « diététiques » de protéines, lipides, glucides, vitamines, etc, sont basées sur une science en pleine confusion (« Le spécialiste sait tout sur rien » Docteur Jehan de Pélichy) et trop respectée. Une science possédant un savoir magique mais tout au plus... national puisque les théories de la nutrition changent d'un pays à l'autre. Exemple les Etats-Unis où il est obligatoire pour les industries alimentaires d'ajouter des vitamines synthétiques dans presque tous les aliments qu'elles fabriquent. Divergences aussi sur l'emploi des antibiotiques sur le bétail, ce qui est strictement interdit aux Etats-Unis, contrairement à la France (168 tonnes en 1967). « L'emploi des antibiotiques pour élever les animaux de boucherie a fait doubler en 10 ans le nombre des crises cardiaques en France » (Professeur Pech, Faculté de Montpellier). En fait les théories scientifiques sur la nutrition humaine sont toutes très récentes et changent constamment, se contredisant très souvent sans la moindre gêne, ex : Linus Pauling et la vitamine C, la notion de calories, et le mythe du cancer-virus incurable. Beaucoup de gens ont une attitude extrêmement dangereuse qui consiste à se « cobayiser » volontairement, c'est-à-dire à faire sur eux-mêmes les frais des dernières trouvailles diététiques à la mode : nouveau régime amaigrissant, vitamine C pour le rhume, vitamine E pour la « virilité », phosphore pour « l'intelligence », qui sont lancées sur le marché avec publicité comme tous les autres produits de consommation. Ceci montre que la plupart d'entre nous avons perdu notre

intuition naturelle et sommes, sur ce plan, descendus plus bas que les animaux.

Les premiers résultats compréhensifs d'études sur les protéines végétales remontent à... 1970. C'est dire que dans ce domaine, les scientifiques sont encore en plein balbutiement. C'est pourquoi l'opinion générale pense que sans viande l'être humain dégénère, perd force et raison. « à les os qui devionnent mous », etc. Cette notion tend néanmoins à se perdre car on commence à s'apercevoir avec étonnement que les protéines végétales conviennent mieux à l'organisme que les protéines animales et qu'un repas céréalien compris et équilibré reste toujours supérieur à un repas « animal » plein de cholestérol et de D.D.T.

DIS-MOI CE QUE TU MANGES...

La grande surprise des occidentaux a été la « découverte » du soja qualifié par le professeur Gilbert White de « meilleure nourriture du monde ». En effet le soja contient de 34 à 46 % de protéines (bœuf : 18 %, sole : 16 %, œuf : 13 %), 2 fois plus de fer que les épinards, un éventail complet de sels minéraux et de vitamines et surtout la chaîne complète des 12 acides aminés. (Comme pour les autres légumineuses, il convient de n'en pas abuser : pas plus de 2 cuillerées à soupe par jour). Le soja avait été découvert depuis bien longtemps par les orientaux puisque sa culture a été retracée jusqu'en l'an 2838 avant J.-C. Depuis 4.800 ans les orientaux prouvent donc ainsi que les protéines animales ne sont pas indispensables à la vie humaine. « Aucune civilisation n'a résisté aussi longtemps que celle du peuple chinois dont l'alimentation est restée

la même depuis 4 millénaires : soja et riz complet ! » (André Roux, diététicien). (1) L'étude des grandes civilisations montre d'ailleurs que l'aliment de base de l'être humain a toujours été la céréale. Il semblerait même que l'enseignement du Christ ait été très explicite sur ce point. L'Evangile de la Paix par le Disciple Jean qui est la traduction par Edmond Székely d'un manuscrit rédigé en araméen aux premiers temps du christianisme diffère beaucoup de l'enseignement chrétien officiel ! : « Je vous le dis, en vérité, l'Homme est le Fils de la Mère, la Terre, et c'est d'Elle que le Fils de l'Homme doit recevoir la totalité de son corps, de même que le corps du nouveau-né procède du sein de sa Mère. Je vous le dis, en vérité, vous êtes en Elle. C'est d'Elle que vous êtes nés, par Elle que vous devez vivre et en Elle que vous devrez enfin retourner... Quant à la chair et au sang qui vivifie les animaux, vous ne devez pas en manger. »

Les Indiens Aztèques, eux, avaient un régime constitué pour 60 à 100 % de maïs complété par des légumes et fruits, haricots, miel et des viandes de poissons, volailles et d'animaux herbivores. Ils ne mangeaient pas de viandes d'animaux carnivores ou omnivores et ne buvaient pas de lait animal. Les Aztèques, les Mayas, les Zapotèques et les Incas nourrissaient très souvent leurs enfants uniquement de maïs jusqu'à l'âge de 10 ans. Ils savaient qu'un tel régime accentuait et accroissait leurs qualités humaines supérieures et les rendait forts et immunisés contre la maladie. Les Atzèques et les Mayas vivaient communément jusqu'à 100 ans

(1) « Lima Nouvelles » n° 23. Le soja : un cadeau pour l'humanité !

et plus. Le roi Toltec Itzaccuauhtzin et son épouse Quetzalcochith vécurent tous deux jusqu'à 140 ans ! (La règle de Buffon-Flourens fixe la longévité normale de l'homme à 110/120 ans). Les conquistadors espagnols qui pouvaient tout juste espérer atteindre la soixantaine ont consigné dans leurs écrits leur stupeur devant la beauté physique des Indiens et leur longévité. (2) Les Aztèques, les Mayas et les Incas atteignirent un très haut degré de civilisation.

En Europe, nos ancêtres ont toujours eu une base alimentaire céréalière : blé, riz, millet, maïs pour les régions méridionales et seigle, sarrasin, orge et avoine pour les régions plus froides. Toutes ces céréales étaient accomodées de mille façons différentes : pains, soupes, bouillies, pâtes, desserts et complétées par des légumes, fruits et matières grasses, avec en fait très peu de viandes.

Les choses ont bien changé depuis que la société occidentale actuelle voit le bétail comme un anneau nécessaire de la chaîne alimentaire : l'homme ne peut se nourrir directement de chlorophylle, mais par contre le bétail peut transmuter en protéines assimilables des herbes et fourrages qui ne seraient pas autrement utilisés. C'est là la théorie officielle et répandue partout (lorsqu'on se donne encore la peine de se demander pourquoi l'on mange de la viande). Malheureusement cette belle théorie subit quelques « altérations notables » dans ses applications pratiques.

Tout d'abord les pays occidentaux développés ne se contentent pas de tuer et manger le bétail qu'ils élèvent sur leurs propres sols mais importent directement de grosses quantités de viandes en provenance de pays toujours plus pauvres et souvent très sous-développés : en 1973, la France a importé 90.000 tonnes de viandes en provenance principalement d'Irlande et d'Argentine (3). Le Japon, qui importait seulement 1.000 tonnes de viande bovine en 1950, est passé à 100.000 tonnes en 1965, chiffre qui n'a cessé d'augmenter depuis. Les statistiques pour les Etats-Unis sont assez étonnantes. Tous les chiffres, calculs et pourcentages qui suivent et qui concernent les Etats-Unis sont extraits du livre de l'américaine Frances Moore Lappé : « Diet For a Small Planet » qui restera un classique du genre et dans lequel elle a accompli un travail de recherche titanesque en réunissant un très grand nombre d'informations auparavant très peu connues et très éparpillées. Son livre est sorti en septembre 1971 et la plupart des chiffres donnés concernent l'année 1968, qui, il faut le préciser, n'avait rien de particulier pour l'économie américaine.

ALI-BABA ETAIT UN HOMME HEUREUX, IL N'AVAIT AFFAIRE QU'A 40 VOLEURS !

En 1968 les U.S.A. importèrent 165.000 tonnes de viandes des régions les plus pauvres d'Amérique Centrale (4). Environ 20 % de ce chiffre représente des protéines, ce qui serait suffisant pour fournir 60 grammes de protéines par jour pendant un an à 1.400.000 personnes, soit presque l'entière population d'un pays comme Costa-Rica. (Inutile, j'espère, de vous expliquer qu'à Costa-Rica, pays d'Amérique Centrale situé entre le Panama et le Nicaragua, ce n'est pas l'opulence ! « Le café et la banane représen-

tent les 3/4 des exportations. Par l'intermédiaire de l'United Fruit Company, les Etats-Unis jouent un rôle très important dans l'économie du pays, nous dit gentiment le Larousse).

A la même époque, l'« Agence américaine pour le développement international » (oui, ils osent !) offre « 40.000 à une compagnie américaine pour que celle-ci aille en Amérique Centrale « prospecter » les possibilités de profits à tirer de la vente d'additifs alimentaires à haute teneur en protéines aux paysans sous-alimentés (et oui, le café et la banane, ça ne nourrit pas son homme !). (5)

Avertissement : Si vous avez mangé votre charcuterie et votre steak à midi, c'est à partir d'ici que vous

c'est même bon me direz-vous ; eh oui, néanmoins ce chiffre est exact et nous touchons là un point particulièrement accablant. Nous nous éloignons de plus en plus de notre belle théorie première de la vache normande broutant son beau pré bien de chez nous pour approcher l'affreuse vérité qui nous révèle que le bétail occidental est mieux nourri que l'être humain du tiers monde pour la simple et suffisante raison qu'on lui donne les céréales, poissons et autres volés directement dans l'assiette des sous-alimentés ! **D'après un agent officiel de la « Food and Agriculture Organization » des Nations unies, la moitié du poisson pêché dans le monde en 1968 a été donné au bétail. (7) Aux Etats-Unis, la moitié des terres cultivées le sont pour nourrir le**

nées au bétail et que l'on convertit le résultat en protéines, on découvre qu'en 1968 le cheptel américain (sans compter les vaches laitières) a consommé 20 millions de tonnes de protéines venant de sources qui auraient pu être consommées directement par l'homme (11). Il faut 7 fois plus de terrain et d'eau pour produire un kilo de protéines animales qu'un kilo de protéines végétales. Il faut également savoir que pour produire chez un boeuf 500 grammes de protéines comestibles il faut lui donner en pâture 10 kilos de protéines végétales ; pour la volaille : toujours pour obtenir 500 grammes de protéines, il faut lui donner 4 kilos de protéines végétales ; pour la volaille : 2,5 kilos. Un litre de lait équivaut à 2 kilos et un œuf à un peu moins de 2 kilos.

En considérant toutes les classes d'animaux de boucherie, le rapport moyen de conversion de protéines est de 8 à 1 ! (12) Par contre, un hectare de céréales peut produire 5 fois plus de protéines qu'un hectare dévoué au pâturage. Un hectare de légumineuses (haricots, lentilles, pois) peut produire 10 fois plus de protéines. Et les légumes peuvent produire 15 fois plus de protéines.

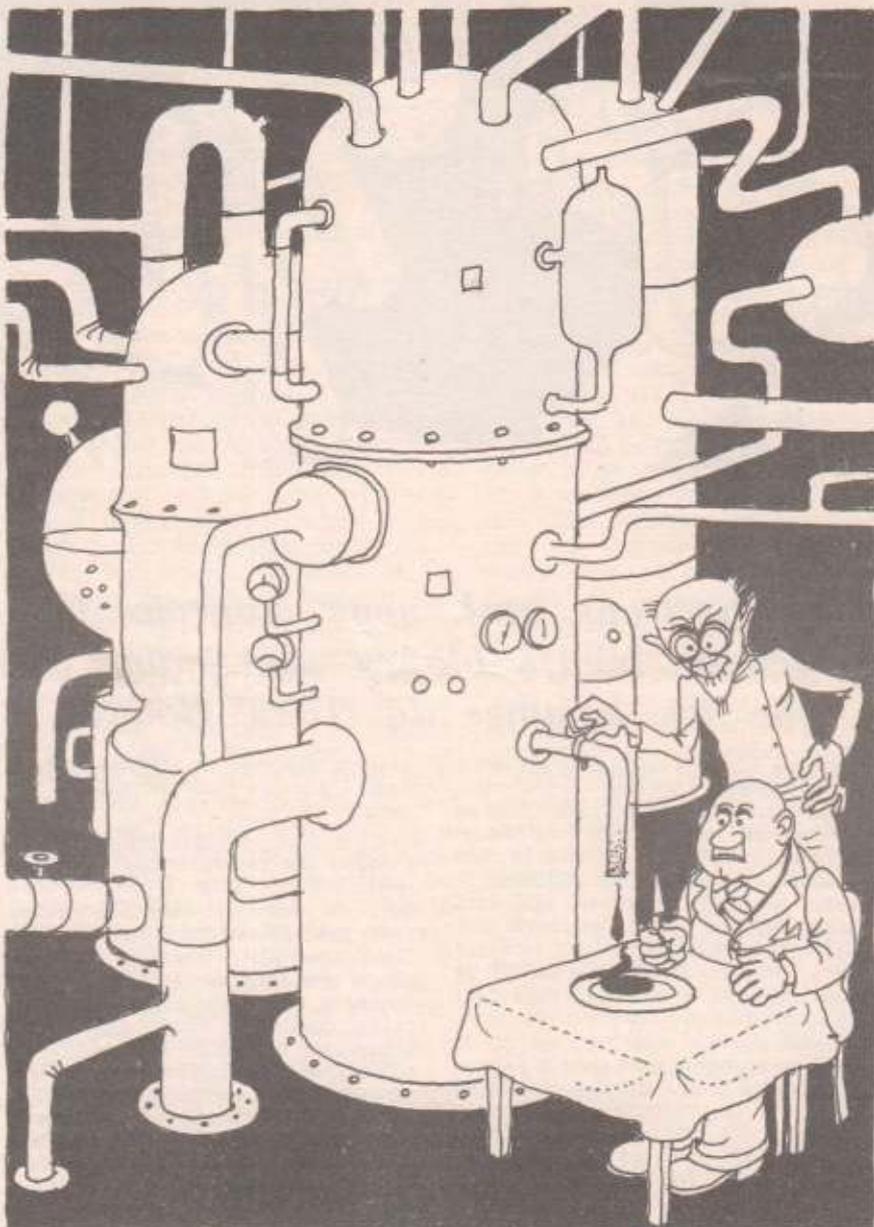
Ces figures sont des moyennes car il y a des plantes dans chaque catégorie qui, en fait, produisent plus que cela, comme par exemple l'épinard qui peut donner jusqu'à 26 fois plus de protéines à l'hectare que le boeuf ! (13) En excluant les vaches laitières, le rapport moyen de conversion de protéines déjà cité est de 10 à 1. Si nous appliquons cette proportion aux 20 millions de tonnes de protéines données au cheptel américain en 1968, nous réalisons que seulement 10 % (2 millions de tonnes) en résulte en tant que protéines disponibles pour l'être humain. **Ainsi, en une seule année, les humains perdent, par ce moyen de production, 18 millions de tonnes de protéines. Ce qui équivaut à 90 % du déficit mondial annuel en protéines ! (14) Assez pour donner un supplément journalier de 12 grammes de protéines à chaque individu du globe terrestre pendant un an !**

Le doyen du département d'agriculture de l'Université d'Ohio a calculé que 40 % de la production mondiale de bétail provient de sources végétales comestibles par l'être humain. Si cette source de nourriture était donnée directement à l'homme, la production mondiale de nourriture serait augmentée de 35 %.

D'après Don Pearlberg, ancien assistant au ministère de l'agriculture U.S., si les Américains réduisaient leur cheptel de moitié, cela libérerait environ 100 millions de tonnes de céréales pour la consommation humaine. Ce qui comblerait presque 4 fois le déficit en calories des pays sous-développés.

Enfin Lyle P. Schertz, administrateur au ministère américain de l'agriculture déclarait en juin 1971 : « Le milliard d'êtres humains des pays riches développés utilise pratiquement autant de céréales pour donner en pâture à leurs cheptels que ce que les 2 milliards d'humains des pays sous-développés utilisent directement comme nourriture ».

Il est facile de lire tous ces chiffres et statistiques en rejetant la responsabilité sur les méchants Américains, mais il est évident que la France pratique à l'égard du tiers monde une politique



devriez commencer à vous sentir mal à l'aise ; il est encore temps de jeter La Gueule Ouverte dans le caniveau et d'acheter Jours de France.

Toujours en 1968 les U.S.A. importèrent du Pérou et du Chili 700.000 tonnes de poissons pour nourrir... le cheptel américain. (6) Il y a assez de protéines dans cette quantité de poissons pour combler les besoins protéiques annuels de 15 millions de personnes, soit plus de l'entière population du Pérou (14 millions d'habitants). Cette année-là, la plus grosse exportation agricole américaine au Pérou fut... 12 tonnes de suif et graisse. Vous venez de lire : 700.000 tonnes de poissons pour nourrir le cheptel américain. Mais pourtant ça se mange le poisson,

bétail (8) qui engloutit 78 % du total des récoltes de céréales ! (9) Pour 1968 le cheptel américain a consommé : 98 % de la récolte de sorgho (un aliment de base en Afrique et en Asie), 89 % de la récolte de maïs, 87 % de l'avoine, 64 % de l'orge, 95 % de la récolte de soja non exporté ainsi qu'une large proportion des récoltes de blé et de seigle. Cette même année encore le cheptel américain a consommé 950.000 tonnes de poissons. (10) Si l'on associe ce chiffre avec les récoltes de céréales don-

(7) S.J. Holt, « The Food Resources of the Ocean » in Scientific American, 1969.

(8) Donald Patton, « The United States and World Resources », 1968.

(9) A.M. Altschul, « Combatting Malnutrition : New Strategies through Food Science », 1969.

(10) Food Situation, 1970, U.S. Department of Agriculture.

(11) Calculé par Frances Moore Lappé de : National and State Livestock, Feed Relation ship U.S. Department of Agriculture, 1970.

(12) The World Food Problem, A report of The President's Science Advisory Committee, 1967.

(13) F. Wokes, « Proteins », Plant Foods for Human Nutrition, 1968.

(14) N. W. Piris, « Food Resources Conventional and Novel », 1969.

(2) D'après les travaux de Gene D. Matlock, expert américain en nahuatl, l'ancienne langue mexicaine, paru dans « Let's Live », 1966.

(3) Information O.R.T.F.

(4) U.S. Foreign Agricultural Trade by Countries, Fiscal Year 1968, U.S. Department of Agriculture, Economic Research Service.

(5) Cereal Science Today (n° 4), 1970.

(6) Fischer of the U.S., 1968, U.S. Department of Interior.

économique identique. Personne, à ma connaissance, n'a fait un travail semblable à celui de Frances Moore Lappé pour la France. (Les Américains ont au moins la qualité de reconnaître leurs erreurs et d'essayer ensuite de les corriger. Ils ont d'ailleurs commencé ces derniers temps à consommer moins de manière générale et ont même été capables, en 1972, de faire une semaine de boycottage national de la viande, ce que les Français pour l'instant seraient incapables de faire. 90.000 tonnes de viandes importées par la France en 1973 est un très gros chiffre, considéré la taille du pays. Il est plus de 2 fois plus élevé proportionnellement que les 165.000 tonnes des Etats-Unis, puisque ce pays compte 4 fois plus d'habitants. Les Français remportent d'ailleurs le record de baffrerie sanglante en se classant 1er carnassier mondial avec 85 kg de protéines animales par an et par personne. (3))

Autres records mondiaux détenus par notre beau pays :

— Cirrhose du foie ;

— Débits de boissons : 1 pour 218 habitants !

— Alcoolisme avec 23 litres d'alcool pur à 100 % par personne annuellement (coût de l'opération : 7 milliards par an pour les travailleurs par l'intermédiaire de la Sécurité Sociale et 35.000 morts). (15)

PITIE POUR LE TIERS MONDE !

Il n'y a certainement pas qu'en mangeant beaucoup de viande que nous affamons le tiers monde.

L'exploitation coloniale des plantations commencée il y a 300 ans a pour seul but de rapporter de l'argent aux colons et non pas de donner de la nourriture aux colonisés. C'est une des raisons pour laquelle la presque totalité des denrées cultivées dans le tiers monde n'a presque aucune valeur nutritive : café, thé, cacao, sucre, bananes, épices, tabac, caoutchouc, coton, etc. Ce système qui fait la fortune d'une poignée provoque la famine de la masse car la majeure partie des meilleures terres n'est pas utilisée pour nourrir les populations locales : les 2/3 des terres cultivables en Amérique Latine sont dévolues aux denrées non nutritives d'exportation (250.000 miles carrés sans compter les superficies couvertes par les cultures de bananes et de cannes à sucre). (16) Cet état ne fait qu'empirer puisque la « Food and Agriculture Organization » des Nations unies rapporte que la production agricole non nutritive se développe plus vite que la production agricole nutritive dans les pays sous-développés. (17) Le café, à lui seul, est la principale source de revenu national dans 40 pays sous-développés.

« Le peuple (colonisé) adopte dès le départ des positions globales. La terre et le pain : que faire pour avoir la terre et le pain ? Cet aspect buté, apparemment limité, rétréci, du peuple, est en définitive le modèle opératoire le plus enrichissant et le plus efficace » (Frantz Fanon). (18) Lorsqu'un pays colonisé accède à l'indépendance c'est alors sa propre affaire de reconverter les terres agricoles « coloniales » en terres produisant des denrées qui vont nourrir la population. Mais aujourd'hui c'est notre affaire à nous tous Occidentaux d'arrêter immédiatement d'engloutir les produits venant du tiers

monde qui sont souillés de sueur et de sang. « La seule raison pour laquelle on n'utilise pas, pour nourrir le bétail, plus de produits non comestibles pour les humains (comme l'urée) est le fait que les céréales coûtent moins cher. Parce que la demande en céréales est limitée confesse le « Comité Scientifique Consultatif » du président des Etats-Unis. Nous touchons là le cœur du problème : les sous-alimentés ne sont pas dans une position où ils peuvent revendiquer et exprimer leurs besoins ; ce n'est pas l'ouvrier argentin ou bolivien qui va d'abord pouvoir changer la situation actuelle mais nous ! En tant que consommateurs, nous sommes dans la meilleure position pour agir : il nous faut restreindre toutes nos consommations qui directe-

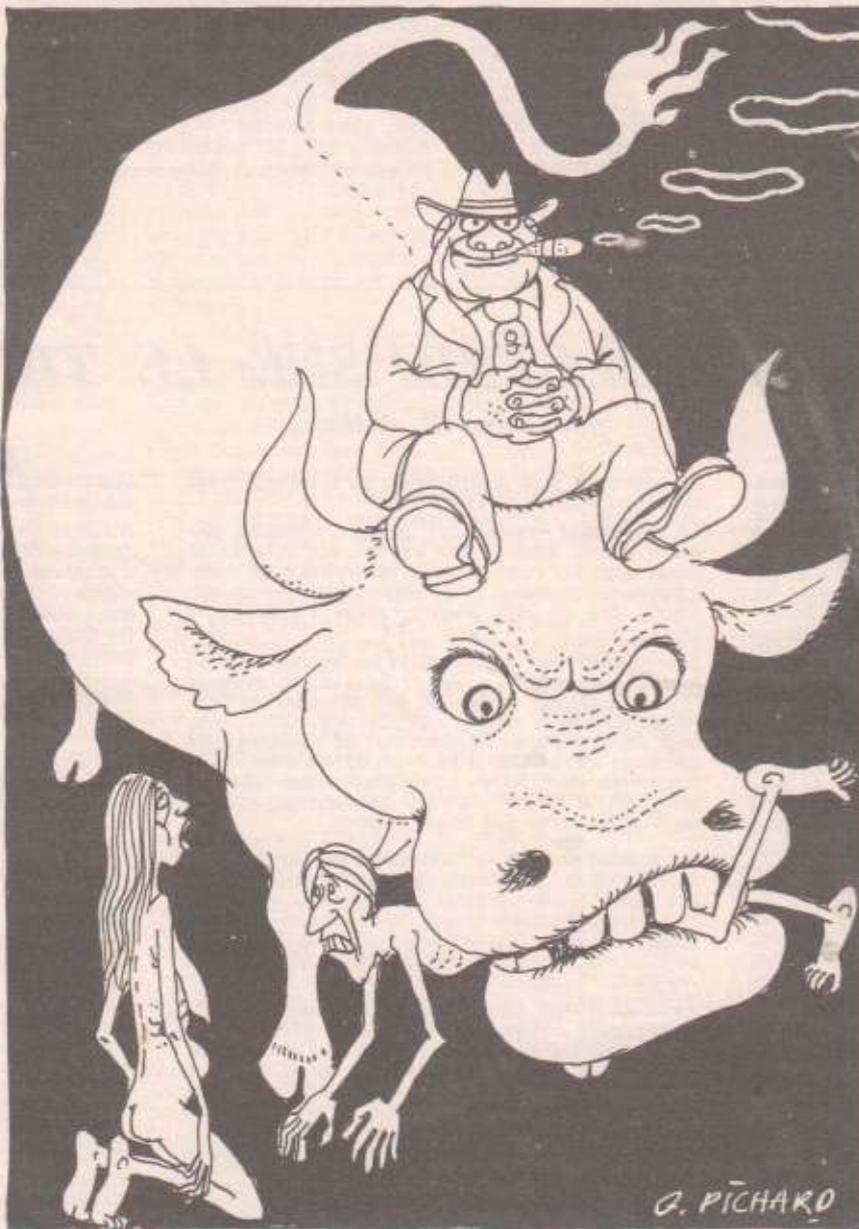
ment ou indirectement, exploitent le tiers monde, car si les habitants du tiers monde sont les « damnés de la terre » nous en sommes assurément les diables. « La justice des salaires à l'échelle mondiale exige que nous payions plus cher (en moyenne à 200 % du prix actuel) les biens qui nous viennent du tiers monde » (Marc Arabyan, G.O. n° 3, janvier 1973). En modérant la consommation de denrées provenant de l'extérieur du pays et en retrouvant une alimentation plus écologique, nous pouvons éventuellement déboucher sur des possibilités inattendues : « A la différence d'un immense pays à majorité agricole comme l'U.R.S.S., je vois mal une nation comme la France devoir se suffire à elle-même, compte tenu de la contre-

révolution intérieure et des pressions étrangères. Cela renvoie d'ailleurs à un problème plus général : il n'existe toujours pas de théorie marxiste de la révolution et de l'Etat révolutionnaire dans un pays développé. » (Jean-Paul Sartre, février 1973) (19). Il est également évident que les réformes dans la consommation individuelle ne doivent pas résulter uniquement d'un souci charitable de ne pas voler aux pauvres » mais plutôt d'une pensée écologique d'harmonie avec l'environnement, et donc aussi avec soi-même. Tout se tient dans l'Univers et en changeant certaines de nos habitudes nous en serons les premiers bénéficiaires de la même manière qu'en pillant le tiers monde nous en sommes les premiers punis.

A chaque niveau de cette chaîne alimentaire la concentration de D.D.T. augmente, passant d'une part pour un million dans l'eau à 1.000 ppm dans l'être humain. Les viandes et les poissons contiennent 2 fois et demi plus de pesticides que les produits laitiers et 13 fois plus que les céréales, légumes et fruits. Ainsi en mangeant beaucoup de produits animaux, l'être humain récolte en lui les plus hautes concentrations possibles de pesticides, sans aucun espoir d'élimination. Le D.D.T. bloque la transmission des impulsions nerveuses de manière irréversible (confusion mentale, hallucinations, perte de mémoire), provoque la formation d'enzymes du foie qui contrôlent l'oestrogène des hormones sexuelles, provoquant des troubles du foie et de la reproduction. C'est également un agent cancérigène. « La ration du Français moyen en aldrine et dieldrine (pesticides) est double de ce qui est admis par l'O.M.S. » (Claude Aubert). L'aldrine est 200 fois plus toxique que le D.D.T.

Les agrumes en provenance des Etats-Unis, du Brésil, d'Israël, d'Italie et d'Afrique du Sud sont traités au diphényle, qui provoque des altérations des reins et du foie. (22) Le café, le thé et le cacao contiennent de grandes quantités de purines (déchets non métabolisables qui fatiguent l'organisme) : café 1.160 mg de purines par 100 g, thé : 2.800, extrait de viande 3.036, riz : 0. (23) Par leurs alcaloïdes ils nuisent au système nerveux et créent une accoutumance et un état de dépendance. Il est certain qu'il y a un rapport étroit entre les excès alimentaires de toutes sortes qui se sont emparés de l'Occident et la dégénérescence de la race, dont si peu de gens pourtant semblent être conscients. Nous mangeons 2 fois plus de viande qu'il y a 40 ans alors que notre activité physique ne cesse de décroître. « L'homme occidental consomme 2 et même 3 fois plus de protéines que son organisme n'en exige ». (24)

La consommation mondiale de sucre est passée de 12 millions de tonnes en 1900 à 75 millions de tonnes en 1972 alors que dans le même temps la population terrestre n'a même pas triplé. On s'aperçoit désormais que plus un pays est développé plus on y meurt jeune. Les Etats-Unis, pays le plus riche du monde qui représente 6 % de la population et consomme plus de 40 % des ressources terrestres se classe environ au 20ème rang pour la longévité moyenne mondiale : dans 20 autres pays, on vit plus vieux qu'aux Etats-Unis, qui possèdent pourtant les hôpitaux et les services médicaux les plus perfectionnés. « On dit que la longévité a doublé dans les pays développés. Mais c'est la longévité moyenne et son rallongement est presque entièrement dû à la chute radicale de la mortalité infantile consécutive aux progrès de l'hygiène et accessoirement de la médecine infantile ; mais l'adulte de 50 ans a de moins en moins de chances de devenir octogénaire » (H.-Ch. Geoffroy).



SAUVEZ-VOUS EN SAUVANT LES AUTRES !

« Le D.D.T. constitue aujourd'hui le polluant le plus abondant dans l'écosystème planétaire » (Gordon Rattray Taylor). (20) Le D.D.T. est insoluble dans l'eau et les doses absorbées s'accumulent les unes aux autres sans que l'organisme puisse les éliminer. (Phénomène de sommation des produits cancérigènes). (21) Toutes les terres et les eaux terrestres contiennent désormais du D.D.T. qui est absorbé par les planctons végétaux, qui sont eux-mêmes absorbés par les poissons, qui sont absorbés par les humains, directement ou par l'intermédiaire du bétail.

(20) Gordon Rattray Taylor, « Le Jugement Dernier », p. 121. Calman Lévy.

(21) Travaux de Druckrey et Kupfmüller, Annales Pharmaceutiques de France, 1955.

GUERRE DE GENERATIONS

Si vous avez moins de 30 ans, ne vous laissez pas bernier par des arguments tels que : « Bah il faut bien mourir de quelque chose : avoir un cancer à 50 ans ou finir gaga à 75, c'est pareil ! », paroles généralement servies avec un large sourire paternaliste et triomphant.

Premièrement les notions de vieillesse que nous avons en Occident gagneraient à être éclairées au jour des

(22) Maurice Pasquelot, « La Terre Chauve », p. 48. La Table Ronde.

(23) « Lima Nouvelles » n° 21, « Vrai café et café sain ».

(24) Service de recherche de l'Ecole de médecine tropicale de Londres.

(15) La Drogue, François-René Cristiani, Fillpaol, p. 60.

(16) Calculé par Frances Moore Lappé de : a) Food and Agriculture Organisation Production Yearbook, 1968 ; b) Rubber Statistical Bulletin, 1969.

(17) The State of Food and Agriculture, 1965, Food and Agriculture Organization (Nations unies), Rome.

(18) Les Damnés de la Terre, p. 17, Maspéro.

(19) « Actual » n° 28, février 1973.

civilisations orientales où les gens, grâce à leur nourriture et mode de vie, ne sont pas gâteux à 70 ans. Exemple : Mao Tsé-toung et Chou En-Laï qui, à 80 et 75 ans, en dirigeant 750 millions d'âmes ne sont pas précisément des vieillards débilés et inactifs. Deuxièmement, si ce genre d'argument que l'on entend si souvent a jamais été valable un jour, il ne l'est définitivement plus aujourd'hui. La jeunesse actuelle est la génération du D.D.T., de la radioactivité, de la pollution sous toutes ses formes, des drogues, du sucre, du manque d'exercice physique, etc. Ce n'est plus à 50 ans que l'on a un cancer ou une crise cardiaque mais à 30 ou à 20 ans !

Les conséquences des petits jeux d'apprentis sorciers de la génération précédente vont seulement commencer à se faire sentir bientôt : « Des calculs récents ont montré que les concentrations maximales de résidus des premiers pesticides utilisés dans les années quarante n'ont peut-être pas encore atteint les plus hauts carnivores dans les chaînes alimentaires. En fait, même si l'on stoppait immédiatement tout usage de pesticides, ceux

qui sont actuellement dans notre écosystème n'atteindraient pas un équilibre avant 100 ou 200 ans ! » (25)

Les économistes « spécialisés » qui étudient les conséquences d'une population mondiale future de trente ou même de cent-vingt milliards d'individus se conduisent comme des naïfs mal documentés et devraient peut-être occuper leurs journées plus utilement. Le problème de la surpopulation commence à se résoudre en partie tout seul, puisque la science, qui a permis cette gigantesque prolifération fournit également (et sans compter !) les outils pour y mettre fin ! « Nous mourons de chimie » (Professeur Truhaut). (26).

A vous de choisir si vous tenez vraiment à bénéficier jusqu'au bout (!) de tous les raffinements scientifiques !

UN SEUL PLAT ET UN VISAGE AMI (dicton allemand)

En « bouffant à la française », ne faisons-nous pas payer aux autres et à nous-mêmes un prix un peu trop élevé

pour quelques instants de compensation névrotique ?

N'est-il pas temps de retrouver l'idéal gastronomique que personne ne semble plus comprendre et qui est à l'opposé de la « bouffe » ? « La gourmandise est ennemie des excès » (Brillat-Savarin). (27) « Voyons ! Vous sentez-vous vraiment privés de truffes, de caviar, de foie gras, de hures de sangliers à la pistache, de poulardes au coulis de queues d'écrevisses, de canapés, de suprêmes, de délices, de ballottines et autres splendeurs culinaires ? Moi pas !

Depuis trois ans, je vis, au fin fond de la Bretagne, de mon seul repas quotidien (puisque voilà vingt ans que je ne déjeune plus !). Et mon dîner se compose d'une bonne soupe et d'un plat unique — le plat unique, préconisé naguère par le parfait gastronome Gaston Derys.

La viande devient de plus en plus rare ? A qui le dites-vous... Je me suis fait ichtyophage, piscivore et végétarien, voire saladier. Je n'en digère que mieux ; et j'ai découvert des plats locaux et délicieux. Savez-vous ce que

c'est qu'une soupe au potiron, ou aux orties, une julienne, un ragoût de congre ou de thon, un pain de poireaux, une tarte à la rhubarbe, une galette bretonne ? » Ainsi s'exprimait en 1943 non pas un propagandiste du végétarisme mais Maurice-Edmond Salland, plus connu sous son surnom de Curnonsky, le prince des gastronomes. (28)

Quand je m'arrête de bouffer pour commencer à manger je retrouve dans l'acte nutritif une communion harmonieuse avec la nature, avec l'extérieur, avec les autres, qui me permet d'oublier mon ego et d'en briser les chaînes pour sortir de moi-même et faire partie du Tout.

C'est cela le premier geste écologique.

Jean-Michel Berté.

(25) « Systems Studies of D.D.T. Transport », Science, 1970.

(26) Congrès international sur le cancer, janvier 1970.

(27) Brillat-Savarin, « Psychologie du goût ». (28) Maurice-Edmond Salland dit Curnonsky. « A travers mon binocle », Albin Michel, 1946.

MENACES DE L'INDUSTRIE SUR LE TIERS MONDE

par John P. Milton

A la conférence de Stockholm, lors du débat qui opposa les représentants du tiers monde à ceux des Nations unies, un phénomène commun à toutes les nations fut quasiment ignoré : l'impact sur l'environnement de l'état industriel moderne.

Il est maintenant bien connu qu'un cinquième de la population mondiale vit dans les pays industriels riches de la zone tempérée, et consomme environ 80 % des biens et ressources du globe.

Une bonne part de cette consommation est gaspillée en produits inutiles qui polluent beaucoup.

Ce que l'on sait moins bien, c'est que la course au développement de nombreuses nations pauvres, a précisément pour but de copier le système des pays surdéveloppés, un système caractérisé par la forte consommation d'une élite fortunée, l'élimination ou la domination des minorités pauvres, la surpopulation, l'importation de produits standardisés, et la croissance vertigineuse de la consommation d'énergie et de la pollution.

Les pays riches, dominés par les très grandes firmes, ne sont pas seuls responsables. Des pays socialistes comme l'U.R.S.S., ont déclenché une pollution massive, supprimé les minorités et leurs idéologies, poussé à l'industrialisation rapide, et institué une bureaucratie pesante pour diriger l'industrie et l'état. Ces nations ont donc favorisé les politiques économiques à court terme, sans tenir compte des principes idéologiques qui visent à assurer la qualité de l'environnement. Dans le tiers monde, les superpuissances socialistes substituent la politique du prestige à celle du dollar. Ces deux politiques ont des objectifs remarquablement proches et ont les mêmes conséquences graves sur l'environnement et sur la vie sociale.

Le rôle des firmes industrielles internationales dans le développement économique du tiers monde est considérable. Les sociétés multinationales comptent parmi les avocats les plus zélés de l'aide aux nations pauvres. En même temps, la Banque mondiale, le programme des Nations unies pour le développement (P.N.U.D.), l'Agence pour le développement international (A.I.D.) et d'autres, accordent la priorité aux projets qui comportent l'introduction sur les marchés des produits fabriqués par ces sociétés. Et la plupart des systèmes politico-économiques du tiers monde sont contrôlés par des minorités riches, qui possèdent de vastes secteurs de l'économie multinationale installée chez eux.

L'état industriel international repose ainsi sur la coopération entre chefs politiques et dirigeants d'entreprises d'une part, et organisations d'aide bilatérale et multilatérale d'autre part. Il protège la surconsommation de l'élite riche du tiers monde, aux dépens de la majorité pauvre. De plus, il tend à bloquer l'invention et l'utilisation de technologies nouvelles, mieux adaptées aux besoins sociaux et à l'environnement du tiers monde. La majorité pauvre n'a guère l'occasion

de participer à la planification du développement selon ses propres perspectives.

Le traitement réservé aux peuples nomades des zones arides nous donne un bon exemple de la façon dont les conceptions « modernes » de développement peuvent bouleverser, ou même détruire, des sociétés traditionnelles en équilibre avec le milieu.

Les sociétés nomades les plus importantes se trouvent en Asie centrale et du sud-est, et dans le Proche-Orient arabe. Là, les nomades parcourent les terres arides, à production saisonnière, avec des troupeaux de moutons, de chameaux, de chevaux, de bœufs, d'ânes et de chèvres. Leur utilisation des terres, qui fournissent peu de fourrage est magnifiquement adaptée aux sévères contraintes naturelles de ces régions.

De nombreux pays qui tentent d'acquiescer le statut de nations modernes, ont considéré les nomades comme des groupes rétrogrades, politiquement embarrassants et qui échappent au contrôle gouvernemental. Ils ont souvent voulu forcer les nomades à se sédentariser, obtenant toujours des résultats tragiques.

En 1925, l'Iran imposa la sédentarisation à de nombreuses tribus, confisqua leurs pâturages et contraignit les nomades à habiter des maisons de pierres. Des épidémies éclatèrent parmi ces gens forcés de vivre dans un endroit donné, et beaucoup en moururent. Le taux de mortalité des moutons, leur principal cheptel atteignit 80 %, après l'épuisement des maigres pâturages, parce que les bêtes ne purent s'adapter à la sédentarisation.

La Russie lança un programme semblable. Le résultat en fut que le nombre des chevaux tomba de 4 millions à 460.000 entre 1929 et 1933. Pendant la même période, le nombre de têtes de bétail tomba de 7 millions à 1,6 million et celui des moutons de 25 à 2,7 millions. En 1947, le genre de vie nomade avait été complètement éliminé.

Les récents programmes de la F.A.O. et de la Banque mondiale rivalisent avec ces premières tentatives de modernisation des sociétés nomades. On a creusé des puits en bordure sud du Sahara pour abreuver les troupeaux. Les puits ont agi comme des aimants qui stabilisèrent les nomades, menant à un surpâturage continu d'une grande étendue autour de chacun des puits. Quand le sol fut appauvri au point que le pâturage devint impossible, on creusa de nouveaux puits, et l'on répéta ailleurs le processus destructeur. Résultat : perte du fragile habitat des nomades, déclin des troupeaux, augmentation des maladies humaines et animales et des infections parasitaires et avance du désert vers le sud.

Les plans de sédentarisation n'ont pas été conçus par des nomades. Ils ont été imaginés par des politiciens, des « experts en développement » et autres personnes, peu aptes à comprendre à

s'intéresser à la culture des nomades et à l'utilisation du sol.

D'autres projets ont des conséquences semblables dans de nombreux autres pays, qui ont conservé d'excellentes pratiques culturelles. Barrages, complexes industriels, travaux d'irrigation, pesticides, extraction de pétrole et de minerais, centrales thermiques et centrales nucléaires, telles sont quelques-unes des délicatesses que l'on offre couramment et que l'on impose aux sociétés qui vivent sous les tropiques sans se soucier des conséquences réelles sur la vie des gens et sur l'environnement.

Les propos actuels, qui exhortent le tiers monde à un développement rapide, présentés comme le seul moyen de parvenir à une meilleure distribution globale des ressources, cachent une réalité vicieuse. Telle qu'elle est actuellement conçue, l'industrialisation rapide, selon les normes des pays riches, ne fera qu'accroître la misère du plus grand nombre. Les pauvres ne retireront guère de profit de la production de biens industriels. En revanche, ils souffriront bien davantage des pollutions et de la désintégration sociale causées par une industrialisation inconsciente. Les pays pauvres supportent les coûts, lorsqu'il faudra consacrer un faible capital et une expertise technique rare à des méthodes de production gaspilleuses, plutôt qu'à de nouveaux schémas qui amélioreraient santé et nourriture, stabiliseraient la population, conserveraient les valeurs culturelles des minorités et assureraient une répartition plus équitable des richesses.

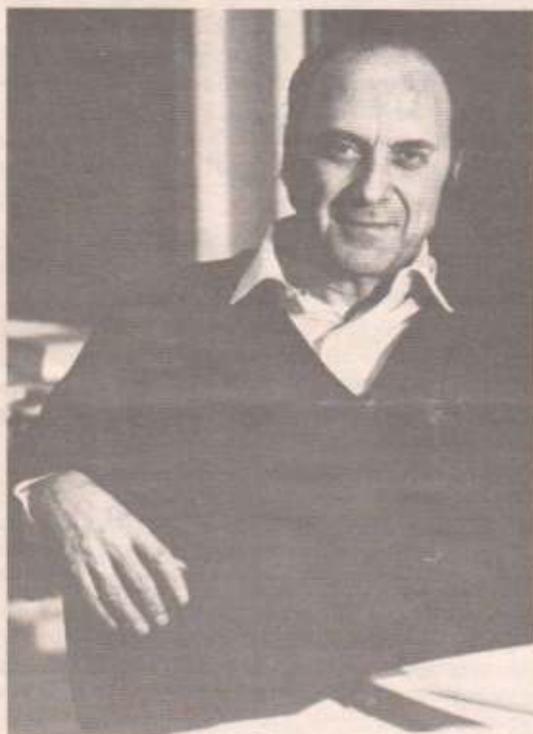
Si le tiers monde se développe selon les normes classiques de l'Occident, les sols et les eaux en seront dégradés, l'autonomie culturelle sera perdue, et la capacité de l'environnement à assurer le bien-être gravement amoindrie. La majorité pauvre, qui comprend aujourd'hui les deux tiers de la population mondiale, est elle aussi héritière d'une seule Terre. Ce qui est dramatique, c'est que l'héritage légitime des pauvres puisse être volé et dilapidé par les machinations de leurs propres dirigeants.

Article traduit et extrait de *Not Man Apart*, juillet 1972, numéro spécial sur la Conférence des Nations unies sur l'Environnement (Stockholm, 5-16 juin 1972). *Not Man Apart* Friends of the Earth 529 Commercial Street, San Francisco California 94111, U.S.A.

* John P. Milton est co-rédacteur avec Taghi Farvar d'un recueil fondamental de cinquante études de cas de dégradation de l'environnement dans le Tiers Monde : *The Careless Technology: Ecology and International Development*. Actes de la Conférence sur les Aspects Ecologiques du Développement International. Publié pour la « Conservation Foundation » (Washington University, Saint-Louis, Missouri) par The Natural History Press, Garden City - New-York 1972, 1060 pages, 213 illustrations, 86 tableaux, 25 dollars U.S.

LA REVOLUTION COMMENCE DANS LA CHAISE-LONGUE

*il faut se débarrasser du plein emploi
qui fait l'affaire des exploiters multinationaux*



Charles Levinson

Pendant que la France se grattait le nombril pour y découvrir le cérumen giscardien, les pays du tiers monde défendaient à l'O.N.U. le droit de disposer de leurs matières premières. C'est que les vrais problèmes politiques aujourd'hui sont économiques. Le pouvoir n'appartient plus aux élus du peuple qui sont là pour la figuration, mais à quelques managers des grandes sociétés multinationales qui règnent sur le monde de la consommation (voir « G. O. » n° 16). Giscard est le représentant du fric tout comme Kissinger est l'homme de Rockefeller, véritable président des Etats-Unis. Défendre le droit au travail et le plein emploi des « masses laborieuses », comme le font Krivine ou Mitterrand revient à défendre leur pouvoir d'achat, donc à faire le jeu de ce capitalisme « nouvelle société » ou « majorité élargie », appelle ça comme tu voudras, le produit est le même. C'est le travail lui-même, l'objet fabriqué et consommé, la marchandise qui doivent être remis en question. En France on en est loin, et on commence seulement à comprendre, grâce à la « crise du pétrole » que les problèmes sont internationaux. Une France socialiste de type programme commun aurait autant de chances de réussite que Lip, oasis en autogestion, n'en avait dans le désert du sys-

tème capitaliste. C'est-à-dire aucune. A quoi bon nationaliser quelques monopoles quand l'essentiel du capitalisme multinational fructifie aux U.S.A., commerce avec les pays socialistes de l'Est, met à sac le tiers monde ? C'est pas Dassault qu'il faut mettre hors-la-loi, c'est le symbole qui le fait vivre, l'avion de combat. En langage de conscience, c'est les notions de fric, de rentabilité, de confort, de vie. Vive l'utopie !

En attendant de poser les vrais problèmes, on peut toujours se battre dans le cadre du système comme le fait Charles Levinson, secrétaire général de l'I.C.F. (international chemical federation), cinq millions de syndiqués dans soixante pays, qui tente de créer un contre-pouvoir international à l'emprise des trusts. S'attaquer aux structures de l'ennemi, c'est une tactique certes incomplète (puisque l'idéologie demeure) mais qui a le mérite d'être cohérente. On a posé quelques questions à Levinson (siège de l'I.C.F. : 58, rue Moillebeau, Genève).

DES NOUVELLES FRAICHES DE NOS BONS MAITRES

« — c'est grâce à toi et à ton bouquin, « l'inflation et les sociétés multinationales » (Le Seuil) qu'on connaît en France le rôle des multinationales. La crise du pétrole a-t-elle confirmé tes analyses ? »

« — quelle crise ? il n'y a jamais eu de crise ! Les compagnies ont créé une pénurie artificielle pour faire monter les prix du pétrole arabe et les mettre au niveau du pétrole américain. Il y a trois ans, les trusts avaient besoin de cinq cents milliards de dollars pour leurs investissements. Aujourd'hui, il leur faut treize cents milliards de dollars et cette somme correspond exactement à la hausse des prix du pétrole... Les compagnies tiennent les Etats producteurs surtout l'Iran et les émirats qui ont besoin de vendre leur pétrole. Elles se débarrassent de leurs raffineries chez ceux que la pollution ne préoccupe pas encore et se reconvertissent dans le secteur nucléaire, solaire, charbonnier. Leur but : devenir des compagnies d'énergie. Peu importe l'adjectif ».

« — leur pouvoir est-il sans limite comme on l'a écrit ? »

« — absolument. Les multinationales disposent des hommes et de leurs gouvernements. Nixon est leur esclave, Kissinger est l'homme de David Rockefeller (groupe Mellon) qui s'en sert de courtier pour ses intérêts auprès de Sadate ou Brejnev. En Italie, les pétroliers ont acheté quelques ministres et hauts fonctionnaires. Ils

ont aussi alimenté les caisses des socialistes et des communistes pour financer l'action syndicale. En Suisse, Total a fait chanter le Gouvernement. En Belgique, Esso a fait céder l'Etat. En France, Citroën a obtenu le relèvement de la vitesse sur les autoroutes. Aux U.S.A., les principales universités comme Harvard sont aux mains des trusts et les « hommes de gauche » qui en sortent leur sont liés. C'est Fiat et VW qui ont financé le Club de Rome et le fameux « halte à la croissance ». Les organismes internationaux comme le Bureau international du travail (B.I.T.) ou l'O.N.U. et l'O.C.D.E. sont également noyautés. Les parlements des Etats sont des façades. Les liquidités financières des multinationales se chiffraient en 73 à deux cent soixante-quinze milliards de dollars soit plus du double des réserves des banques nationales. Il leur suffit de convertir trois pour cent de cet argent pour provoquer une crise monétaire ».

« — et leur idéologie ? »

« — elle n'est pas définissable selon les termes habituels. Il n'y a pas de managers corrompus. Ils sont là pour réussir, c'est tout. Ils ne sont pas immoraux mais amoraux. Ils s'adaptent à l'environnement. Ils sont aussi bien en U.R.S.S. qu'en Afrique du Sud, en France qu'au Chili. Quand Allende se rendait en U.R.S.S. il aurait pu croiser un représentant d'I.T.T. en sortant du bureau de Brejnev. Entre eux, ils ne luttent pas, ils coopèrent. Leurs lobbies se neutralisent. Leur serment est celui de la Mafia : ne jamais baiser la femme d'un copain et ne jamais attaquer un journaliste. La relative liberté de la presse américaine s'explique : les pouvoirs s'équilibrent aux U.S.A. Quel que soit le pouvoir en place, le système ne peut pas changer ».

« — alors on peut rien faire ? »

« — si, mais pas avec les méthodes syndicales européennes. Le pouvoir de la société multinationale réside essentiellement dans sa structure. Son pouvoir et ses options sont contrôlées au niveau de la société alors que les forces syndicales compensatrices sont déployées au seul niveau national. Depuis 1958, mes avertissements se heurtent à l'incompréhension des syndicats marxistes traditionnels comme la C.G.T., noyautés par les bureaucrates des confédérations. On a perdu vingt ans et cinquante pour cent de la bataille. Les trusts ont appris à se passer de main-d'œuvre salariale grâce à la technologie (deux pour cent du prix de revient dans l'industrie pétrolière). Ils pourraient bien sûr augmenter les salaires, mais ça diminuerait leur cash-flow, donc leur capacité d'investir. Alors ils préfèrent exporter leurs productions dans des pays sous-développés ».

pés où la main-d'œuvre est corvéable à merci. Le grand danger de demain c'est l'intégration, qui va croissante, des élites staliniennes et des élites capitalistes au sein des sociétés mixtes 50/50. Notre espoir, c'est de créer une contre-force multinationale symétrique, des conseils mondiaux d'entreprise où seuls les travailleurs pourront agir directement, et arracher les pouvoirs de décision à tous les niveaux. Les confédérations centrales ne représentent pas les forces réelles. La C.G.T. ne représente pas plus les travailleurs que le C.N.P.F. ne représente le patronat. Ce ne sont que des vitrines.

D'une manière plus générale, la faiblesse des

PROCES DU PLEIN-EMPLOI

La critique du plein emploi n'est pas nouvelle. Elle fait partie des revendications premières du Mouvement pour le Socialisme Distributif (Charles Lorient présentait le M.S.D. dans la G.O. N° 6). Christophe, du M.S.D., analyse ici la mythologie du plein emploi encore si répandue à gauche puisqu'elle faisait partie du programme commun et des discours de François.

* La critique sociale et philosophique du travail a été faite par Arthur (G.O. N° 12), il est donc inutile d'y revenir. Je m'attacherai d'avantage au côté économique de la chose. L'écologiste se trouve souvent fort dépourvu face à quelque économiste distingué. Or, on peut et on doit s'opposer au plein emploi.

Le progrès technique a engendré des hausses de productivité telles que la machine a remplacé l'homme. L'inaptitude du système économique au progrès technique a abouti à la crise de 1929. Alors que le machinisme permettait une élévation du niveau de production, on ne pouvait plus consommer faute de revenus (1).

La logique aurait voulu que l'on dissocie le revenu du travail mais la logique et l'intérêt capitaliste sont choses fort différentes et ce pour deux raisons :

Etre logique, cela signifiait produire abondamment et travailler moins. Mais l'abondance tue le profit. En effet, un objet fabriqué à l'unité peut coûter fort cher, le même objet produit par des machines peut être bon marché par suite de la réduction des coûts, mais les machines ont mis les ouvriers en chômage et il n'y a plus de consommateurs faute de salaires, de plus, la production abondante c'est la quasi-gratuité, et on ne peut pas faire de bénéfices sur quelque chose de gratuit. Pour parer à l'abondance, on a encouragé la destruction de produits (par exemple institution de primes à l'arrachage pour les agriculteurs afin de maintenir les cours). Et surtout on a (cette fois abondamment) utilisé la publicité et créé des gadgets.

De cette manière on arrive — comme c'est merveilleux — en sauvegardant le profit, à sauvegarder aussi les emplois. Inversement, l'emploi perpétue le profit, plus d'emplois c'est plus de produits (utiles mais aussi inutiles) et donc plus de profits (on sauve ou on ressuscite le profit en diversifiant la production).

Il faut être conscient que chercher à promouvoir une politique de plein emploi,

idéologues de gauche vient de leurs références à des idéologies de vieillards comme Lénine, Trotsky ou Mao. En face du capitalisme de 1974 ils me font penser à Don Quichotte...

Nous sommes aujourd'hui dans une période de transition : les luttes ouvrières se dérouleront sur le terrain de la sécurité, de la pollution et de l'autorité. La révolte contre le travail monotone, bruyant et aliénant va s'intensifier. Dans l'industrie automobile, l'absentéisme est devenu chronique (quinze pour cent en moyenne). Mais surtout, le plein revenu doit remplacer le plein emploi comme but essentiel de l'économie politique ».

recueilli par Arthur.

c'est obliger le système productif à s'accroître encore davantage. En fin de compte on aboutit à la création d'emplois écologiquement plus critiquables les uns que les autres. Notre système économique est fondamentalement expansionniste et on l'encourage. Réclamer le plein emploi, c'est permettre au système de nous prendre un peu plus en charge en rognant à nouveau sur ce qui nous reste de liberté. Demander le plein emploi, c'est admettre, avant même d'avoir pu les juger, la moitié des arguments des économistes capitalistes (2).

Notre système économique réagit tel un homme qui ayant trop chaud avec son manteau de fourrure, plutôt que de le retirer préférerait acheter un ventilateur. Pour le capitaliste, il y a profit sur le manteau et sur le ventilateur. Pour le demandeur d'emploi, il y a emploi dans l'habillement et dans l'appareillage électrique. Vouloir retirer son manteau, c'est courir le risque d'être traité d'affameur du peuple. Une seule alternative est offerte : il faut dissocier le revenu du travail et, lorsqu'on dit plein emploi répondre plein revenu.

Tout ceci reste bien théorique, pour les non-convaincus je voudrais illustrer mes propos.

Un premier exemple : l'inflation. On dit d'elle qu'en période de plein emploi, c'est un mal nécessaire et on parle des tensions normales sur le marché du travail. Si le plein emploi n'est plus nécessaire, pourquoi l'inflation le serait-elle ? On ne parle plus plein emploi et voilà déjà un problème — l'inflation — à moitié résolu. Je ne prétends pas expliquer tous les phénomènes économiques par l'emploi. Je constate seulement que beaucoup en dépendent.

LA RECUPERATION DE L'ENERGIE SOLAIRE

Venons-en à la critique du plein emploi dans un cadre plus spécifiquement écologique. Je ferai deux critiques, la première n'étant pas d'ordre strictement économique.

Je pense qu'avant de vouloir prendre des mesures scientifiques, il nous incombe de réfléchir sur le processus sous-entendu par ces mesures. Qui dit socialisation dit plus grande indépendance de l'Homme par rapport à un système, qu'il soit politique ou économique. Si selon la boutade il faut trouver plus que chercher, alors pourquoi

vouloir nécessairement développer des recherches (je ne suis pas contre les recherches en matière d'énergie solaire, au contraire, mais il faut savoir où on va). Développer une branche hautement scientifique de l'énergie solaire, si l'on n'y prend pas garde, c'est faire le jeu du système capitaliste. Ce que les hommes d'affaires ont retenu du congrès sur l'énergie solaire de juillet, c'est principalement le procédé de récupération de l'énergie par satellites (3). Comme on les comprend ! Un banquier ne peut pas investir dans une serre de fleuriste, par contre investir dans la haute technologie... (4) Il serait donc sage d'envisager aussi les nombreuses applications plus rudimentaires de l'énergie solaire qui auraient l'avantage d'être à la portée de chacun. Je pense notamment aux applications de basse température. Si on ne parle que technologie, le système est gagnant.

Imaginons l'utilisation de l'énergie solaire et une politique de plein emploi. Si on ne détruit pas le mythe du plein emploi, certes la pollution va diminuer au niveau énergétique (absence de radiations par exemple) mais qu'en sera-t-il de l'environnement (il faudra creuser davantage de trous, bitumer encore un peu plus et abattre plus de forêts si on veut que tout le monde s'occupe) ? (5) On reculera l'échéance, mais la courbe ne sera pas infléchie.

Le plein emploi justifie donc pleinement l'expansion et donc le profit, et donc la technostructure. Chaque fois qu'il y a chômage et que les syndicats réclament des emplois, on crée de nouvelles usines. Or, toute croissance entraîne autant d'inconvénients que d'avantages. Mais alors que doivent donc demander les syndicats ? Car il faut bien manger. Tout simplement le plein revenu ! Le fait d'être en chômage ne signifie nullement qu'il y a baisse de la production mais qu'il y a au contraire hausse de la productivité. Le revenu dont on disposait pour acheter ce dont on avait besoin doit être versé intégralement car les biens acheteables correspondant à ces revenus existent toujours. Si dans une fabrique de boîtes de conserves on a mis une machine automatique remplaçant dix ouvriers, les vêtements et les aliments que les dix employés achetaient n'ont pas disparu. Ils existent toujours et les dix ouvriers ne peuvent absolument pas être rendus responsables de leur mise en chômage. Si les syndicats revendiquent le plein revenu, on pourra alors réellement avoir des loisirs car les chômeurs viendront relayer les autres travailleurs...

... Et alors, enfin, les écologistes pourront réellement répondre à ces messieurs de l'E.D.F. qui nous encensent d'atomes sur l'autel de la croissance. »

Christophe.

(1) On pourrait à ce sujet faire un parallèle entre l'analyse de la crise de 29 selon les économistes classiques et selon J. Duboin. Partant d'un même et unique fait ils aboutissent à des résultats radicalement différents.

(2) Contester la notion de P.N.B. sans contester la notion de plein emploi est illusoire. Lisez le n° 161 des Cahiers Français consacré à la croissance. A la page 50 on cherche à vous prouver que remettre en cause la croissance, c'est refaire une crise de 29, chose tout à fait vraie dans l'optique actuelle des économistes.

(3) L'USINE NOUVELLE Journal économique avant tout pour hommes d'affaires.

(4) Dans quelques années la pénurie de nature s'étant organisée, les serres de fleuristes seront à leur tour pleinement rentables.

(5) Le secteur tertiaire absorbera sans doute la majorité des nouveaux venus sur le marché du travail mais c'est quoi qu'on en pense un gros utilisateur de matières premières et autres.

SWING ET QUOTIDIENNERIE

par qui, pourquoi, mais comment ?

Causant musique, nous avons, le mois dernier, ramené l'expression musicale à l'expression tout court, ouvrant ainsi à chacun la possibilité radieuse de devenir le Coltrane de son HLM, les seules conditions étant d'être clair dans sa tête, et de maîtriser un peu les doigts, surtout dans les harmoniques aiguës.

Ces choses qui se passent quand ça joue, manifestent l'existence de mécanismes psychologiques ou même simplement organiques, liés à des réalités physiques qui « courent » le monde : expression troublante de l'identité de ces deux ordres d'effets fondamentaux et universels, la musique apparaît en même temps que s'ouvre l'attention envers le « c'est ainsi » de l'univers

Y A UN TRUC

Un minimum d'écoute ou de pratique musicale montre l'existence de séries de formules porteuses de messages émotionnels pratiquement universels, qu'une attitude suffisante de disponibilité envers les autres comme envers soi permet d'utiliser pour le plus grand pied de chacun. Ces formules ne sont pas des trucs, mais on peut en donner facilement des exemples. L'un des plus extraordinaires est celui du gong. Il est impossible de considérer le son d'un gong comme un simple bruit. Le message qu'il délivre, totalement inexprimable autrement, s'adresse à chacun avec une puissance qui dépasse largement les différents conditionnements culturels. Il est vraisemblable que, dans son fond, le message religieux qu'il transmet est le même à l'oreille d'un Chinois, comme d'un Eskimau ou d'un derviche tourneur

Ou bien essayer avec des cloches : si vous passez par Annecy, faites un tour aux fonderies Peccard, les dernières dans le monde. Vous n'aurez aucune peine, rien qu'à l'oreille, à reconnaître, par son « message », une cloche à mettre au portail pour annoncer gaiement les visiteurs, d'une cloche complètement navrante pour oraison funèbre, ou d'une cloche pour appeler à la soupe, qu'on peut pas s'y tromper, ou encore d'une cloche pour fête religieuse, solennelle, folklorique ou pompéolienne.

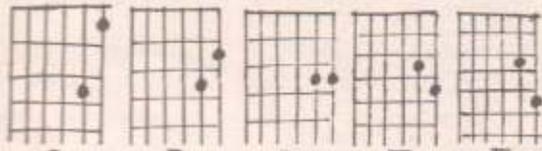
Sans parler des petites merdes à la voix bidon pour touriste dans les alpages, mais qui, une fois sur mille, peuvent révéler des petits trésors d'émotions toutes crues, toutes fraîches (il doit pas leur en rester des masses. J'en connais plein qui sont allés se servir, même l'équipe à Sun Ra, ils ont dû faire le détour).

Et puis bien sûr, il y a aussi les tambours, tam-tams, et tout ce genre de percus. Ceux qui ont jamais pensé à la Grande Forêt en les entendant, ils lèvent le doigt.

Et puis encore on pourrait parler du rôle sécurisant des Instruments qui résonnent (quasiment indispensables en back-ground pour l'improvisation sans angoisse), libérateur des Instruments qui éclatent (la fascination pour la cymbale ou la trompette, par exemple chez les gamins un peu bloqués), chaleureux des Instruments riches en harmoniques (toute la différence entre les saxs ténors et alto, écoutez Coltrane et Parker), des effets spécifiques des divers accords, ou des infinités de gammes possibles, ou même simplement des intervalles, comme indiqué ci-dessous.

UN PETIT EXEMPLE RECREATIF

Petit exemple simpliste mais instructif pour ceux qui ont une guitare mais ont été trop crassés pour sortir autre chose que le début de « Jeux Interdits » : de vos petits doigts boudinés et à n'importe quelle hauteur sur le manche, pincez en même temps les deux cordes aiguës de l'engin aux positions indiquées et faites les sonner délicatement.



Normalement, l'effet sonore produit en I est du genre « romantique un peu navrant », en II « pathétique tristounet », en III « tonique serein », en IV

« tonique bizarroïde », en V « tonique heureux/béat ». Si ça fait pas ça du tout, c'est que vous êtes pas foutu d'accorder votre guitare proprement. Envoyez les coordonnées et le prix proposé au journal qui fera suivre.

LA MUSIQUE BONDIEUSANTE, C'EST PLANANT

Le travail avec des gamins, surtout des caractériels ou des infirmes cérébraux moteurs, moins culturellement définis que les adultes et bien plus sensibles (réaction immédiate et totale à la moindre note) met de suite en relief l'importance et le rôle de ces distinctions.

De façon générale, les musiques religieuses ou de caractère magique apparaissent fondamentalement construites autour de ces matériaux, bruts et essentiels, pour s'adresser directement au plus profond de nous-même.

Toujours très complexes et très élaborées, elles sonnent cependant avec l'évidence frustrée des grands phénomènes de la nature. Réveillant des résonnances premières, elles nous font vivre l'accord entre les rythmes des choses et notre réalité. Par là, elles atteignent une universalité de langage, au-delà de leur coloration historique et culturelle.

Exemplaire à cet égard est la musique religieuse du Tibet (plusieurs bons disques dans la collection Unesco, mais un peu chérot). Ses quelques registres bien répertoriés sont censés reproduire le bruit du silence intérieur (celui obtenu, assure-t-on, en se coinçant un doigt dans l'oreille), avec toutes ses rumeurs de basses profondes, ses aigus plaintifs résonnant de quelque haute sphère où l'esprit se complait dans un air frais et piquant, ses tambours en coups du destin.

D'ailleurs, sans être lama ou membre de société théosophique, il suffit de faire une fois l'expérience du OM pour en comprendre plus qu'avec la lecture de quarante sutras. Et même avec des gamins, qui eux aussi comprendront très bien.

En simplifiant joyeusement, ça consiste à s'asseoir gentiment en rond et par terre, et à émettre longuement des notes bien basses (oui, comme les hippies dans « More »), en laissant bien le son tourner par lui-même, vidangeant ainsi toutes les petites merdes artificielles dont nous nous encombrons les neurones. Mais on peut pas du tout savoir ce que c'est si on desserre pas les fesses et si on n'y expérimente pas. On pourrait dire beaucoup aussi du Grégorien et même pourquoi pas, de Messiaen, ou bien de ces musiques-médecine qui se jouent dans les cases des malades, où le sorcier psalmodie l'invocation par dessus le bruissement d'un feuillage frotté par terre.

Ce qui frappe dans ces musiques, c'est l'utilisation de sons apparemment plus naturels et plus directs ne serait-ce que dans l'effet recherché : souffle du vent dans la montagne avec les trompes tibétaines, cloches du monastère, subtils décalés rythmiques dans les unissons, qui leur restituent cette absence de symétrie apparente propre au foisonnement de la vie ; présence des voutes de la cathédrale dans le grégorien ; dans la musique japonaise (même « profane », mais dans ce cas-là, ce serait encore une notion à discuter), incertitude franche, entre la note de la flûte et le simple bruit du souffle au-dessus d'un bambou.

FREUD : VAN GOGH DE LA BATTERIE

Mais à tout cela s'ajoute l'autre dimension fondamentale, la dimension dramatique. Parce que la musique, c'est aussi tout un tas d'histoires, de trucs, de machins, que des gens se racontent, entre eux ou à eux-même, en y mettant tout ce qui fait qu'on est tous un peu tordus, et pas un seul de la même manière qu'un autre.

Un jour, nous essaierons d'abonder dans cette périlleuse dimension. Là, prenant pour « sidemen » les petites bêtes répugnantes pleines de poils qui nous habitent, nous verrons comment il est écologiquement possible, rien qu'avec du matériel de récupération, de se faire sa musique à soi, populaire et tout, presque aussi bien que Claude François.

Dédé Brun

JE SUIS UN MEC

Je m'occupe de mon propre plaisir. Je me sers de la nana : phalocratie au premier degré.

Je prends conscience de sa présence, et ne cherche qu'à lui faire du plaisir : phalocratie au deuxième degré.

En effet, le pouvoir aveugle que j'exerçais auparavant devient conscient, et pour feindre de ne plus l'exercer et de la satisfaire, je module. Je sens que si JE lui DONNE du plaisir, même aux dépens de ma jouissance, je garde le pouvoir, et c'est cela qui importe. Pour prendre son pied, elle DEPEND de moi. Je lui suis nécessaire. Et la lutte consciente pour le pouvoir commence.

Par réaction normale, elle fait de même. Sous le couvert de prétextes divers (fais de moi ce que tu veux, ce qui m'importe c'est ton plaisir), en fait, réapparaît le même phénomène. Elle veut que je m'abandonne, elle veut avoir le pouvoir sur moi.

Mieux, elle ne veut plus connaître l'abandon, elle, car elle ressent clairement qu'à ce moment, je la domine effectivement. Et refusera presque, à la limite, de jouir.

L'arbre fou bredouille son nom chaque dimanche : Etre. Folie que d'entreprendre ce voyage cruel ou chaque pas de déracine, ou chaque lieu te raconte le sable noir que tu ne verras jamais, où chaque arbre n'est pas un châtaignier.

Pour être, il est pourtant, et rien ne pourrait l'arrêter. Il sait que sa branche n'a pas de nom, qu'il doit crier par ses feuilles, que ses branches n'enlaceront jamais personne, que son tronc ne gagnera jamais un sou, que son pied est seul et lourd, lourd. Mais il l'aime, il s'aime, il jout le long des routes.

En fait, sous le couvert de don de soi, de sacrifice, une lutte sourde pour le pouvoir s'installe. Incroyable : on préfère se nier, nier son propre corps, son plaisir, que de perdre le pouvoir ! Curieusement, pendant ou après avoir fait l'amour, on se préoccupe du bien-être de l'autre. Et autant cela nous paraît normal de poser les questions, autant les questions qui nous sont posées nous paraissent incongrues. Tout simplement parce que je ne me préoccupe pas de moi, mais de vérifier si le pouvoir que j'entends exercer a été effectif. La preuve : si par aventure, elle me réponds par la négative, je suis vexé, attent au plus profond de moi-même (mon pouvoir), au pire je la quitte sur le champ, par honte d'avoir échoué (!!).

En fait, tout cela n'a rien d'étrange. Derrière cette course-poursuite après le pouvoir, par jouissance interposée, se cache notre incapacité de nous assumer, de vivre notre corps, notre jouissance.

Paradoxe :

Aimer l'autre → recherche du plaisir de l'autre → pouvoir sur l'autre.

S'aimer soi-même → recherche de son propre plaisir → pouvoir sur soi-même.

S'aimer soi-même, n'est pas si facile que cela en a l'air, mais reste sans doute, le plus sûr moyen de vivre une relation équilibrée. Le pouvoir ne sera pas nié, bien sûr, car l'amour pour l'autre sera présent (à moins de régresser dans un narcissisme débile) mais il ne sera plus le centre de la relation. Aimer quelqu'un sans s'aimer soi-même, c'est toujours chercher une compensation à son inexistence, à sa solitude. En existe-t-il une moquette que le pouvoir ? Etre conscient de tout cela, essayer de le vivre, c'est créer une certaine séduction en jouant sur le principe de la rareté : phalocratie au troisième degré.

Yann.



BUGEY = HIROSHIMA



Je ne pense pas qu'il soit encore nécessaire de noircir du papier pour refaire la démonstration de la filiation directe entre la centrale nucléaire « électrogène » de l'E.D.F. et la bombe A ou H de monsieur Galley. Sans réacteur nucléaire, pas de plutonium... Mais, pour l'avoir entendu maintes fois invoquer, dans des débats contradictoires, il est une assertion des marchands de kilowatts qu'il faut réfuter définitivement. C'est ce qu'affirme Hannes Alfvén*, dans un récent numéro de « Science et Vie » (mai 1974)...

« On a soutenu que les grandes quantités de plutonium produites par les réacteurs ne peuvent pas être utilisées facilement pour la fabrication de bombes, étant donné la différence qui sépare le « plutonium de réacteur », normalement produit dans les réacteurs, et le « plutonium de qualité militaire », qui est utilisé pour les bombes atomiques. Le premier est obtenu lorsqu'on fait fonctionner un réacteur de la manière la plus économiquement satisfaisante, avec renouvellement des éléments de

carburant tous les dix-huit mois ; le second est obtenu si la combustion est limitée à quelques mois. Il n'existe cependant pas de difficulté technique sérieuse pour qu'un organisme disposant de l'équipement complet pour l'énergie de fission ne puisse passer au plutonium de qualité militaire. De plus, même les réacteurs à plutonium habituels peuvent être utilisés pour fabriquer des bombes, certes des bombes grossières, d'un rendement médiocre et d'une précision de performance relative, mais néanmoins des bombes assez terribles... »

...Et c'est ce que démontre un rapport de l'Institut International de Recherche de la Paix de Stockholm (S.I.P.R.I.)*, dans son « SIPRI Yearbook » de 1972. Je vous le donne tel, c'est un document auquel le militant antinucléaire peut se reporter sans hésitation.

E. P.

* S.I.P.R.I. - Sveavägen 166, S-11346 Stockholm, Sweden. Publie un « Yearbook » chaque année.

LES REACTEURS NUCLEAIRES DE PUISSANCE EN TANT QUE PRODUCTEURS DE PLUTONIUM

Quand on fait marcher un réacteur nucléaire de puissance pour produire de l'électricité au prix le plus bas, le plutonium (Pu) qui s'y forme comme sous-produit ne convient pas comme matériel fissile, tel qu'il le faut pour les armes nucléaires de grande efficacité, car l'isotope fissile du plutonium, le Pu-239, est contaminé par les isotopes non fissiles de cet élément, en particulier par le Pu-240. Le plutonium « bon pour armement » ne doit pas contenir plus de dix pour cent (10 %) de ces isotopes non fissiles, et moins que cela si possible.

Il y a un moyen de se servir de réacteurs nucléaires de puissance pour produire du plutonium utilisable pour l'armement : c'est de limiter le « burn-up » de l'uranium employé comme combustible (c'est-à-dire de limiter la quantité d'énergie que fournit l'uranium, le combustible), et ce à des niveaux inférieurs à 1.000 mégawatts-jour par tonne (1) d'uranium (2). On pourrait réaliser cela en retirant quelques éléments combustibles du réacteur après une période de quelques semaines, limitant ainsi le « burn-up » et la quantité de Pu-240 produite.

Dans des conditions normales d'exploitation pour produire de l'électricité, le « burn-up » dans la plupart des différents types de réacteurs de puissance se trouve être d'un ordre de grandeur supérieur à ce chiffre. Les éléments combustibles restent dans le réacteur entre un an et un an et demi, et le plutonium récupéré dans les éléments combustibles utilisés est alors composé d'environ 70 % de Pu-239. Les réacteurs anglais Magnox refroidis par gaz sont une exception, car on ne les exploite normalement qu'à des taux de « burn-up » qui oscillent autour de 3.500 mégawatts-jour par tonne ; le Pu-239 représente environ 85 % (de tout le plutonium produit).

Mais même s'il est contaminé par le Pu-240, et à des proportions pouvant

aller jusqu'à 30 %, le plutonium normalement produit dans les réacteurs nucléaires de puissance pourrait être utilisé comme matériel fissile pour des armements nucléaires, plus primitifs il est vrai, mais toujours efficaces. Il faudrait utiliser une quantité relativement plus importante de ce plutonium-là pour obtenir une certaine puissance explosive donnée, et par conséquent la taille de l'engin serait plus grande. Et il faudrait faire en sorte que cet engin ne s'échauffe pas trop à cause de la fission spontanée du Pu-240.

I. LA PRODUCTION DE PLUTONIUM

L'uranium naturel (U), quand on l'extrait de terre, est un mélange de trois isotopes : U-234, U-235 et U-238. Chacun de ces trois atomes différents d'uranium contient 92 protons dans son noyau, mais le noyau d'U-234 contient 142 neutrons ; celui d'U-235, 143 neutrons ; et celui d'U-238, 146 neutrons. L'U-234 se trouve à des proportions tellement faibles qu'il n'est pas important. Quand le noyau d'un atome d'uranium absorbe un neutron supplémentaire, il se scinde parfois en deux fragments : c'est ça le processus de fission. Une quantité relativement importante d'énergie est libérée pendant ce phénomène de la fission.

Un noyau d'U-235 subit la fission quand un quelconque neutron, même lent, entrera en collision avec lui ; et, en réalité, plus le neutron sera lent, plus le noyau d'U-235 aura de chances de le « capter » et de se scinder. Par contre, un neutron ne peut provoquer la fission de l'U-238 que si sa vitesse dépasse un certain seuil. Si un noyau d'U-238 absorbe un neutron lent, le noyau nouvellement formé ne subira pas la fission, mais se transformera au contraire par désintégration radioactive pour aboutir au Pu-239.

Dans un réacteur nucléaire utilisant

l'uranium comme combustible (3) il se passe la chose suivante : quelques noyaux d'U-235 subissent la fission. Lors de chaque fission, il y a émission de deux ou trois neutrons, en plus des deux fragments de fission (appelés sous-produits de fission) et de l'énergie libérée. Les vitesses de ces neutrons sont d'habitude trop faibles pour provoquer la fission de l'U-238, et ainsi le phénomène de la fission se maintient essentiellement par l'éclatement d'autres noyaux d'U-235. Quelques neutrons issus de la fission, pourtant, sont captés par des noyaux d'U-238, qui se transforment alors en Pu-239. Le Pu-239 est radioactif, mais il a une très longue période de demi-vie (ou de demi-désintégration) (4) : 24.000 ans ; après avoir subi la désintégration radioactive, il devient de l'U-235. Mais si le Pu-239 capte un neutron avant sa désintégration, il subit la fission : c'est là que réside son importance. Et qui plus est, comme l'U-235, le Pu-239 a la propriété insigne de subir la fission quelle que soit la vitesse initiale du neutron.

Quantité de plutonium produite

Au courant des années 70, l'utilisation de réacteurs à eau légère dominera de plus en plus les programmes d'énergie nucléaire (5). Vers les années 1980, ces réacteurs représenteront, avec les réacteurs avancés au graphite (6), la majorité des réacteurs nucléaires de puissance installés. Les deux types de réacteurs utilisent comme combustible de l'uranium enrichi à un taux allant de 1,5 à 3 % d'U-235 (alors que l'uranium naturel contient seulement 0,72 % d'U-235). Dans ces réacteurs, il se forme en moyenne un atome de plutonium pour chaque atome d'U-235 détruit ; en d'autres termes, ce qu'on appelle le taux de conversion initial est d'environ 0,5. Une petite fraction de l'énergie nucléaire sera produite par des réacteurs qui utilisent leur com-

burstable de façon plus économique (les réacteurs à haute température, refroidis au gaz (7), et les réacteurs à eau lourde (8), dont le taux de conversion initial est d'environ 0,8).

La fabrication d'éléments combustibles pour réacteurs est un procédé très coûteux et l'on maintient par conséquent ces éléments aussi longtemps que possible dans le réacteur, d'habitude pendant environ un an à un an et demi. Vers la fin de cette période, le plutonium formé plus tôt (par cap-

(1) Il s'agit bien de tonne métrique de 1.000 kg.

(2) 1 mégawatt-jour égale 24.000 kilowatts-heure et représente la quantité de chaleur que produiraient, par exemple, 1.000 feux électriques de 1.000 watts chacun fonctionnant pendant 24 heures.

(3) On ne peut pas utiliser l'uranium naturel seul pour provoquer une réaction en chaîne auto-entretenue, à cause des fortes proportions d'U-238 qu'il contient. Dans un réacteur, on mélange l'uranium naturel, ou de l'uranium dont on a rehaussé de façon importante le taux naturel d'U-235, avec une substance (graphite ou eau, par exemple) dont les noyaux sont de petite taille ; quand un neutron rapide entre en collision avec un de ces noyaux, il perd une fraction importante de sa vitesse, tout comme une boule de billard perd une partie de sa vitesse quand elle en frappe une autre. La vitesse du neutron en sera rapidement « modérée » et tombera à la vitesse réduite à laquelle un noyau d'U-235 captera le neutron de façon efficace pour subir la fission, et à laquelle aussi le neutron aura de relativement fortes chances de ne pas être capté par un noyau d'U-238. Un corps servant à ralentir les neutrons (de la réaction en chaîne) de fission s'appelle un modérateur.

(4) La demi-vie est le temps qu'il faut à la moitié d'un nombre assez grand d'atomes d'une substance radioactive se soient désintégrés.

(5) C'est-à-dire des réacteurs dans lesquels on utilise l'eau (ordinaire) à la fois comme modérateur et comme réfrigérant.

(6) Ce sont des réacteurs modérés par le graphite et refroidis par un gaz, habituellement du gaz carbonique.

(7) Réacteurs modérés au graphite et refroidis par de l'hélium, qui fonctionnent à de très hautes températures.

(8) Réacteurs modérés par l'eau lourde.

ture d'un neutron dans l'U-238) sera lui-même consommé en partie comme combustible. C'est cette « consommation » de plutonium qui est à l'origine de l'isotope Pu-240, qui se forme dans environ 30 % des réactions neutroniques avec le Pu-239; les autres 70 % se terminent par la fission, ce qui entraîne à son tour une régénération (d'environ 50 %) du plutonium consommé. Ce plutonium produit dans les éléments combustibles des réacteurs, on l'extrait chimiquement dans une usine de retraitement. Ces usines de retraitement se répandent de plus en plus et, dans quelques années, aucun pays sans doute n'aura plus de difficulté pour avoir ses entrées dans l'une de ces usines.

Bien que les conditions de fonctionnement des réacteurs nucléaires de puissance varient d'un modèle à l'autre, il est possible de calculer grossièrement la production mondiale nette de plutonium dans les réacteurs nucléaires. Si l'on se base sur des chiffres acceptables pour un fonctionnement économique des centrales de puissance, on arrive à une valeur approchée de 0,45 pour le taux net de conversion (U-235 détruit/Pu-239 extrait) et pour la moyenne de tous les réacteurs prévus dans le monde entier jusqu'à la fin de la prochaine décennie. Le taux effectif de conversion de l'énergie thermique en énergie électrique dans les centrales nucléaires de puissance varie aussi de modèle en modèle, mais on peut raisonnablement admettre une moyenne d'environ 33 % partout.

Ceci veut dire qu'on détruira quelque 3 grammes d'U-235 et qu'on créera

II. REACTEURS SURGENERATEURS

Au cours des premières années qui suivront 1980, le caractère de la croissance et de l'extension de l'énergie nucléaire se mettra à changer. Ce changement proviendra de la mise au point et de l'utilisation de réacteurs sur-

pourront être utilisés, on n'aura besoin que d'une faible recharge annuelle d'U-238. A titre de comparaison, rappelons que 1 % seulement de l'uranium est utilisé dans la plupart des autres réacteurs. Les neutrons rapides, provenant directement du processus de fission, servent à induire d'autres fissions. On préfère le Pu-239 comme

« Deux bâtiments de la Marine nationale, indispensables à la campagne de tirs nucléaires français dans le Pacifique, ont franchi récemment le canal de Panama... La France a obtenu des Etats-Unis les autorisations de survol de leur territoire par des avions militaires chargés d'acheminer les matériels et les techniciens sur les atolls du centre d'expérimentations nucléaires en Polynésie. Tout indique que la campagne présidentielle en cours n'a pas interrompu les préparatifs de la prochaine campagne d'essais nucléaires français, qui pourrait avoir lieu entre le 15 juin et le 15 août. » (Le Monde, 25 avril 1974.)

Si (je dis bien si, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit...) l'issue du scrutin présidentiel (*) ne devait rien changer au « programme 74 » — et on peut quand même se poser des questions à partir des déclarations faites, notamment à Grenoble, par le « présidentiable de gauche » — eh bien, il est bon d'être au courant de ce que risque d'être, cette année, l'attitude de pays comme l'Australie, entre autres... On peut lire, à ce sujet, dans *Energypress* n° 1054, du jeudi 18 avril, un article de deux pages extrêmement intéressant, dont voici quelques extraits qui se passent de commentaires : « On s'intéresse beaucoup, dans les milieux professionnels de l'atome, à l'arrivée en Papouasie — cette partie de la Nouvelle-Guinée sous tutelle de la grande île mère, l'Australie — d'un groupe de géologues,

ingénieurs et techniciens nucléaires de la Bechtel, l'un des plus « gros » de l'engineering américain. Bechtel, en effet, vient officiellement pour « prendre en considération », comme l'a dit le chef de la mission, les possibilités ouvertes à « l'implantation d'une usine d'enrichissement dans la région, où se trouve l'un des grands sites mondiaux possibles ». Mais la firme ne vient pas pour son seul compte, au moins à en croire ce qui se dit. Elle serait mandatée directement par les Uranium Enrichment Associates américains, où l'Union Carbide et Westinghouse cohabitent avec elle, et ce en liaison avec l'Enrichment Project Association of Japan... »

« ...L'Australie... semble bien avoir changé son fusil d'épaule depuis le temps, qui n'est pas si ancien, où le gouvernement travailliste, pour atteindre le pouvoir (ce qui a été fait), hésitait dans sa campagne électorale entre divers thèmes et, appui d'une agence de publicité aidant, choisissait celui de la lutte contre la radioactivité nucléaire. Il s'agissait alors de se saisir du levier d'action nationaliste, appuyé à l'encontre des explosions militaires atomiques françaises dans le Pacifique. Mais il n'est pas si simple, après avoir dit sans nuance que tout ce qui était nucléaire était mauvais et dangereux, de faire machine arrière... » Cela, et bien d'autres considérations, devrait faire un tant soit peu réfléchir les tenants actuels d'une « politisation de l'écologie ».

(*) J'écris cela le 4 mai.

E. P.

réacteurs de puissance d'une capacité d'au moins 100 GW (e). Une grande part, peut-être la moitié de cette capacité nouvelle, sera due à des surgénérateurs. La quantité de plutonium nécessaire pour couvrir la première charge de combustible de surgénérateurs d'une capacité totale de 50 GW (e) en 1982 sera supérieure à la quantité de plutonium produit en provenance des réacteurs fonctionnant en 1980. Il faudra puiser cette différence dans les stocks existants de plutonium. Après 1982, les surgénérateurs représenteront une part rapidement croissante de la capacité nucléaire nouvelle en place. Et il persistera une forte demande de plutonium jusqu'au milieu des années 1990, période à laquelle les surgénérateurs installés de par le monde produiront assez de plutonium pour charger les nouveaux surgénérateurs construits ultérieurement, afin de couvrir les besoins mondiaux.

III. RÉSUMÉ

Des réacteurs nucléaires de puissance verront rapidement le jour partout dans le monde pendant les vingt années à venir. Aux alentours de 1980, quarante pays en seront dotés. Les réacteurs en fonctionnement en 1980 produiront probablement quelque 130 tonnes de plutonium par an. Ce chiffre dépasse d'un ordre de grandeur le taux actuel de production de plutonium.

Dans les années 1980, la plupart des nouvelles centrales nucléaires de puissance créées de par le monde seront des surgénérateurs. Jusqu'au milieu des années 1990, la demande de pluto-



environ 1,3 gramme de Pu-239 pour chaque mégawatt-jour d'électricité produit (= 24.000 kWh [e]). Les centrales nucléaires de puissance fonctionnent généralement à 80 % de leur capacité maxima toute l'année. En d'autres termes, chaque mégawatt de puissance nucléaire produira 292 mégawatts-jour d'électricité par an ($1 \times 365 \times 0,8$; en kWh [e] = $1 \times 24 \times 1.000 \times 365 \times 0,8 = 7.008.000$ kWh [e]). Et, par conséquent, un mégawatt de puissance nucléaire produira en moyenne $0,8 \times 1,3 \times 365 = 380$ grammes de Pu-239 (par an) à extraire.

La puissance électro-nucléaire totale en 1980 (par exemple) sera d'environ 350 GW (e) (= gigawatts électriques) (9) et elle permettra la production d'environ 130.000 kg (= $350 \times 1.000 \times 380$ grammes = 133.000.000 de grammes), soit 130 tonnes de Pu-239 (par an). Ce plutonium sera disponible en 1982; le délai de deux ans représentant le temps de maintien du combustible dans le réacteur plus le temps nécessaire à l'extraction du plutonium des éléments combustibles irradiés et utilisés dans le réacteur.

générateurs de type commercial. Ces réacteurs diffèrent des autres modèles par le fait qu'ils produisent plus de combustibles qu'ils n'en consomment.

Il est possible, grâce à une disposition judicieuse, de convertir en plutonium de l'U-238 du cœur et de l'U-238 placé dans une « couverture » autour du cœur. La « surgénération » survient alors puisque la réaction en chaîne comporte là un excès de neutrons plus important que ne le permet un réacteur ordinaire. La réserve de matériau fissile s'accroît ainsi constamment et, tous les quatre ans environ, il s'est formé une quantité de combustible égale à celle qui y a été placée initialement. De cette façon, on possède après huit ans assez de combustible non seulement pour maintenir en marche le réacteur surgénérateur, mais aussi pour en charger un nouveau de la même taille.

La quantité d'U-238 contenue dans un surgénérateur est environ quinze fois supérieure à celle de plutonium, et comme environ 70 % de cet U-238

combustible dans un réacteur surgénérateur puisque sa fission procure plus de neutrons rapides que celle de l'U-235. D'habitude, on mélange le plutonium métal ou de l'oxyde de plutonium à de l'uranium naturel ou à de l'uranium appauvri; ce matériau sert à fabriquer les éléments combustibles pour les réacteurs surgénérateurs à neutrons rapides. Mais comme la plupart des fissions sont dues à des neutrons rapides et comme la probabilité de provoquer une fission avec des neutrons rapides n'est que le 1/300^e de celle qu'on peut espérer avec des neutrons très lents, le maintien de la réaction en chaîne nécessite une quantité relativement grande de matériau fissile. Il faut environ 3 tonnes de plutonium pour la première charge d'un surgénérateur de 1 GW (e) (= 1.000 MW [e]). Une partie de l'U-238 dans le surgénérateur subit la fission par les neutrons rapides, et ce processus contribue de façon significative à créer à la fois un excès de neutrons et à produire de la chaleur.

Vers 1982, on passera probablement commande chaque année de nouveaux

niium pour charger ces réacteurs dépassera la production annuelle de plutonium en provenance des réacteurs en fonction. On est en train de faire des stocks de plutonium pour couvrir cet excès de la demande par rapport à l'offre. La chiquenaude qui fera basculer vers les surgénérateurs viendra des économistes (10); l'électricité produite par les surgénérateurs sera beaucoup moins chère que celle produite par les modèles déjà existants de réacteurs et en poussant à la recherche de nouveaux gisements d'uranium bon marché.

(Extrait de
• SIPRI Yearbook 1972 •
Appendice 9-A,
traduction F.J. Herr.)

(9) Un GW (e) = 1.000 MW (e) = 1.000.000 KW (e). Unité de puissance.

(10) Aux U.S.A., où l'on produira environ 2.700 milliards de kilowatts-heures électriques en 1980, une économie de 0,1 cent à la production du kilowatt-heure ferait gagner 2,7 milliards de dollars. Les surgénérateurs feront sans doute économiser plus de deux fois ce chiffre à la production, en comparaison du prix de revient actuel.



Il coupa grossièrement la communication, menaçant : nous nous reverrons M. André...

Tous les moyens de communication officiels, T.V. et radio comprises, annoncèrent en fanfare que l'alerte à la radioactivité à Visé était une fausse alerte.

La population, sur initiative et calculs de M. Govaerts, fut donc amenée à continuer à consommer paisiblement l'eau alimentaire.

Le lundi 15 janvier 1973 dans l'après-midi, M. Govaerts s'institua commissaire-rogateur d'une com-

mission qu'avait instituée M. Govaerts, le journal disait : Les participants ne nient pas non plus l'existence de radioactivité sur l'échantillon prélevé par M. André, et admettent de ce fait la possibilité d'une contamination très localisée en radioactivité sans toutefois donner d'appréciation sur le danger que celle-ci aurait pu représenter. Mais dans le cas d'une contamination localisée, peut-être au seul immeuble de M. André, le problème de la source polluante se pose également.

Si les Visétois peuvent être rassurés sur leur sort et sur la qualité de l'eau qu'ils ont absorbée, il reste un problème à résoudre qui le sera sans doute dans les prochains jours, à savoir : ce qui, dans l'entourage de M. André, a contaminé l'eau qu'il a soumise aux analyses.

Article signé : R. Dambly. (C'est nous qui avons mis en roman). Chacun sait, Monsieur le Procureur, quand il s'agit d'eau alimentaire distribuée par les pouvoirs publics, que l'eau du robinet d'UN TEL est identique à celle de son voisin si l'un et l'autre sont desservis par la même conduite. L'allusion est donc ici claire : J'ai « tripoté » mon robinet. « On » va savoir quoi, très bientôt... dans les prochains jours.

M. Le docteur en médecine A. de Wever, directeur général de la Santé publique, emboîta le pas à ce genre d'information et va jusqu'à écrire à mon sujet à l'APRI Belgique, 5, avenue du Forum à Bruxelles, m'attribuant froidement « des conclusions » au sujet de l'affaire de Visé. J'exigeai un droit de réponse de cette association. Cette réponse fut imprimée dans le Bulletin n° 5,

troisième trimestre 1973, de l'association citée, et envoyée au ministre de la Santé publique. J'attends toujours la réponse de M. de Wever à qui j'ai demandé des excuses publiques.

Les jours passèrent, sombres, maussades... et maintenant, Monsieur le Procureur, je vous révèle que tous les robinets des Visétois ont débité, pendant des mois, de l'eau susceptible de porter préjudice aux consommateurs d'eau (chacun se lave, boit du potage, du café, du thé...) et spécialement aux enfants. Ceci, vous pouvez vous en assurer en demandant à consulter un document établi par le centre nucléaire de Mol et adressé au mois de juillet 1973 au bourgmestre de la ville de Visé. Ce document révèle que la ville de Visé a vendu de l'eau contenant plus de 30.000 picocuries par litre... ceci rien que pour le Radon 222. A titre de comparaison, l'eau que vend le barrage d'Eupen montre une activité de 1,3 picocurie due à ce radionuclide... et chacun sait que l'eau des barrages est déjà contaminée par les retombées nucléaires.

Le « principal » (car il y en a d'autres) responsable de l'activité nocive des eaux alimentaires de Visé aurait été le Radon 222, gaz radioactif s'il en est, dangereux pour les poumons notamment, dont la moitié d'un volume considéré à un moment donné ne met que 3,823 jours pour se transmettre entièrement en métaux, métaux non seulement chimiquement nocifs pour l'organisme humain mais également radioactifs, dont les plombs 210 et 214 ainsi que le bismuth 214.

Comme par « hasard », dès début juillet 1973, soit après le document de Mol, l'eau de mon robinet changea de qualité et sa radioactivité tomba à un niveau très inférieur à celui que je constatai pendant de longs mois après l'alerte à la radioactivité.

Le point de captage le PLUS coupable, celui de Pietroux-Visé, ne parvint plus dans mon robinet. Une ou plusieurs vannes à manipuler et le tour était joué pour moi et d'autres consommateurs d'eau... mais pas pour tous. D'autres personnes, ignorant TOUT de ces événements ont continué à utiliser cette eau de Pietroux.

Il se pourrait que M. Govaerts ne soit pas resté sans connaître le contenu du document de Mol, et donc cette consommation d'eau radioactive.

Ce document pourrait justifier son amour-propre et le mener à une attitude bloquée risquant de porter préjudice à mes compatriotes qui ignorent TOUT des questions radioactives et du grave danger, à longue échéance, (cancers et leucémies) de l'ingestion d'eau radioactive, même avec des activités « dites inoffensives », ceci spécialement en

« Plus près de nous, la Meuse, d'après M. Stuyt, ministre néerlandais de la Santé publique, présente dans son cours hollandais un léger degré de radioactivité due à l'eau traitée, qui proviendrait du déversement de déchets radioactifs par la centrale de Chooz, près de Givet. Le degré de radioactivité, qui n'a pas été publié, ne nécessiterait cependant aucune restriction dans l'approvisionnement en eau potable des Pays-Bas, mais un contrôle plus sévère. On a d'ailleurs pu déceler dans ce fleuve des reconcentrations importantes de cobalt et de manganèse radioactif dans les mousses. Le fait que, malgré l'énorme dilution subie tout ou long du cours de la Meuse et par l'apport de ses affluents, cette radioactivité soit nettement perceptible à plusieurs centaines de kilomètres doit retenir l'attention, d'autant plus que la mise en service prochaine de la centrale de Tihange doit nécessairement aggraver cette pollution. Le Ministère belge de la Santé publique a déclaré n'avoir pas trouvé de radioactivité anormale dans la Meuse, mais seulement des variations normales de radioactivité naturelle. Les appareils belges de détection seraient-ils insuffisants ou se moque-t-on du public ? »

Docteur René REDING,
« Sauver notre Planète »,
R. Laffont, 1974.

mission qu'il institua et convoqua lui-même à l'université de Liège, dans le bureau du Dr Garsou.

Face à l'inspecteur d'hygiène de la province de Liège, le Dr en médecine Detroux, M. Govaerts fort de son titre de professeur en radioéléments s'employa à m'interroger pour me ridiculiser et me présenter comme un farfelu à l'autorité présente, ceci selon une méthode dont je me réserve le soin de vous révéler plus avant et que je me dois de sacrifier ici à la concision. Rassuré par la démonstration « technoscientifique » de M. Govaerts, l'inspecteur présent fut assuré du non-sens de la mise en garde de l'alerte. La presse se déchaina contre moi.

Je fus non seulement désavoué pour avoir voulu porter assistance à personnes en danger mais montré au public comme « un individu suspect ».

C'est ainsi que le journal « La Dernière Heure » du 16 janvier 1973 titra : PAS D'EAU RADIOACTIVE A VISE, mais il reste à déterminer comment on en est arrivé à déclencher cette alerte.

Ce journal poursuivait notamment : « Samedi soir tout rentre dans l'ordre à Visé. Les Visétois peuvent à nouveau boire l'eau. Même scientifiquement, la chose est assez inexplicable, (...) Et parlant de la « com-



Centrale thermo-nucléaire de St-Laurent-des-Eaux.



Il coupa grossièrement la communication, menaçant : nous nous reverrons M. André...

Tous les moyens de communication officiels, T.V. et radio comprises, annoncèrent en fanfare que l'alerte à la radioactivité à Visé était une fausse alerte.

La population, sur initiative et calculs de M. Govaerts, fut donc amenée à continuer à consommer paisiblement l'eau alimentaire.

Le lundi 15 janvier 1973 dans l'après-midi, M. Govaerts s'institua commissaire-rogateur d'une com-

mission qu'avait instituée M. Govaerts, le journal disait : Les participants ne nient pas non plus l'existence de radioactivité sur l'échantillon prélevé par M. André, et admettent de ce fait la possibilité d'une contamination très localisée en radioactivité sans toutefois donner d'appréciation sur le danger que celle-ci aurait pu représenter. Mais dans le cas d'une contamination localisée, peut-être au seul immeuble de M. André, le problème de la source polluante se pose également.

Si les Visétois peuvent être rassurés sur leur sort et sur la qualité de l'eau qu'ils ont absorbée, il reste un problème à résoudre qui le sera sans doute dans les prochains jours, à savoir : ce qui, dans l'entourage de M. André, a contaminé l'eau qu'il a soumise aux analyses.

Article signé : R. Dambly. (C'est nous qui avons mis en romain). Chacun sait, Monsieur le Procureur, quand il s'agit d'eau alimentaire distribuée par les pouvoirs publics, que l'eau du robinet d'UN TEL est identique à celle de son voisin si l'un et l'autre sont desservis par la même conduite. L'allusion est donc ici claire : J'ai « tripoté » mon robinet. « On » va savoir quoi, très bientôt... dans les prochains jours.

M. Le docteur en médecine A. de Wever, directeur général de la Santé publique, emboîta le pas à ce genre d'information et va jusqu'à écrire à mon sujet à l'APRI Belgique, 5, avenue du Forum à Bruxelles, m'attribuant froidement « des conclusions » au sujet de l'affaire de Visé. J'exigeai un droit de réponse de cette association. Cette réponse fut imprimée dans le Bulletin n° 5,

troisième trimestre 1973, de l'association citée, et envoyée au ministre de la Santé publique. J'attends toujours la réponse de M. de Wever à qui j'ai demandé des excuses publiques.

Les jours passèrent, sombres, malveillants... et maintenant, Monsieur le Procureur, je vous révèle que tous les robinets des Visétois ont débité, pendant des mois, de l'eau susceptible de porter préjudice aux consommateurs d'eau (chacun se lave, boit du potage, du café, du thé...) et spécialement aux enfants. Ceci, vous pouvez vous en assurer en demandant à consulter un document établi par le centre nucléaire de Mol et adressé au mois de juillet 1973 au bourgmestre de la ville de Visé. Ce document révèle que la ville de Visé a vendu de l'eau contenant plus de 30.000 picocuries par litre... ceci rien que pour le Radon 222. A titre de comparaison, l'eau que vend le barrage d'Eupen montre une activité de 1,3 picocurie due à ce radionuclide... et chacun sait que l'eau des barrages est déjà contaminée par les retombées nucléaires.

Le « principal » (car il y en a d'autres) responsable de l'activité nocive des eaux alimentaires de Visé aurait été le Radon 222, gaz radioactif s'il en est, dangereux pour les poumons notamment, dont la moitié d'un volume considéré à un moment donné ne met que 3,823 jours pour se transmuter entièrement en métaux, métaux non seulement chimiquement nocifs pour l'organisme humain mais également radioactifs, dont les plombs 210 et 214 ainsi que le bismuth 214.

Comme par « hasard », dès début juillet 1973, soit après le document de Mol, l'eau de mon robinet changea de qualité et sa radioactivité tomba à un niveau très inférieur à celui que je constatai pendant de longs mois après l'alerte à la radioactivité.

Le point de captage le PLUS coupable, celui de Pietroux-Visé, ne parvint plus dans mon robinet. Une ou plusieurs vannes à manipuler et le tour était joué pour moi et d'autres consommateurs d'eau... mais pas pour tous. D'autres personnes, ignorant TOUT de ces événements ont continué à utiliser cette eau de Pietroux.

Il se pourrait que M. Govaerts ne soit pas resté sans connaître le contenu du document de Mol, et donc cette consommation d'eau radioactive.

Ce document pourrait justifier son amour-propre et le mener à une attitude bloquée risquant de porter préjudice à mes compatriotes qui ignorent TOUT des questions radioactives et du grave danger, à longue échéance, (cancers et leucémies) de l'ingestion d'eau radioactive, même avec des activités « dites inoffensives », ceci spécialement en

« Plus près de nous, la Meuse, d'après M. Stuyt, ministre néerlandais de la Santé publique, présente dans son cours hollandais un léger degré de radioactivité due à l'eau traitée, qui proviendrait du déversement de déchets radioactifs par la centrale de Chooz, près de Givet. Le degré de radioactivité, qui n'a pas été publié, ne nécessiterait cependant aucune restriction dans l'approvisionnement en eau potable des Pays-Bas, mais un contrôle plus sévère. On a d'ailleurs pu déceler dans ce fleuve des reconcentrations importantes de cobalt et de manganèse radioactif dans les mousses. Le fait que, malgré l'énorme dilution subie tout ou long du cours de la Meuse et par l'apport de ses affluents, cette radioactivité soit nettement perceptible à plusieurs centaines de kilomètres doit retenir l'attention, d'autant plus que la mise en service prochaine de la centrale de Tihange doit nécessairement aggraver cette pollution. Le Ministère belge de la Santé publique a déclaré n'avoir pas trouvé de radioactivité anormale dans la Meuse, mais seulement des variations normales de radioactivité naturelle. Les appareils belges de détection seraient-ils insuffisants ou se moque-t-on du public ? »

Docteur René REDING.
« Sauver notre Planète ».
R. Laffont, 1974.

mission qu'il institua et convoqua lui-même à l'université de Liège, dans le bureau du Dr Garsou.

Face à l'inspecteur d'hygiène de la province de Liège, le Dr en médecine Detroux, M. Govaerts fort de son titre de professeur en radioéléments s'employa à m'interroger pour me ridiculiser et me présenter comme un farfelu à l'autorité présente, ceci selon une méthode dont je me réserve le soin de vous révéler plus avant et que je me dois de sacrifier ici à la concision. Rassuré par la démonstration « techno-scientifique » de M. Govaerts, l'inspecteur présent fut assuré du non-sens de la mise en garde de l'alerte. La presse se déchaîna contre moi.

Je fus non seulement désavoué pour avoir voulu porter assistance à personnes en danger mais montré au public comme « un individu suspect ».

C'est ainsi que le journal « La Dernière Heure » du 16 janvier 1973 titra : PAS D'EAU RADIOACTIVE A VISE, mais il reste à déterminer comment on en est arrivé à déclencher cette alerte.

Ce journal poursuivait notamment : « Samedi soir tout rentre dans l'ordre à Visé. Les Visétois peuvent à nouveau boire l'eau. Même scientifiquement, la chose est assez inexplicable, (...) Et parlant de la « com-



Centrale thermo-nucléaire de St-Laurent-des-Eaux.



ce qui concerne les enfants et les femmes enceintes. Les autorités ont démontré dans les présentes circonstances être incompetentes dans ce domaine et devoir constamment se référer à des avis de spécialistes ou de scientifiques se prétendant aptes à renseigner les autorités dans le domaine de la SURVIE. Cependant, la théorie ne peut pas tout dans ce domaine. Elle peut même s'avérer extrêmement dangereuse quand elle est maniée par un théoricien très coté mais qui s'avère incapable d'élaguer les détails pour ne retenir que l'essentiel, le vital. Ceci est spécialement vrai au sujet de l'eau. Elle demande un équipement TRES COUTEUX si elle nécessite un examen radiologique sérieux. De plus, un examen sérieux, même avec un équipement adéquat, demande du temps, beaucoup de temps... et du personnel en équipe entraîné et suffisant en nombre. S'il est facile de déclarer de l'eau suspecte avec un simple radiamètre (détection), il est par contre très difficile de déclarer de l'eau radiologiquement potable. Tremper une sonde Gamma dans l'eau et examiner des résidus secs en spectrométrie Gamma est, et de loin, insuffisant pour pouvoir déclarer de l'eau potable... L'application de la loi exige beaucoup d'autres opérations, longues, difficiles, effectuées avec du matériel et de l'équipement adéquat par cette simple phrase : identification des radionuclides... (AR. 28 févr. 63 et autres prescriptions relatives aux eaux: AR. 18-11-70, etc.). En l'absence de la connaissance des radionuclides la loi exige la prudence et des normes strictes. Je demande donc dans l'intérêt du public que l'attitude de M. Govaerts soit examinée à ce sujet car il ne prit même pas la précaution de

consulter le docteur en sciences Garsou avant de déclarer l'eau de Visé « potable ». Même déontologiquement cette attitude ne s'explique pas. Je demande qu'une enquête soit ouverte afin d'établir par quels moyens M. Govaerts put en un seul jour : faire prélever de l'eau, l'examiner selon le sens de la loi, la déclarer potable. Le 2 août 1973, j'ai porté opposition par lettre recommandée à ma facture d'eau portant sur la période où le centre nucléaire de Mol est venu plusieurs fois examiner mon eau alimentaire et l'a trouvée, sans discussion possible, radioactive. Cependant, malgré le travail effectué par le centre de Mol, le docteur en médecine A. de Wever, directeur général de la Santé publique, a fait parvenir au bourgmestre de Visé, un document ministériel l'incitant à continuer à vendre de l'eau radioactive. Ce document ministériel qui me fut transmis par le bourgmestre de Visé, daté du 3-8-73, portant les initiales ADW/AD, est un exemple grave d'âneries scientifiques propres à porter préjudice à la santé de mes concitoyens et de ma famille. Ce document affirme notamment que le Radon n'est pas accompagné de ses produits de filiation. Monsieur le Procureur, même si dans un laboratoire BIEN équipé, on sépare le Radon de ses produits de filiation, le gaz Radon qui est évidemment radioactif continue à désintégrer et recrée immédiatement ses produits de filiation de manière telle qu'en quelques TROIS HEURES il est en équilibre séculaire avec ses produits de filiation à demi-vie courte. Les produits de filiation peuvent être comparés à une cascade. Il est bien évident que tant qu'il y a des eaux et une pente suffisante, il y a courant d'eau. Comparativement, l'énormité scientifique écrite par M. de Wever, c'est prétendre que bien que l'eau coule elle disparaît sans plus couler ni exister à un niveau donné... En conséquence, je porte plainte également contre X, personne qui a conseillé M. de Wever. J'estime donc de mon devoir le plus élémentaire de porter ces lacunes à votre connaissance. Je refuse de devoir accepter à nouveau de l'eau visiblement anormalement radioactive parce que quelques vannes ou pompes auront été manipulées par des irresponsables.

J'estime aussi que le problème posé par l'eau alimentaire de la ville de Visé, problème traité précipitamment par M. Govaerts, dans un climat passionnel, impropre à l'échange et la recherche d'informations scientifiques sérieuses, a grevé l'avenir des consommateurs d'eau du pays tout entier et soulève un point d'interrogation très sérieux quant à la valeur des informations reçues par « les responsables ». Quant aux « responsables de ma ville » je n'y vois que des victimes de fausses informations et de directives dont il serait probablement très utile de prendre connaissance. Je demande en vertu de quels pouvoirs, de quelle législation, M. Govaerts a pu agir comme il l'a fait et s'il eut mandat, QUI a mandaté ses actions. Je demande POURQUOI il a fallu que SIX MOIS s'écoulent entre l'alerte à la radioactivité ET le fait que la ville de Visé fut prévenue qu'elle vendait de l'eau radioactive. SIX MOIS pour fermer une vanne, c'est long Monsieur le Procureur, surtout pour les enfants. Recevez Monsieur le Procureur, l'expression de ma très haute considération.

Maurice ANDRE.

EPILOGUE PROVISOIRE

Depuis, les 10 médecins que compte la ville de Visé ont pris publiquement position en conseillant aux Visétois de ne pas consommer l'eau de l'adduction municipale. Depuis également, l'A.P.R.I. belge* a alerté la presse au cours d'une conférence de presse (à Bruxelles, le 20 novembre 73). Depuis, enfin, une lettre ouverte a été publiée par « Survie Meuse belge », signée par 15 habitants de Visé, dont 5 médecins. Ce texte demande notamment que soient connus les signataires du rapport du comité supérieur d'hygiène, rendu public le 15 janvier 74, et qui conclut à la potabilité des eaux de Visé. Car, ainsi que le souligne la presse belge elle-même (en particulier, « Dernière heure-Belgique » du 28-2-74), plusieurs des 7 experts cités n'auraient pas signé les conclusions publiées et se seraient montrés très étonnés que leur nom y ait été associé !... Enfin, ce 4 mai 74, ayant pris contact par téléphone avec Maurice André, celui-ci me précisa : 1: qu'il n'avait toujours reçu aucune réponse à sa lettre au Procureur du

- Roi, ni à aucune de ses démarches :
2. que ses dernières mesures (en date du 1er mai) donnaient : 13.000 impulsions/minute pour l'eau alimentaire ;
 3. que l'origine de cette radioactivité de l'eau de la Meuse n'était toujours pas élucidée...
 4. que le conseil communal de Visé viendrait de voter 8 millions et demi de FB pour remplacer le captage du Piétron (le principal incriminé) dans un délai de... vingt ans !
- L'A.P.R.I. belge, de son côté, se propose :
1. de remettre en question la notion de seuil ;
 2. de rester vigilante quant au respect des C.M.A. (concentrations maxima admissibles) existantes (on parle de les augmenter !)
 3. de ne laisser en aucune façon, « classer » cette affaire...

Irradiation par l'eau potable

Les nappes d'eau souterraines utilisées pour l'alimentation en eau potable contiennent toujours une certaine activité naturelle sous la forme de radon et de ses produits de filiation. La mesure de cette activité spécifique met en évidence d'énormes variations d'une nappe à une autre. Un récent rapport (Health Physics 23, Nov. 72, pp. 841-852) décrit des observations faites aux environs d'Helsinki. Certaines eaux contiennent jusqu'à trois fois la concentration maximale admissible. Pour les groupes de population consommant régulièrement de l'eau riche en radon, la dose moyenne absorbée par l'estomac est évaluée à environ 3 rem. Il s'agit d'une dose relativement locale puisqu'elle touche principalement l'estomac. Cependant elle est 20 à 30 fois supérieure à la dose provenant du sol et du rayonnement cosmique.

Energie nucléaire (janvier 73). A visé, c'est de l'ordre de 10.000 à 30.000 fois... Mais puisqu'on vous dit que c'est pas dangereux !

Il est évident que le danger représenté par la contamination radioactive croissante de l'eau et de l'air dont nous nous nourrissons, s'il est moins spectaculaire, est autrement plus grave que celui d'un éventuel accident de fonctionnement d'une centrale ou d'un transport de déchets radioactifs. Alors, buvez plutôt l'eau du robinet que de l'eau minérale, oui, mais... achetez-vous un compteur Berthold (1) par village ou par quartier, car moins on fera gagner l'industrie paranucléaire, mieux ça vaudra.

E.P.

(1) Cf. G.O. n° 12 notamment p. 12 : Que boire, qui croire ? Le dossier complet sur cette affaire peut être demandé à « SURVIE MEUSE belge », Rue Bois l'Evêque, 87, 4000 LIEGE (B).

politiser l'écologie ou écologiser la politique ?



les petits échos de la merde

Pollution militaire

Il y a deux ans, le gouvernement italien offrait à la marine américaine la concession d'une partie du port de La Maddalena en Sardaigne. Le maire, les autorités et la presse locale se félicitèrent d'une pareille initiative qui signifiait pour la région emplois nouveaux, gros bénéfices immobiliers, développement touristique... On fit même taire les réticents avec des arguments massue du genre « enfin la Sardaigne va sortir du sous-développement ». Les militaires ont commencé à arriver en décembre 1972. Le port a été aménagé de façon à recevoir les gros navires et les sous-marins ; les abords de la base et des bateaux pontons ont été interdits à la population. Dix-huit mois plus tard, les belles promesses sont bien oubliées. Les prix des biens de consommation ont considérablement augmenté. La « nouvelle vocation » du port n'a pas entraîné d'emplois nouveaux, les Américains n'utilisant que des techniciens hautement spécialisés formés aux Etats-Unis. Enfin, avec la population, les marins yankees se sont conduits dans le meilleur style colonial. Mais ce ne sera-t-il finalement que les séquelles habituelles de la « mise en valeur » des régions sous-développées, s'il n'y avait beaucoup plus grave. La Maddalena est en train de devenir la principale base des sous-marins nucléaires américains en Méditerranée et un rapport récent du CNEN, l'équiva-

lent italien de notre CEA, révèle que la radioactivité marine de la région a considérablement augmenté. En effet la zone de La Maddalena a été soumise régulièrement depuis deux ans à des prélèvements et analyses de boues marines, d'algues, d'éponges, de poissons et de mollusques. Or, dès le début de la présence américaine, les chercheurs du CNEN ont détecté deux des produits des réacteurs nucléaires, le cobalt 60 et le manganèse 54 dans des proportions bien supérieures à la moyenne mondiale. Bien plus, ces proportions, en moins d'un an, ont été multipliées par un facteur 10 dans certaines zones proches des sites de mouillage des sous-marins ! Les quantités décelées sont encore faibles et ne compromettent pas, paraît-il, la santé des populations. Cependant, étant donné la rapidité avec laquelle ces produits radioactifs se sont accumulés, et quand on sait qu'ils vont continuer à s'accumuler encore plus rapidement le long des chaînes alimentaires des organismes marins, on peut se demander si la présence de ces sous-marins ne va pas compromettre à plus ou moins court terme la pêche qui est l'une des seules ressources de la région. En attendant, évidemment, d'autres contaminations beaucoup plus graves à long terme. Les autorités n'ont donné jusqu'à présent que des réponses embarrassées. Certes, les doses limites ne sont pas atteintes. Mais chacun sait aujourd'hui que les standards internationaux ne représentent que des évaluations statistiques et que la plus petite dose de radiation peut produire soit des mutations dans le patrimoine héréditaire, soit l'apparition de cancer. Encore faut-il préciser que les expé-

riences de détection et de prélèvement d'échantillon ont été effectuées par des chercheurs à titre expérimental. Elle ne relèvent pas par exemple d'une politique de surveillance permanente des zones fréquentées par les sous-marins nucléaires, surveillance à laquelle on devrait s'attendre dans tous les pays. D'autant plus qu'en Italie, les sous-marins nucléaires mouillent aussi à Naples, Augusta, Tarante ou La Spezia, ports sur lesquels on ne dispose à ce jour d'aucune donnée. Justement, quelques jours à peine avant que les députés socialistes et communistes italiens n'interpellent le gouvernement sur cette affaire, le Japon venait de décréter que l'accès de ses eaux territoriales et de ses ports était définitivement interdit à tout navire ou sous-marin à propulsion nucléaire. Au moment où ces interventions à la chambre ont eu lieu, milieu avril, le gouvernement italien avait d'autres chats à fouetter : attentats fascistes, procès Valpreda, préparation du référendum. Il est possible que désormais, le mouvement d'inquiétude qui a suivi ces révélations en Sardaigne, entraîne un débat national sur les problèmes de la pollution nucléaire. Inutile de préciser que, si grâce à la presse d'opposition ce rapport scientifique a connu quelque publicité en Italie, en France on ne sait toujours rien sur les effets de la présence de nos deux sous-marins nucléaires dans la rade de Brest ou dans les différents ports où il leur arrive de séjourner.

A. J.

Génocide en douceur

Le peuple kurde, à cheval sur l'Irak, l'Urss et l'Iran se fait périodiquement massacrer par l'armée irakienne. Et qui c'est-y qui arme les massacreurs ? C'est nous : « le gouvernement de Bagdad est en pourparlers avec la France pour l'achat d'hélicoptères et d'une arme particulièrement meurtrière : le rayon laser. Nous lançons un appel urgent au peuple et au gouvernement français pour que tels appareils ne soient pas vendus car Bagdad s'en servira pour tuer des civils ». (appel des maquisards kurdes, in Le Monde du 11 mai 74). C'était notre rubrique : « défendons notre emploi dans l'industrie de l'aéronautique ».

Dodo, mes enfants tout va bien

— Chaque jour, le Rhin charrie quelques 20.000 tonnes de déchets industriels dont 900 kg d'insecticides, 8.000 kg de mercure et 90.000 kg d'arsenic.

— En quelques années les mers et les océans viennent d'être pollués par quelque 3 millions de tonnes de pétrole brut.

— Les USA ont remis en circulation le DDT prohibé depuis 72. C'est pour détruire une chenille, l'orgye, qui se multiplie de façon incompréhensible. Le DDT va être répandu par hélicoptère sur 300.000 ha.

— Les 1.800 ouvriers de l'entreprise Rateau ont repris le travail. Une grosse commande nucléaire les atten-

daît : celle d'Eurodif, enrichissement de l'uranium, le futur fournisseur des centrales nucléaires françaises et européennes. La reprise du travail chez Rateau est-elle une grande victoire de la classe ouvrière ?

Les risques d'accidents sont nuls

AUX ETATS-UNIS

Un nuage radioactif s'est formé au-dessus des installations nucléaires de Savannah-River

Un nuage radioactif contenant du tritium s'est formé le 2 mai au-dessus des installations nucléaires américaines de Savannah-River, près de Aiken, en Caroline du Sud, à la suite d'une fuite dans une conduite. Le nuage s'est mis à dériver lentement vers le nord-est à une altitude de 70 mètres environ. Selon un porte-parole de la Commission américaine de l'énergie atomique (A.E.C.), le nuage ne présenterait pas de danger pour la population et devrait se dissiper en quelques jours.

Les installations de Savannah-River comportent, outre une usine de retraitement des combustibles qui ont été irradiés dans les réacteurs nucléaires de l'A.E.C. et les réacteurs de recherches américains ou étrangers, trois réacteurs chargés de produire du plutonium-239, du tritium, du neptunium, du plutonium-238 et du californium-252. Il est logique de penser que la fuite a eu lieu dans le réacteur où est produit le tritium.

Le tritium est notamment utilisé pour la réalisation de bombes thermonucléaires, et il nécessite des installations importantes. A Marcoule, en France, existent ainsi deux réacteurs appelés Célestin, chargés de produire du tritium.

Le tritium est un isotope de l'hydrogène, et il est radio-actif. Sa période est de 12,3 ans. Le tritium est peu dangereux par lui-même car il émet des rayonnements bêta qui pénètrent peu les tissus. L'irradiation externe de la peau ou des muqueuses respiratoires est moins redoutée que l'irradiation provenant de l'eau tritiée. En effet le tritium est lentement oxydé dans l'atmosphère et au niveau des poumons. Il se transforme alors en eau tritiée qui pénètre à travers la peau et s'accumule dans l'organisme, au niveau des poumons notamment.

On ignore la quantité de tritium rejetée par le réacteur américain, mais la Commission internationale radiologique de protection a fixé une concentration maximum admissible, environ 2 milliardièmes de curie par millilitre de gaz pour le rejet de tritium, et 5 milliardièmes pour les rejets d'eau tritiée.

Refusez (toujours) les radios

A LA SEMAINE « ANTI-CANCER » DE FLORIDE

PLUSIEURS SPECIALISTES AMERICAINS DEMANDENT LA LIMITATION DU NOMBRE DES EXAMENS RADIOLOGIQUES

Lors de la semaine « anti-cancer » qui s'est déroulée dernièrement en Floride, de nombreux praticiens se sont élevés contre le risque cancérogène que faisait courir l'emploi inconsidéré des examens radiologiques.

Sur ce point, ont pris la parole les Drs Karl Z. Morgan, professeur de médecine sanitaire à l'Institut de technologie de Géorgie (Atlanta), et Rodney R. Million, radiologue à l'école de médecine de Floride. Les deux ont accusé leurs collègues, et notamment les dentistes, de se servir trop souvent des rayons X. « Avec un peu d'application de leur part, on pourrait réduire à 1/10e de son niveau actuel l'exposition des patients aux radiations médicales », a déclaré l'un d'eux. Et d'ajouter que 3 000 Américains mourraient tous les ans comme résultat de radiations inutiles. Le Dr Million a demandé une nouvelle législation,

destinée à renforcer la discipline dans ce domaine. « Ce n'est qu'ainsi que les vieilles machines fluoroscopiques seront abandonnées et que l'on pourra demander aux praticiens de ne plus se laisser aller à la solution de facilité que représente trop souvent la radiographie. » Mais le risque n'est pas limité à l'odontologie : « Plusieurs études ont montré que l'exposition des femmes aux rayons X pendant leur grossesse augmentait considérablement les risques malformatifs ou cancérogènes pour le nouveau-né », a rappelé le Dr Morgan, qui estime en outre qu'aucune jeune femme ne devrait recevoir des rayons X en dehors des 10 premiers jours de son cycle. « Il a fallu 7 ans pour éliminer les dépistages systématiques pulmonaires rapprochés.

Nous nous battons de même pour protéger les femmes en âge d'avoir des enfants », devait-il lancer en guise de conclusion.

P. F.

NOS INSTINCTS KONRAD LORENZ ... ET LE CHE

Depuis Moïse et les sept nains, on n'avait que deux nombres à retenir, 10 pour les commandements et 7 pour les péchés dont j'en retiens péniblement 4 : oublieux, grincheux, simpliste et atchoum. Mais voilà que le nombre 8 s'y ajoute, histoire d'égayer nos actes de contrition. Selon le révérend Prix Nobel Konrad Lorenz qui semble attribuer notre crise de civilisation essentiellement au dérèglement de nos instincts.

Mais un instinct, qu'est-ce ?

Cette notion est des plus difficiles à appréhender et à définir avec précision. Il y aurait un instinct de migration, d'agression de conservation, de reproduction... des « instincts sociaux » (Lorenz). Privons de jeunes pigeons de l'usage de leurs ailes pour ne le leur rendre que lorsque les autres volent une dizaine de mètres : presque aussitôt, ils en font autant ! Les exemples ne manquent pas (le chat qui gratte le parquet du salon pour recouvrir ses excréments, etc.), il y aurait donc une série de comportements « instinctifs » inscrits dans les structures organiques... ce qui n'exclut pas la possibilité d'un apprentissage d'autres comportements. Chaque espèce d'animal aurait ainsi des tendances « innées » peu ou pas (Lorenz) influençables par l'expérience, lesquelles peuvent apparaître isolément ou en alternance avec des actes appris. Chaque « acte instinctif » ne peut être déclenché que par une situation-type dont l'animal aurait en soi « un schéma inné ». Toutefois, mais durant une courte période au début de la vie, l'acte instinctif peut se fixer à un objet ou à un être vivant ne correspondant pas à ce schéma inné. Un oiseau peut ainsi se fixer à des oiseaux d'une autre espèce. Lorenz (1) raconte aussi le cas d'une perruche solitaire en cage qui considère comme son véritable compagnon une boule de cellulose... lui faisant même la cour (à la boule !) en la tâtant de la patte ! Cette « sensibilisation » étant irréversible et se faisant sans transition, il y aurait lieu de la distinguer de l'apprentissage, d'autant qu'elle ne peut se produire que durant une période courte. C'est ainsi que certains oiseaux peuvent devenir des compagnons de l'homme.

D'autres phénomènes renforcent l'hypothèse de l'acte instinctif. Certaines réactions se font « à vide » : l'étréneau pris au nid et qui, dans le salon de Lorenz, chasse une mouche inexistante (on peut penser à la masturbation aussi). D'autres actions se font sans utilité : l'oiseau rassasié qui chasse (il semblerait qu'on ingurgite des aliments plus pour manger que pour se nourrir). D'autres encore par déviation : les coqs en combat soudain se mettent à picorer. De nombreux animaux font soudain leur toilette... et les humains ne sont pas les seuls à se gratter derrière l'oreille dans une situa-

tion embarrassante. On peut aussi siffloter, pianoter, fumer... donc exécuter des actes appris en guise de déviation instinctive (2). En état d'excitation sexuelle, que fait une femme indécise ? La femelle du héron cendré se met à chasser le poisson... le temps d'une réflexion ! (3). Tous les animaux font ainsi un petit cinéma bien à eux, les mâles comme les femelles. Certains humains en ont perdu le sens, croyant que le jeu n'en vaut pas la chandelle, c'est une profonde erreur ! Ça donne au moins l'illusion d'échapper au déterminisme... et le fait de le savoir ne simplifie pas les choses car on peut brouiller les cartes à plaisir !

Le fait qu'une personne nous inspire plus ou moins confiance, peut très bien résulter des impressions reçues à l'occasion de ses divers « gestes instinctifs » spontanés... et de son comportement « composé ». On ne peut échapper à cette dualité qui fait partie de la vie quotidienne, parfois même politique (à l'occasion par exemple d'un combat de coqs présidentiels).

Croire en l'homme rationnel est d'un idéalisme aussi absurde que de le considérer comme un animal uniquement déterminé par des facteurs biologiques. Ce n'est en somme rien d'autre que l'idéal de la morale de la classe possédante... dont la stratégie réelle se sert cependant admirablement des instincts et des besoins... On nous parle de ce bel « instinct de reproduction » auquel les femmes devraient leur désir de procréer... mais il y a belle lurette que la femme de la haute a moins d'enfants et n'allait guère ! Dans quelle mesure, cet instinct-là, ne serait-il pas une mystification ? Quand on pense à ce merveilleux petit piège à plaisir... sans lequel on rendrait l'âme avant d'avoir songé à se reproduire !

L'AUTODOMESTICATION DE L'HOMME

Attention, la domestication diminue le développement cérébral ! (3). Chez le sanglier ! Et nous ? Et la femme ? de 20 à 30 % selon le degré d'inactivité et de protection... d'où la gueule du porc, du bouledogue... heureusement qu'on a tous des problèmes ! Et ça commence dès la première génération... faut faire gaffe, ne simplifions pas trop la vie ! Conséquences plus agréables : modification hormonale (par manque de stress) et libération des actes instinctifs de leur rigidité antérieure, en particulier (Lorenz) hypertrophie de l'activité alimentaire et sexuelle (pas uniquement au printemps !) Et de plus aussi croisements interraciaux (il cite le cas de deux cigognes en ménagerie, une blanche et un mâle noir, qui s'en tirent fort bien malgré une différence entre leurs rites innés d'inauguration du nid). Parfois abandon de la monogamie... En général, il y a réduction de l'instinct — c'est

pourquoi chez l'homme on le décède assez mal. Tout ceci montre l'importance de l'apprentissage, de l'intelligence... de la culture.

LORENZ DE 1935 A 63

Lorenz-35 insiste sur le fait que l'homme acquiert des qualités variables selon le milieu et ses traditions, mais qu'il possède aussi un « patrimoine instinctif héréditaire ». Et de citer de von Uexküll la phrase « Quand un chien se déplace, il meut ses pattes, quand un oursin se déplace, ses pattes le meuvent » pour confirmer qu'une société influence chacun de ses membres. Néanmoins, l'étude de ses instincts s'impose « si nous désirons déterminer les lois du comportement social des humains ».

Quinze ans plus tard, Lorenz-50 tente de démontrer l'existence d'instincts « sociaux » humains et un sens esthétique-éthique, en particulier en ce qui concerne l'attrait sexuel, ce que ne manquent pas d'exploiter certaines industries. Il aborde aussi le problème de la bombe atomique : Comme les animaux, l'homme vit ses relations sociales selon ses instincts plus qu'avec son intelligence dont il se sert surtout pour agir sur l'environnement... ce qui expliquerait ses succès en recherche scientifique. La liberté conquise par la raison a brisé sa faculté innée de régulation... « l'homme est l'être du risque, qui a une chance constitutionnelle de se perdre » (en citant A. Gehlen). Il conclut sur l'urgence d'une sociologie scientifique...

Pour Lorenz-50, la cause du « mal » est biologique. Il n'évoque pas l'histoire... L'argent, il n'en parle que pour dire que certains exploitent les instincts des autres pour en avoir plus. Il tend plutôt à opposer instinct et raison alors qu'en somme celle-ci est au service de celui-là, comme cela fut toujours le cas...

En 63, il publie un livre sur l'agression (4), chez l'animal... et chez l'homme, qui décidément exagère ! Où va-t-on ? Pourquoi ? A l'instar des rats, les humains ne peuvent aimer que leurs semblables du même clan... d'où les guerres « malgré le fait qu'aucune raison économique ne les y incite ». Mais « je crois en l'ultime victoire de la vérité », « en la puissance de la raison humaine, comme en la sélection naturelle... et qu'elle « peut exercer et exercera une pression sélective dans la juste direction, ce qui dotera nos descendants de la faculté d'accomplir le plus grand et le plus beau de tous les commandements ». Il s'agit de sauver le monde par l'amour, canaliser l'agressivité par des jeux, combattre le mal par l'humour ! Il aurait aussi bien pu se dire que l'homme étant ce qu'il est, on voit mal pourquoi la « struggle for money » en tant que variante de la « struggle for life », changerait quelque chose à la « struggle tout court »... si ce n'est dans le sens d'une escalade, puisqu'un compte en banque n'est jamais rassasié, contrairement à l'estomac ! Et en guise d'humour, il aurait pu en déduire une réforme économique originale : obligation à tout patron ayant accumulé du capital jusqu'à une limite convenue, de le digérer tout seul... avant de se relancer dans le business !

ALEXANDER ALLAND - 1972

Mais voilà qu'un anthropologue américain publie en début 72 sa « Réponse à Konrad Lorenz » ainsi qu'à Ardrey, Morris et quelques autres qui réduisent à divers degrés le comportement social humain à un déterminisme biologique. Sans négliger celui-ci, Alland démontre la plus grande importance du culturel qui implique l'économique et le politique. L'agressivité est un fait individuel

souvent dû à la frustration, la guerre est un fait social décidé, parfois froidement, pour des questions de territoire, femmes, vengeance, rituel, et actuellement pour des raisons politico-économiques.

LORENZ... S'EMBROUILLE

Serait-ce sous l'influence d'Alland que Lorenz attribue à présent beaucoup plus d'importance au facteur économique et même politique ? Quoi qu'il en soit, c'est ce qu'on constate en lisant les conférences (de 72 ?) qu'il publie en fin 73 (5). Mais l'exposé est d'une confusion peu commune... et chargé d'un moralisme, basé sur un hypothétique « sens inné du bien et du mal » et la trilogie famille-travail-patrie. En guise de méthode, il aligne huit « péchés capitaux de notre civilisation », comme s'ils se situaient tous à un même niveau de la réalité, alors qu'il les dit interdépendants... mais selon un réseau de nœuds tel qu'on en reste perplexe.

Huit péchés : (a) Le surpeuplement, (b) La dévastation de l'environnement, (c) Course de l'humanité contre elle-même (concurrence, profit...), (d) Une tiédeur mortelle (ramollissement de l'individu causé par technologie et pharmacologie), (e) Dégradation génétique (par manque de sélection naturelle), (f) Rupture de tradition, (g) Contagion de l'endoctrinement (pression idéologique du pouvoir, surtout par publicité notamment et dans la recherche scientifique qui évite l'élément véritablement humain), (h) Les armes nucléaires.

Entrons dans le labyrinthe ! Le (g) serait causé par (a-b-c-d), mais (b) et (d) le seraient par (c), d'où nous pouvons déduire (g) le serait par (a-c). Mais (f) expliquerait pourquoi « la grande masse des consommateurs est assez stupide pour se laisser mener » par le bout du nez, ce grâce à quoi (c) est possible. Cette fois, nous déduisons que (g) est causé par (a-f).

Mais, chaque péché a ses conséquences. (a) indifférence et agressivité, (b) perte du sens esthétique et moral, (c) angoisse et hypertension, (d) « néophilie » exploitée par la surconsommation, (e) infantillisme, criminalité juvénile... à distinguer de la « révolte universelle de la jeunesse contemporaine » qui elle « n'est pas aveugle aux vraies valeurs », (f) stupidité du consommateur, (g) « menace de dérober à l'homme son ultime appui » (la vérité scientifique), d'où la catastrophe finale ? (h) une « atmosphère de fin du monde », d'où infantillisme et irresponsabilité. Poursuivons notre chemin. On peut franchement dire que (b) est la cause de (f)... d'où (g) serait causé par (a-b) ou par (a-b) ! Serions-nous dans un cul-de-sac ? C'est pas sûr... l'auteur dénonce une bonne dizaine de fois la recherche du profit — qu'on peut identifier à (c) — et son corollaire, la politique capitaliste, comme la cause de (b), (c) et (d)... d'où (g) serait causé par (a-c), ce qui est plausible, mais c'est quasi notre point de départ ! Y aurait-il une sortie ? Ha ! (g) : c'est donc (a-c) qui sera la cause de notre perte finale... ce qui doit être exact, lumière !

On serait tenté de croire à un certain finalisme dans le raisonnement. C'est bien ce qui frappe au chapitre « Rupture de Tradition » : l'auteur affirme que les connaissances et traditions sacrées d'une civilisation, subissent l'effet d'une sélection culturelle, tout comme les espèces subissent la sélection naturelle... ce qui implique que les traditions sont « bonnes ». Ne les rompez pas !

Mais c'est au chapitre « Une Tiédeur Mortelle » que Lorenz démontre qu'il préfère l'ordre établi... à la catastrophe finale ! L'homme moderne est hypersensible à la peine, au dépit et jout mal de la vie... par impatience. Que faire ? Affronter de grands obstacles épanouit l'être. Et c'est pas ça qui manque, y en a pour tout le monde ! Il s'agirait donc de lutter contre les causes de la catastrophe à éviter. Mais Lorenz ne précise pas... il dit : c'est à « l'éducation de faire connaître leur existence à tous » !... Il n'était qu'à deux doigts du vrai remède : « La guérilla purifie l'Homme »... devise du Ché !

D.B.I.

(1) « Essai sur le Comportement Animal et Humain », livre présentant les principaux textes de Lorenz des années 35, 37, 38, 50 et 54. Ed. du Seuil 1970.

(2) « L'Étude de l'Instinct » de Tinbergen, N. Edition Payot, 1971 (Publié en 51 en anglais).

(3) « Atlas de Biologie », édition Stock.

(4) « The Human Imperative 1972 » — « La Dimension Humaine » — Ed. du Seuil, 1974.

(5) « Les Huit Péchés Capitaux de notre Civilisation » de K. Lorenz. Ed. Flammarion 1973.

UNE SOCIÉTÉ SANS BLOUSES BLANCHES

Ce n'est pas un « dossier Médecine » que nous vous offrons sur un plateau. Mais davantage les éléments d'un puzzle à reconstituer vous-même, à partir de ce que nous avons rassemblé au hasard des rencontres avec des lecteurs, médecins ou malades. Bien qu'il ne fasse pas l'unanimité au sein de la rédaction, nous avons essayé de digérer un texte en anglais d'Illich, « brouillon » de son prochain livre. Il y développe les thèses amorcées dans *La Convivialité* (voir la G.O. n° 9) sur l'Institution Médecine. Christiane Ellis, lectrice bilingue de la G.O. et moi, espérons n'avoir pas fait de contresens quant au fond. Les réflexions suscitées par ce texte ainsi que la partie « médecine parallèle » paraîtront dans le numéro de juillet.

Danielle.

Alors que la culture traditionnelle cherchait à rendre la douleur tolérable, la maladie compréhensible et à donner un sens à la mort, la civilisation médicale tend à transformer la douleur en un problème purement technique et de ce fait, la dépouille de toute signification.

De la déprofessionnalisation

« Lorsque la souffrance n'est plus considérée que comme un problème technique, à résoudre techniquement, lorsque ses références culturelles ont été obliérées par une thérapeutique aveugle, alors la douleur résiduelle, celle que la médecine professionnelle est impuissante à éliminer tout à fait, devient torture insensée et inhumaine ».

Ce qui attend le malade aujourd'hui, c'est un administrateur bureaucratique gérant un certain stock de connaissances qu'il appelle compétence. La maladie lui est retirée des mains et devient la matière première d'une entreprise, sa souffrance est ignorée à moins qu'elle n'aide au diagnostic, son état est interprété selon les règles d'un langage abstrait qu'il ne peut comprendre et il se retrouve plus solitaire que jamais. « Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que j'ai ». Mais le médecin a autre chose à faire que de répondre au malade. Ce langage ésotérique est un des remparts qui protègent les privilèges de la profession, l'empêchent de se laisser « déprofessionnaliser ».

Une civilisation qui réserve à quelques-uns la tâche et le droit de déterminer la durée de vie et ce qui doit être détruit pour la prolonger, ne peut pas être une civilisation saine. Le progrès technique permet au « laïc » de retirer la seringue et le scalpel des mains du docteur, tout comme le laïc a arraché le livre des mains du clergé lorsque le papier a remplacé le parchemin.

Une longue expérience professionnelle amène à simplifier diagnostic et thérapeutiques, pour les maladies de routine s'entend. Les médica-

ments deviennent moins chers et le malade ou sa famille, concernés, devraient en avoir la libre disposition à condition évidemment qu'ils s'en tiennent à la stricte observation des instructions précises fournies par la pratique médicale.

Exemple : dans un hôpital de Los Angeles, les grossesses et les accouchements sont contrôlés par ordinateur. A cette méthode sophistiquée et coûteuse on peut opposer les techniques suédoises qui ont dépassé ce stade purement clinique et ont préféré multiplier les visites de grossesse par des sages-femmes ou auxiliaires para-médicaux. Ce qui entraîne un taux de mortalité périnatale plus faible que celui de Los Angeles et diminue aussi les troubles pathologiques aberrants constatés dans certains hôpitaux américains (Jusqu'à 25 % des morts périnatales).

N'importe quelle anaphalète venue peut surveiller son poids pendant la grossesse ; contrôler ses urines et mesurer la hauteur utérine (1,50 F le mètre de couturière à Prisunic). En appliquant ces méthodes, on a vu le taux des prématurés et des toxémies gravidiques diminuer de façon significative en Chine (1).

La déprofessionnalisation de la médecine n'implique pas et ne doit pas être interprétée comme la négation de la compétence, du besoin de contrôle public ou de « guérisseurs » spécialisés. Mais elle exige la démythification du système, la lutte contre une orthodoxie, contre le monopole des membres de la profession.

Elle demande finalement que l'environnement soit suffisamment humain et riche pour que l'homme se sente hébergé dans un milieu accueillant même en temps de crise. De même qu'une faible partie seulement de notre nourriture devrait venir d'au-delà de notre horizon et de nos possibilités physiques, de même une petite fraction seulement de l'assistance médicale nécessaire en cas de crise (maladie, naissance, mort) devrait venir du corps médical professionnel. Réclamer un « Droit à la Santé » équivalait à obtenir un renforcement de la dépendance du public envers le « producteur professionnel ». Lequel public poursuivra l'illusion qu'il peut échapper à la mort au lieu de

penser à vivre pleinement ses années de vie. La Santé, pas plus que l'Education ou la Sécurité sociale, ne peut être fournie comme un « produit ». Une industrie ne peut fournir la santé, pas plus que l'école ne fournit le sens de la responsabilité, l'indépendance et la prise de conscience.

Chaque personne est responsable de la tête qu'elle a à 40 ans (mais si !). Cela peut dépendre d'une certaine discipline qui poussera à choisir la marche plutôt que la voiture et de toute une hygiène de vie. Chacun est responsable de la santé de son prochain, famille, commune, voisinage. Remplacer systématiquement au chevet d'un malade ou d'un mourant les personnes qui sont chères (femme, ami, enfant) par des professionnels est aussi triste que de chercher l'amour dans les bordels.

La dépendance exagérée envers les services sociaux retire à l'homme la possibilité d'échapper à la « programmation » et d'être libre. L'homme est un étrange animal voué toute sa vie à l'immaturité, ce qui l'a rendu capable de vivre partout à la surface du globe, dans une solitude relative ou en tribus ou dans des villes. Une civilisation qui programme, planifie l'homme et son environnement équivalait à mettre des gens dans des « capsules » en attendant de les recevoir dans les terminus que sont les hôpitaux. (Ça rappelle le film, mauvais par ailleurs, « Zardoz »).

De la iatrogénèse

C'est la corruption des entités sociales et politiques engendrées par la médecine. (Non seulement j'ai mal à la tête, c'est la faute à Illich, mais l'aspirine que j'ai avalée m'a flanqué mal à l'estomac, c'est la faute à la médecine. Mon mal à l'estomac est donc « iatrogénétique » ! C'est d'un chic fou, ma chère, voyons la suite). Cette corruption se révèle dans les effets pernicieux secondaires, principalement l'augmentation du coût de la santé avec diminution de l'espérance de vie, l'abus

UNE SOCIÉTÉ SANS BLOUSES BLANCHES

des médicaments, la prolongation des souffrances et le gaspillage, mais également dans les soi-disant progrès médicaux qui favorisent la maladie (pourquoi m'arrêter de fumer si ON soigne le cancer?), dans le danger des soins préventifs et dans l'accroissement du mauvais fonctionnement des institutions (négligences professionnelles et risques hospitaliers).

Détaillons. Bien qu'aux Etats-Unis, sur le plan financier, l'industrie de la santé soit la deuxième après la Défense nationale, l'espérance de vie des gens de 35 ans a commencé à décliner. D'autre part 95 % des dépenses médicales consacrées à des malades dont on sait la mort proche n'ont aucun effet bénéfique sur leur bien-être (réf. La Convivialité). La réduction de la vitesse automobile réduirait le taux de mortalité dans les accidents de la route bien plus que la multiplication des hélicoptères de la Protection civile.

Le diagnostic prématuré d'une maladie incurable mène souvent à l'aggravation de la condition physique du malade si son traitement est commencé trop tôt. (Mais si c'est vrai Illich,

« Vaut mieux être riche et bien portant que pauvre et malade ». (Opinion publique).

alors pourquoi... ?) Bon, on embraye sur la suite : la négligence est structurellement croissante dans un système de plus en plus complexe et impersonnel (donc dans un hôpital), chez les enfants de moins de six ans, les accidents, cause majeure de la mortalité infantile, ont une fréquence plus élevée dans les hôpitaux qu'ailleurs selon une enquête nationale américaine. Ces chers petits ont également tendance à y attraper des maladies infectieuses et l'hospitalité (maladie de carence affective) qui ne se soigne qu'à grands renforts de caresses et de baisers. Ça prend du temps et ça s'appelle détournement de mineur dès que le gamin a perdu ses dents de lait.

« Avant la Réforme, on considérait que l'homme était né pécheur tant qu'il n'était pas lavé par le baptême. Après la Renaissance, on découvrit que les gens étaient nés idiots tant que l'école ne les avait pas pris en main. Maintenant, nous allons faire croire aux gens qu'ils sont malades à moins qu'ils n'aient accès à la santé par les traitements médicaux et psychologiques appropriés. »

Des remèdes auto-destructeurs ou solutions foireuses

Les « services » organisés sur une échelle industrielle engendrent des « sous-produits » non désirés. Il y a des seuils au-delà desquels la valeur de la production industrielle et de la consommation devient douteuse parce que les inconvénients de l'entreprise finissent par dépasser les bienfaits sociaux souhaités.

La première révolution écologique a entraîné un changement des attitudes dès le début des années 70. Les « prophéties de malheur » d'il y a cinq ans entrent aujourd'hui en ligne de compte dans les plannings réalistes.

Une deuxième révolution écologique se pré-

pare : celle qui affectera notre façon de concevoir nos institutions. Elle nous placera dans une nouvelle perspective.

Il y a quatre catégories de solutions pour pallier les répercussions non désirées de l'expansion, ce qu'Illich appelle Némésis ; en simplifiant les choses, on peut parler d'effet boomerang :

NEMESIS

Déesse de la vengeance. En fait plus qu'une déesse, Némésis est la personnification d'une notion essentielle, celle de l'équilibre immuable de la condition humaine. Tout homme qui se rend coupable de « démesure » excite la colère des Dieux et leur jalousie et attire leur vengeance personnifiée en Némésis, représentation mythologique de la justice distributive et du rythme du destin qui fait souvent succéder aux excès de prospérité ou d'orgueil de très grands malheurs. (Grand Larousse Encyclopédique).

— recherche d'autres technologies visant à faire plus, avec moins d'inconvénients ;

— recherche d'autres formes de contrôle social sur les moyens de production ;

— recherche d'autres sortes de produits similaires (ersatz) ;

— réorganisation de la société selon des paramètres qui élimineraient les fonctions devant être satisfaites par la production actuelle.

Exemple de la crise pétrolière. On peut préconiser :

— une petite voiture économique ;

— une réorganisation des transports ;

— une réorganisation de l'espace vital autour des moyens de transport ;

— protection d'un espace vital avec un déplacement minimum, (vitesse d'un cycliste).

La plupart des remèdes proposés sont des interventions technologiques qui causent des « maladies médicales » (iatrogénétiques, dit Illich) secondaires et créent de nouveaux préjugés contre l'autonomie du citoyen.

Les plus graves effets de ces maladies médicales ne sont pas dus à leurs fonctions techniques mais à leurs fonctions sociales : une vie en sursis, impuissante, solitaire, anesthésiée dans un monde qui n'est plus qu'une vaste salle d'hôpital.

Dans le cas de l'industrie Santé, les quatre solutions suggérées sont : l'amélioration de la production technique, la restructuration politique et administrative (y compris de nouvelles formes de financement), le déplacement des priorités (de l'intervention médicale on trait vers une adaptation technique de l'environnement), et enfin, l'établissement de limites à l'intervention technique de l'homme sur son milieu. Les trois premières solutions mènent à une escalade dans le mauvais fonctionnement. Pourtant, actuellement, ce sont les seules à être envisagées ou adoptées. La quatrième solution ne semble pas, psychopolitiquement, acceptable et cependant c'est la seule réaliste puisque la seule à ne pas provoquer l'effet boomerang.

« La reconnaissance de Némésis peut fournir la catharsis qui préparera une révolution non-violente dans nos attitudes vis-à-vis du mal et de la douleur ».

(La catharsis est un mot employé par Aristote pour définir l'effet produit sur les spectateurs par une représentation dramatique. Némésis, hubris, catharsis, iatrogène... avec un bon dictionnaire, on s'en sort !)

« Je veux mourir de ma propre mort, non pas de celle des médecins ». (R.M. Rilke).

La prise de conscience de Némésis conduit l'individu à un choix social : celui du maintien de son indépendance, de sa vitalité.

Ou bien les limites de l'entreprise humaine sont estimées, reconnues et traduites dans les limites politiques déterminées, ou bien notre réponse à l'extermination est la survie obligatoire dans un enfer technologique planifié.

La Némésis médicale seule ne peut pas être mesurée, mise à jour, vérifiée : elle fait partie de la Némésis industrielle. C'est la fatalité de l'hubris (voir encadré) institutionnalisée, le salaire du mépris des limites dans lesquelles le phénomène humain reste viable.

Le choix est donc entre : — d'une part, la protection des droits de l'individu à organiser sa propre santé en utilisant des « outils conviviaux (2) », et d'autre part, la version thérapeutique moderne de l'enfer de Dante.

Plusieurs nations commencent à ressentir les effets frustrants de leur système de santé, qu'ils soient organisés selon un système capitaliste, ou bien socialisé.

Pour l'instant, l'essentiel des projets de réformes porte sur une distribution plus équitable des produits et des services : l'expansion de la

HUBRIS

C'est l'avidité insatiable de l'homme qui le pousse à réclamer un accroissement exagéré de ses privilèges. L'hubris consiste en un mépris des limites dans lesquelles le phénomène humain reste viable. C'est la quête effrénée de l'ambrosie divine qui expose ensuite l'humanité aux vengeances de la Némésis, (voir dans le Larousse à Tantale).

Si on a bien compris, au niveau ras du sol, Evian = Hubris : Lasse de charrier l'eau de la rivière à la cabane, madame a obtenu un puits au milieu de la pelouse, puis un robinet dans la cuisine deux mille ans après, puis un robinet à l'étage et des robinets partout. Des robinets = des tuyaux = des usines = pollution des rivières = bouteille d'eau d'Evian sur la table. C'est pas la faute de la nana ; c'est comme ça, inévitable.

profession médicale, le contrôle par le public du « temple de Tantale » (voir le programme de la gauche). Il est temps encore d'éviter de se laisser enfermer dans un débat qui ne tend qu'à renforcer la dépendance du plaignant à l'égard des technologies de santé et des services planifiés contre lesquels il se bat.

Des solutions politiques miraculeuses

Restructuration des institutions. Dans le cas de la médecine cela peut influencer plus radicalement le niveau sanitaire de la population que les innovations techniques. Les U.S.A. sont au dix-septième rang mondial pour la mortalité infantile. Ce taux de mortalité est le même dans les pays africains et asiatiques que dans la couche américaine économiquement faibles.

Ceux-ci ont pourtant accès à la même consommation médicale que le reste de la population et il ne s'agit pas de faiblesse technologique. Restent les facteurs sociaux et politiques, c'est-à-dire l'importance des problèmes de nutrition, de logement et de stabilité.

De la santé

La santé désigne un processus d'adaptation ; elle n'est pas le résultat de l'instinct mais une réaction autonome et consciente à une réalité vécue. Elle désigne la faculté de s'adapter à

des environnements changeants, de grandir, de vieillir, de guérir, de souffrir et d'attendre la mort sereinement. La santé concerne aussi le futur et en conséquence inclut l'angoisse et la faculté qu'à l'homme de vivre avec elle. La santé est un souci et comme tel ne peut pas être comparée à l'équilibre physiologique des bêtes.

La culture dans laquelle l'individu grandit forme et conditionne ses activités personnelles : le travail et le loisir, la fête et le

La détérioration de la santé : Le coût de la santé de l'homme de la ville liée à un régime alimentaire aberrant, victime des pollutions dans tous les domaines (nourriture, eau, air) est en accroissement constant. Les conditions de vie deviennent de plus en plus favorables à la réapparition d'épidémies mondiales. On peut s'attendre à une recrudescence des maladies infectieuses. Contrairement à la croyance populaire, elles n'ont pas été maîtrisées. Les soi-disant médicaments-miracles ne nous ont octroyé qu'un répit momentané. La gonorrhée par exemple est maintenant, après le rhume banal, au deuxième rang des maladies les plus répandues en Grande-Bretagne. (Ed. Goldsmith in The Ecologist vol. 3, n° 11).

sommeil, la préparation des aliments et des boissons, les structures familiales et politiques. Traditionnellement les cultures recherchaient la santé de leurs membres. A mesure que d'autres buts étaient visés, la santé devenait le privilège d'une élite. La construction d'une pyramide, la conquête de la Terre Sainte ou le débarquement sur la lune sont des « distractions » qui détournent le système social du maintien de son intégrité sanitaire. Au-delà d'une certaine limite, le besoin de soins spécialisés professionnels indique que la société poursuit des buts malsains. Vivre « sain » devient alors une question de vertu, d'habitudes consciemment acquises. Ça devient aussi une attitude antisociale dans une société qui dépend de professionnels, de gens « malsains » dont la survivance, la discipline, le fonctionnement sont assurés par la fourniture obligatoire des services thérapeutiques nécessaires.

Un monde où la santé sera optimale et bien répandue sera un monde où la médiation médicale sera minimale et occasionnelle.

Tout ce qui améliore le système médical existant est dangereux puisqu'il le prolonge et qu'il ne remet pas en question notre attitude d'ensemble devant la maladie et la mort.

La Némésis médicale dépouille l'homme de son autonomie, de sa créativité. Elle le prive du recours qu'offraient le rituel, le mythe. Frustré, l'homme ne peut plus être heureux.

En France, le tiers des décès en cours d'opération seraient dus directement à l'anesthésie. Dans le « Monde » du 3 mai 1974, le professeur Montagne, anesthésiologiste, évalue à environ 2.000 le nombre de morts dues directement à l'anesthésie. Il déclare notamment : « la réduction de la mortalité par anesthésie, ne dépend pas nécessairement de l'introduction de techniques nouvelles, mais de la mise en place d'un corps de médecins spécialistes travaillant dans un environnement adéquat ».

Dans un monde sain, l'homme dont la santé est altérée peut s'intégrer sans se soumettre à des manipulations orthopédiques ou à une discrimination compétitive. Dans un tel monde, le tourmenté peut se cacher sans être enfermé, l'angoissé peut pleurer, hurler ou implorer. Ce monde n'est ni normal ni ordonné car nul, sauf l'homme en bonne santé, ne peut faire face à la souffrance et à l'angoisse.

Un monde de ce type exige une prise en

charge indépendante de soi-même, l'assistance mutuelle au prochain et une opposition politique à l'hubris biotechnique (voir encadré). En bref : une saine limitation des objectifs sociaux.

Pour éviter le piège de l'utopie, nous devons nous demander quelle sorte de liberté, d'intimité, d'autonomie, il faut à ceux qui s'estiment surmenés, et quelles conditions il faut pour que chacun soit assuré de sa liberté à tout moment. La liberté de quantifier la souffrance et d'y répondre est aussi importante que celle de se loger, d'apprendre et de se mouvoir. Ce sont autant de droits fondamentaux maintenant entamés par l'utopie technologique et l'hubris.

On peut utiliser la technologie médicale de deux façons : soit on augmente les privilèges de quelques-uns (les riches et les cobayes intéressants), soit on augmente la compétence de l'homme moyen, en réservant aux médecins l'apanage des malades qui nécessitent des soins « professionnels ». Dubos (3) a démontré que les mesures sanitaires, l'amélioration de l'habitat et de la nutrition, passent avant le développement d'une thérapeutique spécifique dans l'éradication de maladies comme la tuberculose, la rougeole ou la peste, dans toutes les sociétés, qu'elles soient sur ou sous-développées.

Des «outils-miracles»

Les technologies de rechange donnent aux gens l'illusion qu'on arrive à la solution finale de tous les maux, et que l'opération d'un cancer ou d'une malformation cardiaque leur procurera la fontaine de jouvence et la vie éternelle. (D'accord, Illich, mais tu sais, c'est pas facile à avaler).

« Des médicaments à coller ». « L'Express » du 21 avril 1974, consacre, sous la signature de J.-V. Manevy, sa rubrique médecine aux « timbres-médicaments ». Cette révolution proposée par un chercheur californien permet de supprimer pilules et piqûres, de « réduire les doses et limiter les effets secondaires ». Une membrane en plastique collée à même la peau distille en un point précis, une dose exacte de médicament. La semaine suivante, le même J.-V. Manevy mais à la rubrique santé, cette fois, fait écho au cri d'alarme lancé par le Pr. Huriez dermatologue chevronné : « les sulfamides-retard risquent de provoquer des troubles graves », tel le « syndrome de l'écorché vif », une réaction cutanée qui présente l'apparence d'une brûlure au second degré. « Les accidents sont totalement imprévisibles. Aucun test de sensibilité ne laisse prévoir les risques courus. » Et M. Nargeolet, grand patron de la pharmacie en France, de renchérir : « Tous les médicaments-retard doivent être administrés avec la plus grande prudence. Pris une fois, le produit peut se diluer lentement, parfois pendant plusieurs semaines, dans l'organisme. C'est un progrès considérable pour le confort du malade et pour la tranquillité du médecin. Mais une fois le produit introduit dans l'organisme, rien ne peut plus le retenir. Si une intolérance ou une contre-indication se déclare, il est trop tard pour intervenir. » Quel progrès considérable !

(C'est pas par pur hasard ou professionnalisme que je m'intéresse tant à la médecine depuis quelques mois. Fournier avait une malformation cardiaque congénitale, décelée tardivement et opérée de même. J'ignorais, lui aussi certainement, que nous n'aurions que huit ans devant nous. Mais du moins ce ne furent pas huit ans d'un cauchemar climatisé et aseptisé qui ne l'aurait pas, de toute façon, prolongé beaucoup plus longtemps).

Quand on introduit des « laïcs » dans le système médical on accroît le prestige du docteur et le fatalisme du consommateur de santé qui se croit protégé.

D'autre part, une distribution équitable des avantages médicaux amène une dépendance généralisée. L'assurance maladie va garantir le salaire aux docteurs mais pas une meilleure santé aux patients.

La structure impérialiste de la profession médicale retire tout pouvoir aux infirmières, aux rebouteux et aux malades eux-mêmes.

De l'intolérance idéologique

S'attaquer à l'intolérance de l'école allopathique, suggérer d'autres écoles parallèles : homéopathie, acupuncture, radiesthésie, yoga, etc. tend à perpétuer le système puisque ce n'est pas l'attitude de base vis-à-vis du méde-

La Santé, nous la considérons comme quelque chose qui est automatiquement améliorée par l'accroissement des dépenses de docteurs, dentistes, hôpitaux et remèdes. Ces derniers ne contribuent pas à la santé d'une nation. Ils peuvent, au mieux, fournir des réparations aux dommages biologiques qui découlent dans une large mesure d'une inadaptation croissante à un environnement pour lequel nous n'avons pas été « conçus ».

cin qui est changée. (On en reparlera quand même le mois prochain en distinguant médecine de routine et médecine d'exception). Les techniciens de la thérapeutique proposent maintenant de manipuler l'environnement plutôt que le malade. La mise sous cloche en plastique de l'humanité la protégerait contre tous les risques ! c'est ainsi que l'on passera du cauchemar de l'immunité à celui de l'hygiène.

Un système de Sécurité sociale ne peut que favoriser la soi-disant médecine préventive. Pour Illich, cette prévention est plus que douteuse, voire inefficace. Ses dangers sont réels : ils peuvent révéler de façon inopportune des « anomalies » à une personne qui s'était jusqu'alors accommodée de ce qu'elle croyait être la loi commune.

Un pourcentage élevé des crédits affectés à la santé par le biais de l'assurance-maladie obligatoire se trouvera de plus en plus consacré à la recherche de la prolongation de la vie. La médecine s'orientera là où la demande semble sans limites : le refus d'accepter la

Le cancer, le diabète, l'infarctus sont introuvables dans les sociétés primitives. Ces maladies augmentent proportionnellement avec la croissance du P.N.B. par tête d'habitant. (Ed. Goldsmith).

mort, le besoin de s'en protéger même au prix d'extravagances dans la recherche médicale, dans l'attente de remèdes-miracles. Se faire congeler en attendant la résurrection des morts grâce au grand ordinateur qui sera devenu président de l'ordre des médecins dans quelques années en somme ! La danse macabre sur l'air de « Percussion pour 2 tibias et un maxillaire » pour les allergiques au Dr Profundis.

(Avec la collaboration de Christiane, Danielle et Ivan Illich)

(1) D'après les « observations médicales en république populaire de Chine » par V. et R. Sidel, le taux de mortalité infantile à Shanghai est égal à celui de Copenhague et inférieur à celui de New York. Ces deux médecins américains ont rapporté de leur voyage d'études en Chine, une masse d'informations parmi lesquelles on note l'ampleur de la prévention médicale, la décentralisation et l'importance des contrôles locaux, le rôle des para-médicaux et leur formation accélérée... (in New York Times, mars 1974).

Dans un article paru dans Newsweek du 25 mai 1974, on relate l'expérience en cours à l'université de Georgetown, qui vise à former des « laïcs » susceptibles d'aider leurs voisins de parler à prendre leur tension ou à déceler et soigner une banale angine.

(2) Un outil juste, convivial, répond à trois exigences : il est générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves, ni maîtres, il élargit le rayon d'action personnel... La médecine actuelle n'est donc plus un outil juste et la santé est devenue une marchandise dans une économie de croissance. (La Convivialité.)

(3) Dubos, biologiste à l'Institut Rockefeller de New York a publié le « Mirage de la Santé » et « Les Dieux de l'écologie » chez Fayard.

Des routes, des hôpitaux, des écoles ! On a entendu ces temps-ci quelques apprentis écologistes sérieux, après s'en être pris aux routes, prôner l'hôpital, l'école, et autres équipements collectifs : leur abondante multiplication maintiendrait longtemps l'emploi dans une saine plénitude. Au risque de passer pour des saboteurs systématiques de programmes de gauche, Illich et d'autres irresponsables s'attaquent à tout le système mais, jusqu'à présent, l'hôpital est ce qui résiste le mieux à la contestation. Un élément faiblit pourtant : essayez d'exiger plus d'hôpitaux psychiatriques. Rire ou colère garantis ; on vous traitera peut-être même de fous.

Pourtant l'hôpital général est aussi actuellement un isolat, une poubelle sociale. En réclamer le développement sans dénoncer ce qui y conduit et sans expliquer comment tout doit être repensé, c'est finalement accepter le pire et, accessoirement, rendre un signalé service à ces gens qui sont d'autant mieux portants que l'hôpital tourne à plein. Bien sûr, on ajoutera qu'il faut considérer une politique d'ensemble de la santé : en particulier la médecine préventive doit être généralisée. En fait, dans l'état actuel du système, des rapports médecin-malade, de l'idéologie des médecins et de la nature même de la médecine officielle, nous pouvons parler, entre autres, nos amygdales et notre appendice, que la situation irait s'aggravant et qu'on se retrouverait vite dans de beaux draps. Tout bien portant est un malade qui s'ignore.

Un cardiologue chargé dans son jeune âge de médecine préventive raconte qu'il trouvait à tout le monde un défaut. Ayant sans doute mal assimilé les grands principes, il se contentait, d'accord avec son patron, de signaler les risques et demandait seulement de surveiller tel aspect de l'alimentation ou du mode de vie. Pour le reste il indiquait à partir de quels symptômes il faudrait s'inquiéter. Chacun possède en effet ses mécanismes de compensation propres. Un jour un porteur de malformation, angoissé, alla consulter un « grand » cardiologue. Ce qui devait arriver arriva : quand notre médecin le revit, il avait été opéré et, visiblement diminué, vivait avec l'obligation de prendre régulièrement ses pilules. Il aurait sans doute pu vivre toute sa vie en parfaite santé. Le problème n'est donc pas médecine préventive ou curative mais quelle médecine. Mettre l'accent sur l'hôpital plus que sur la prévention et sur la médecine plus que sur les causes du mal c'est tout mettre à l'envers et accepter, en plus, l'organisation actuelle du système de soins.

Une fois pour toutes, qu'on ne nous fasse pas dire ce qu'on ne dit pas : dans le système actuel, il vaut mieux aller à l'hôpital et y trouver des draps propres en arrivant qu'être laissé au bord du trottoir. Ce n'est pas le problème.

Une expansion remarquable

Comme le reste des dépenses de santé, les sommes consacrées à l'hospitalisation (en hôpital et clinique) en France augmentent à un rythme stupéfiant : 19,6 % par an entre 70 et 72 — malgré tout le niveau général des prix à la consommation n'a augmenté « que » de 5,8 % par an selon les mêmes sources officielles. — Par personne cela veut dire une augmentation d'environ 18 % par an : le doublement en un peu plus de 4 ans si en plus le phénomène ne s'accélérait pas, ce qu'il fait résolument. Alors là on est carrément réactionnaire parce que ceux qui protestent contre ça le sont en

général. Mais les contradictions entre les patrons et ministres que ça gêne et ceux à qui ça rapporte ne nous concernent pas. On va quand même pas pavoiser en voyant augmenter et nos séjours dans les « unités de soins » et la dépense, c'est-à-dire le boulot, consacrés aux dits séjours. Car c'est de cela qu'il s'agit : en 1965, sans compter la maternité, les maladies mentales, les sanas, la convalescence, les hospices, 1.000 français se débrouillaient pour passer 1.624 jours dans un lit de clinique ou d'hôpital. En 1970 ils ont fait un effort : 1.748 jours, et la progression va son bonhomme de chemin (1). On ferait rire, ou on inquiéterait avec quelques raisons, une famille à qui on annoncerait ce genre de choses pour son avenir. Mais dit « par habitant et par an » ça laisse imperturbable quand ça n'enthousiasme pas.

Et ce n'est pas pour rien qu'on y va — en tous cas si on se prélassait indûment ça revient cher. Le prix moyen de la journée d'hôpital (la moyenne de toutes les journées pour tous les malades d'un service) était en 1971 de 132 F en médecine, 177 F en chirurgie et 431 F en spécialités et ça augmentait au rythme de 17 % par an. Une foule toujours plus nombreuse est occupée à soigner ses semblables : dans différents établissements dans les 400.000 personnes.

Et cette foule s'active : qu'on aille demander aux infirmières et aux filles de salle les salaires et les conditions de travail qui sont les leurs. Compte tenu de la situation actuelle il est tout à fait exact qu'il y a un dramatique manque de personnel.

On va de mieux en mieux

Tous les bons esprits s'accordent à penser qu'on ne s'arrêtera pas là. Les uns sont résignés, les autres franchement optimistes puisque après tout la production de santé est un bon élément de P.N.B. D'un autre point de vue la Commission de la santé du VI^e Plan notait (2) : « Si l'on prévoit qu'environ 8 % du P.B.N. seront absorbés par des dépenses de santé en 1975, contre 6,2 en 1969, ce n'est pas du même P.N.B. qu'il s'agit, mais d'un P.N.B. qui sera à celui de 1969 dans le rapport 165/100 ». Mais la mode-environnement-croissance zéro à permis aux apprentis managers des hôpitaux et cliniques de rejeter leurs complexes : on entend partout affirmer qu'une croissance encore plus rapide du secteur est souhaitable : c'est demain l'économie des services, du bien être, la production de santé non polluante etc... Après l'usine, l'hôpital ; on y reviendra.

En 1972, un ministre (3) s'étonne : « s'il est vrai comme le prétendent certaines études américaines, que tout se passe dans les pays surdéveloppés comme si l'augmentation considérable de la consommation médicale n'améliorerait pas notablement la santé publique, on est alors vraiment fondé à se demander pourquoi se manifeste actuellement une telle explosion des besoins... ».

En fait la réponse officielle est la suivante : les gens vont de plus en plus à l'hôpital — traduisez : les médecins ou les ambulances

(1) L'extension de l'hospitalisation à des gens qui, avant, ne pouvaient y aller, ça commence à être usé : sans entrer dans les détails, ça n'a plus que des effets très faibles. On va pas non plus se lancer ici dans les débats statistiques sur la structure d'âge de la population, elle varie très lentement et n'influence que très peu des évolutions si rapides.

(2) Cette commission, au rôle consultatif, regroupe spécialistes, médecins, représentants des hôpitaux et cliniques, du patronat, des syndicats... Elle a dit des tas de choses intéressantes.

(3) De la santé publique française.

d'urgence les y conduisent de plus en plus — non plus pour vivre de plus en plus longtemps mais pour aller de mieux en mieux. Et il est vrai que l'espérance de vie n'augmente pratiquement plus dans les pays riches : elle a même entamé d'inquiétantes fluctuations vers le bas. Il faut d'ailleurs toujours rappeler que l'espérance moyenne de vie est un indice statistique établi bien sûr à partir de l'âge actuel de tous les décédés. Le mot d'« espérance de vie » n'aurait de sens que si, dans les années futures, nous rencontrions les mêmes conditions de vie que dans le passé : un homme qui meurt à 69 ans (« espérance » actuelle du nouveau-né) a eu 20 ans en 1925.

Donc la mortalité n'évolue guère et pourtant on va de plus en plus souvent à l'hôpital. Puisque c'est pour satisfaire un besoin de santé de plus en plus exigeant c'est donc qu'on y va pour un bobo. D'une part c'est dur à avaler, en particulier pour l'hôpital public, d'autre part, même quand c'est vrai c'est affolant, vu tout ce qu'on vous y fait ! Voyons d'abord ce qui paraît l'essentiel : est-on de plus en plus malade ? Aucune statistique ne permet de répondre à cette délicate question. Pourtant un peu de bon sens devrait être de quelque secours. Pas un jour sans un nouveau gadget, une nouvelle arme efficace dans la lutte contre tel ou tel fléau... on guérit de plus en plus, de mieux en mieux, et tous les médecins proclament vous avoir sauvé (le médecin sauve des vies) (4). Or on a remarqué ce détail : l'espérance de vie ne progresse plus guère. Alors ou bien on se fout de nous ou bien nous attrapons de plus en plus de maladies mortelles au cours de notre vie. L'un n'empêche pas l'autre : il est évident que beaucoup de gadgets ne servent à rien et que le fameux progrès s'est un peu embourbé dans les grands laboratoires et les grandes équipes médicales greffeuses de cœurs. Mais il est clair aussi que si vous ne traitez pas votre infarctus, votre crise d'asthme, ou votre hémorragie interne, vous courez vraiment au devant des ennuis.

Il faut se rendre à l'évidence : le progrès médical patine dans la semoule. En fait, contrairement à de claironnantes prédictions, on a définitivement renoncé dans le monde médical et dans les ministères à allonger d'un jour la vie humaine (ceux qui y pensent sont des biologistes) : l'allongement des durées de vie n'est recherché qu'en ce qui concerne les gens mourant avant l'âge « normal » (ça doit être dans les 71 ans puisqu'on ne s'inquiète pas de l'arrêt ou des reculs actuels).

La médecine officielle se gargarise encore de sa victoire sur les maladies infectieuses par les antibiotiques et du progrès de la chirurgie qui en a été rendu possible. Pendant ce temps là elle est complètement débordée par l'extension d'autres types de maladies, que ce soit elle qui les ait favorisées (par la fragilisation des malades soignés à l'artillerie lourde pour n'importe quoi) ou que ce soit le mode de vie : c'est toute la société qui patine dans la semoule.

Pourquoi l'hôpital ?

On peut essayer de ne pas être fasciné par la multiplication des hospitalisations : il vaut mieux se demander quelles raisons médicales

(4) On ne peut résister à cette citation du professeur Jean Bernard : « La maladie d'Addison peut être équilibrée, l'anémie pernicieuse n'est plus pernicieuse, les chirurgiens ouvrent les cœurs et les cerveaux, les hématologistes sauvent les nouveau-nés en changeant tout leur sang, les psychiatres, devenus chimistes, corrigent les graves désordres de l'esprit. Les ondes, les lampes, les rayons et les microscopes explorent les viscères, les tissus, les cellules et leurs molécules même. » OUF !

nous y conduisent. Pourquoi bricoler quelques % alors qu'il est clair qu'on pourra très vite (en 02), tarir l'approvisionnement des hôpitaux. En tous cas on aura assez de lits pour longtemps (les salles communes feront des chambres individuelles trop grandes).

D'abord, à tout seigneur tout honneur, les hôpitaux et services psychiatriques : 108.000 lits en 1972, 40.000 malades admis en 1970, 40 millions de journées. On espère assez vite de la place. Après les cliniques et leurs appendices à la chaîne (discrètes sur leurs activités, les cliniques), peut-on alléger les « services d'aigus » des hôpitaux : 190.000 lits en 1970 ? Il est toujours bon de rappeler les évidences : sur 3.200.000 personnes qui y sont passées, on trouve d'abord environ 680.000 « traumatismes ». Réduire les accidents de la circulation (le vieux ou le gosse qui passe sous la voiture), les accidents du travail, les suicides, sera plus intelligent et même plus rapide que construire des hôpitaux. Puis 100.000 « alcoolisme et cirrhose du foie », 293.000 affections respiratoires (qui prospèrent dans l'air de nos charmantes cités), 178.000 tumeurs, 350.000 affections circulatoires, etc...

A part les accidents on peut penser que c'est du radotage écologique que de prétendre réduire les maladies cardio-vasculaires ou les tumeurs en changeant seulement la société. D'autre part il n'est pas très bien vu en France de s'en prendre à l'alcoolisme. C'est pourquoi il vaut mieux citer ici la Commission de la Santé du VI^e Plan dont les aveux d'impuissance sont malgré tout émouvants. Elle nous renseigne sur les raisons de l'évolution de la mortalité et donc du remplissage des hôpitaux.

On ne saurait trop insister sur le fléau que constitue l'alcoolisme dans notre pays. L'alcoolisme proprement dit et les psychoses alcooliques sont directement à l'origine de 2,4 % des décès entre 25 et 44 ans et de 1,9 % entre 45 et 64 ans, soit 10 à 100 fois plus que ce qui est observé dans les pays européens de même état de développement ou aux Etats-Unis. Mais les conséquences de l'intoxication alcoolique sont, en réalité, bien plus graves encore. Les cirrhoses du foie — presque toutes d'origine alcoolique — sont en progression (24,9 pour 100.000 d'habitants en 1960 — 35,7 en 1967). En 1968, elles ont été à l'origine de 7 % des décès d'adultes de 25 à 44 ans, de 8 % des décès entre 45 et 64 ans. Trente six pour cent des internements d'hommes dans les hôpitaux psychiatriques sont dus à l'alcoolisme dont les méfaits ne sont pas moindres dans les services de maladies somatiques : on compte, en effet, de 10 à 25 % d'alcooliques dans les sanatoriums et des enquêtes ont révélé des proportions supérieures dans les services de médecine générale. Enfin une proportion très élevée des accidents mortels de la circulation s'explique par l'ivresse des conducteurs (de 30 à 60 %). ... Il en sera ainsi tant que la France détiendra — et de loin — le record de la consommation d'alcool par tête d'habitant.

Il faut toutefois insister sur le poids considérable, dans la mortalité générale, de l'ensemble des tumeurs malignes et des leucémies. ... Il faut aussi remarquer la croissance rapide des cancers buccopharyngés et respiratoires chez les hommes alors qu'ils sont nettement plus rares et pratiquement stationnaires chez la femme. Ce phénomène s'explique très vraisemblablement par le tabagisme, plus répandu chez les hommes. De même, l'importance relative des cancers de l'œsophage chez l'homme par opposition à sa rareté chez la femme, met en cause l'alcoolisme comme facteur déclenchant et aggravant. Les premières comparaisons de l'incidence des cancers pulmonaires et œsophagiens dans différentes régions tendent à faire apparaître que l'alcoolisme et le tabagisme jouent un rôle considérablement plus important que la pollution atmosphérique dans la genèse de ces cancers. (On remarquera au passage quel la pollution est la rupture des équilibres écologiques dans un autre passage sont tacitement admis par la Commission comme causes du cancer).

Une prévention primaire qui réussirait à faire diminuer la consommation de tabac et d'alcool, facteur favorisant de formes particulièrement pernicieuses du cancer, ferait immanquablement reculer cette maladie. Naturellement une action sur la production ou la vente du tabac et des boissons alcoolisées, l'éducation sanitaire des enfants, des jeunes recrues, des travailleurs et de l'opinion en général, dépassent la responsabilité et les moyens du ministère de la Santé et des divers services de Santé. Il ne peut s'agir que d'une action concentrée qui se heurtera à n'en pas douter à de nombreux intérêts. Il apparaît environ 160.000 nouveaux cas par an. L'enjeu est de taille.

Le rôle, en tant que facteurs déclenchants d'un grand nombre de maladies cardiovasculaires, du mode de vie, des excès alimentaires, de l'abus d'alcool et de tabac, de l'insuffisance d'exercices physiques, donne, ici encore, une place de choix à la prévention primaire.

A noter aussi que quelques maladies progressent tranquillement ou font des retours en force : la méningite (cf. vaccinations antivaricelleuses entre autres), les maladies vénériennes, l'hépatite virale.

On voit donc qu'il n'y a pas besoin de porter bien loin la réflexion sur nos maux ni la contestation du système pour s'apercevoir que le problème des hôpitaux est une farce triste.

Tous à l'hôpital

Actuellement un hôpital est essentiellement rempli de bébés, de vieillards et de métèques.

C'est parfaitement vrai qu'il y a beaucoup trop d'immigrés dans nos hôpitaux. Qu'ils tirent au flan est assez exact aussi : on peut difficilement faire autre chose quant on est tubar (5) à sa troisième rechute ou qu'on a reçu un engin de chantier sur la jambe.

En ce qui concerne les bébés un garçon sur quatre et une fille sur cinq font (en gros) un séjour à l'hôpital dans leurs premières années (non compris bien sûr leur passage de maternité). Certes la mortalité infantile a énormément régressé mais ce n'est pas une raison pour enlever sous le moindre prétexte leur gosse à des parents mal informés. De toutes façons, comme pour l'hébergement des vieillards, c'est le mode de vie qui est responsable de beaucoup d'hospitalisations d'enfants : les parents ni personne ne peuvent s'en occuper (pas les grands-parents ni le vieil oncle puisqu'ils sont aussi à l'hôpital ou à l'hospice). En effet, les vieux non malades se casent où ils peuvent : dans les services de soins, dans les quartiers d'hospice, dans les hôpitaux-hospices. Le vieux un peu malade est bien obligé d'aller à l'hôpital : qui s'occuperait de lui, surtout dans un monde où les vieux un peu malades habitent au sixième étage sans ascenseur (en attente d'expulsion). Malgré tous les vœux pieux, on s'achemine tranquillement vers les camps de concentration pour vieux (plus ou moins luxueux suivant les cas).

Où l'on retrouve la lutte des classes

On l'avait pas perdue mais c'est plus difficile de la situer avec précision dans les cancers. Par contre il est bien clair qu'une fois le système approvisionné en clients, des tas de gens ont intérêt à ce que ça se développe et qu'on nous fasse plein de trucs. Et d'abord, bien sûr, un grand nombre de médecins (pour une fois avant les grands monopoles) car beaucoup sont puissamment responsables : on s'étonne :

— quand on apprend que, les salaires (6) étant

insuffisants, il faut ouvrir pour les chefs de service des zones privées dans l'hôpital (7),

— quand on entend un professeur énoncer comme une évidence devant une cohorte de médecins : la tarification ne sera jamais parfaite puisqu'on sait bien que si les médecins sont payés à l'acte ils en font trop et s'ils sont payés au temps ils n'en font pas assez (pour ceux qui pensaient que l'acte dépendait de l'état du patient...).

— quand un médecin peu contestataire remarque qu'une large proportion des opérations en clinique sont certainement inutiles.

— quand on reconnaît que c'est pour le prestige qu'on a développé tel service alors que tel autre périlite,

— quand on voit opérer et réopérer un cancéreux au dernier stade de la maladie, etc.

Mais derrière les médecins se profilent les grands monopoles. Un hôpital est une véritable usine (les cliniques ne sont pas mal non plus). Le récent congrès de la Fédération hospitalière de France était révélateur : une énorme foire commerciale entourait la salle où ministres et responsables discourent. On vous y chantait les mérites d'appareils à vous faire souhaiter de mourir dans l'ambulance avant de tomber dans leurs pattes. Entre les aliments spéciaux et les appareils à ultra-sons, les tables oscillantes et les analyseurs automatiques (8), un directeur consciencieux ne savait où donner du budget. Et tout ça change de modèle tout le temps ; tout est au prix le plus fort. Les grandes compagnies de précision, électronique, outillage, ont maintenant un secteur équipement hospitalier (SIEMENS...) Pas une marque automobile qui n'ait ses modèles d'ambulance. Pas un marchand de meubles qui ne fasse du lit d'hôpital ou de la chambre d'hospice. Sans oublier bien sûr ces chers vieux laboratoires pharmaceutiques.

Enfin il faut construire et des entreprises se sont spécialisées dans la livraison de cliniques ou d'hôpitaux « clefs en main ». Toujours plus beaux toujours plus grandioses, nos nouveaux C.H.R. font marcher le commerce.

Car la voie pour le système est claire : actuellement l'hospitalisation « coûte » cher. Traduisez qu'elle ne rapporte pas assez d'entreprises puisque pour les autres elle représente une bonne part des charges sociales. Alors l'objectif est clair : faire de l'hospitalisation une industrie de pointe. Dès lors elle durera autant que toutes les entreprises semblables de production de services et autres clubs méditerranéens.

Le seul détail qui restera à régler sera la limitation de la croissance de la branche puisqu'elle ne peut évidemment pas se maintenir au niveau actuel. Or les causes externes à la médecine comme la technicisation croissante des soins continueront à y pousser. Il est pratiquement certain que, dans le système actuel, une sélection par le fric va tendre à s'établir d'une manière ou d'une autre. On marche vers une médecine rentable : comme aux Etats-Unis, le seul obstacle en France, étant la Sécurité sociale et l'accoutumance à la sécurité collective en général.

Prendre l'hôpital en mains ?

ou ce qu'il en restera car il est tout simplement aberrant de construire les monstres que sont les grands centres hospitaliers actuels (au nom des mêmes principes que ceux qu'on a

(5) Tuberculose de « transplantation ».

(6) Pardon les masses d'honoraires.

(7) En changeant de lit vous risquez de passer en clinique sans le savoir.

(8) Ce sont des bêtes qui absorbent sang et pipi tube par tube. C'est à cause d'eux qu'on vous analyse à tout propos, qu'on recommence à chaque fois, il faut les amortir et on est payé à l'acte n'est ce pas. Les vieux biologistes de labo, menacés, radotent avec aigreur que sur leurs milliers d'analyses par jour, quelques unes sont imprécises ou fausses. C'est encore une histoire de % tolérable.

déjà appliqué avec succès à Fos ou à Détroit). C'est d'ailleurs sûrement l'une des raisons du succès des cliniques : on a tout de même moins peur d'entrer dans ces petits hôtels.

De toutes façons il est manifeste qu'il ne faut hospitaliser qu'un minimum de gens. Actuellement bien des gens sont à l'hôpital à cause de leur isolement : ils n'ont pas le choix. D'autre part, avec les malades, la société actuelle réagit, comme avec tous les différents, par le rejet et l'isolement (le malade est traité en inférieur dès qu'il est dans l'établissement).

On peut nous parler tant qu'on voudra d'humanisation des hôpitaux (parce qu'il y a un problème, ça tout le monde peut le voir), ça rappelle la rénovation du système pénitentiaire. On maquille, on markette, on met un peu de moquette, et un peu d'information anémiée.

Ce qu'il faut, c'est réduire les causes d'hospitalisation — réduire les hospitalisations en développant tous les moyens de soins « doux » chez le malade (famille, amis) et en développant l'information les échanges et l'entraide dans le domaine.

— se limiter au maximum à de petits établissements décentralisés que les gens pourront contrôler.

— récupérer pour cela des locaux existants déjà : c'est souvent possible.

La pénurie de bonnes chambres d'hôpital est pour demain mais pas pour après demain : si c'est OI, l'hôpital évoluera comme le reste, sinon de toutes façons il y aura de moins en moins de survivants à s'y entresoigner.

Norbert

AUX PETITS MAUX LES GRANDS REMÈDES

La migraine, on n'en meurt pas, ça fait trente ans que je vis avec. On a la moitié de la tête, c'est suffisant, qui vous fait maudire la terre entière pendant 48 heures à peu près. Deux jours à rester prostrée et à gémir dans le noir et le calme, c'est du moins ce qu'on souhaite. Deux jours à vomir tout ce que vous aviez dans le ventre avant et tout ce que vous essayez d'avalier pour faire plaisir à celui qui l'a préparé. Paraît qu'on ressemble à un cadavre borgne et ça fait peur aux autres. Ça vous prend comme une envie de pisser et ça s'en va pareil. Le même scénario, à quelques variantes près, se renouvelle de toutes les semaines à tous les mois, c'est suivant l'ambiance. Rien de grave donc dans le malaise lui-même.

Seulement quand la maman s'aperçoit que sa fille qu'elle retire de chez la nourrice vers les 5 ans, à l'air d'agonir tous les 15 jours, elle s'affole. La nourrice s'affolait pas, elle — café noir et diète, elle avait d'autres mômes à s'occuper. Le vieux médecin parisien qui monte au 6e dans les chambres de bonnes — par l'escalier de service, derrière les poubelles — s'affole pas non plus. Ça s'appelle la migraine, ça lui passera vers 12 ans, donnez-lui du pain frotté d'ail, pas la peine de me rappeler. L'ail on connaît bien, vu qu'on est Béarnais mais ça fait pas sérieux. La concierge suggère aux parents de m'emmener à l'hôpital, y en a un pas loin. Mais faut y aller quand j'ai la migraine, 20 mn à pied, à 5 ans, quand on ne peut pas tenir debout, qu'on n'y voit rien, qu'on vomit et qu'on a honte ! Mais quand on arrive, quelle chance on a : le professeur Machin est justement en train de faire un cours et ma fiche l'avait intéressé. Et me voilà dans une grande pièce... cas intéressant... et chacun à leur tour de me fiche un rayon lumineux dans l'œil, ce qui me fait hurler, de prendre l'ascenseur bien noir avec des appareils attachés sur moi et autres exercices pratiques sur le sujet. Au bout d'une heure, on rappelle ma mère. « Vous pouvez la ramener et la coucher avec un cachet d'aspirine, rien d'autre à faire, demain ce sera fini ». Et le lendemain, j'escaladais avec les gosses du quartier le grand bassin vide du square de la Trinité.

Et puis la famille s'agrandit et on se retrouve en banlieue, jolie, presque la campagne. A la communale, nouvel affolement. L'école est neuve il y a une assistante médicale fraîche diplômée. Pas question de me laisser la tête sur les bras croisés sur le pupitre, à sentir l'odeur d'encre et d'eau de Javel, de craie et de pluches de crayon comme à Paris l'an dernier, en attendant la sortie. A l'infirmerie, tout de suite, et on me reconduit chez maman à qui on faisait la leçon.

Bon, nouveau médecin. Celui-là c'est le « médecin de famille », jeune mais famille nombreuse, catholique pratiquant, sérieux quoi. On l'a gardé quinze ans. Je m'en suis sortie de

justesse. La migraine, c'est difficile d'en trouver la cause mais si on essaye tout on finira bien par trouver. C'est comme si j'avais signé un contrat. On a d'abord fait le tour des médicaments usuels. Ça donnait rien. Le médicament avec une bande rouge ou verte, je ne sais plus au juste, ça fait douze ans que je n'y touche plus, ont fait leur apparition ; le pharmacien à maman : « Mais c'est pour qui tout ça ? — Pour la petite — hé bien... respectez bien l'ordonnance surtout ».

Toujours pas d'amélioration. Le médecin scolaire prit une décision énergique : d'accord avec « mon » toubib ils décidèrent d'essayer un nouveau traitement tout neuf. Rien que du « dangereux », quatre drogues à prendre simultanément dès que j'avais mal. Alors l'assistante médicale vérifiait tous les matins que j'avais bien dans la poche de mon tablier la petite boîte qu'elle m'avait donnée avec deux pilules roses, deux bleues, deux vertes et deux blanches. Dans l'autre poche y avait la boîte avec des cailloux dedans pour jouer à la marelle. Je regardais mes pilules en récré, c'était joli et j'aurais bien voulu la boîte pour jouer à la marelle. Un jour enfin, j'ai la migraine : branle-bas de combat, la maîtresse me conduit elle-même à l'infirmerie, la directrice téléphone au toubib pendant que l'assistante me fait prendre mes pilules, « et tâche de ne pas vomir tout de suite ». Bon, je me recroqueville sous la couverture en attendant. Je crie aussi par moments. Ça fait peur aux genoux couronnés et aux nez qui saignent de la récré de 10 heures. Et puis je me lève, gesticule, tourne en rond et je parle, je parle. Je n'ai plus bien mal, c'est vrai mais qu'est-ce que je peux parler et marcher ! Le toubib pense que c'était peut-être un peu trop fort, à près tout je n'ai que 9 ans à peine, la version décaféinée ira peut-être mieux. Maman me ramène à la maison. Dans la rue, elle a honte « reste tranquille 5 minutes ».

A la maison, après, j'ai dormi et la migraine est revenue quelques heures après comme si de rien n'était. Maman était rassurée, elle avait cru que j'allais devenir folle.

Alors le médecin de famille a essayé autre chose. Comme son copain de promotion venait d'installer une clinique pas loin, on m'a opérée de l'appendice « pour voir » — sic — et puis on a parlé de m'enlever la vésicule biliaire mais plus tard. En même temps on me radiographiait la tête et le ventre dans tous les sens. Le radiologue c'est aussi un copain et les analyses de sang fallait les faire chez « mon ami qui est très sérieux » et qui a un laboratoire.

Maman faisait des ménages. Quatre heures de ménage = une visite chez le toubib. En juillet, on m'expédiait chez les grands-parents avec une pleine valise de drogues. J'avalais tout et à tous les repas, les vitamines diverses, la B 12, c'est d'un très joli rose, les extraits de foie, le

calcium de fer, l'Activarol ou la Frubiose, inévitables ces deux-là, les anti-tout et les gynergène machin + les tisanes de centaurée auxquelles croyait ma grand-mère, pour faire passer le phénobarbital. Je revenais en octobre avec une douzaine d'œufs, du confit de canard et un « acent » terrible. Et la migraine. Revisite chez le docteur pour voir si ça irait quand même un peu mieux. On renouvelait l'ordonnance. Ces queues à la Sécurité sociale pour se faire rembourser tout de suite les médicaments ! Des fois, en plus, je saignais du nez alors on changeait l'ordonnance. Et puis vers 14 ans, on en a eu marre maman et moi, marre des piqûres à la chaîne, de la 20e boîte de granulés pour le foie. Le toubib aussi en avait marre, je n'y peux plus rien, j'ai fait tout ce que j'ai pu, désolé, tenez-moi au courant.

De temps en temps quelqu'un nous refilait une adresse. Un chiropracteur me remettait mes vertèbres « déplacées » quand j'allais bien. Un jour de crise j'y suis allée. « Je n'y peux malheureusement rien ». L'acupuncteur, l'homéopathe, le rebouteux ont suivi. La puberté est passée, la migraine est restée. J'ai tâté de la pension deux ans, j'aimais ça. La première année je n'avais droit qu'au café noir le matin, la deuxième au « thé léger » ; entre-temps, les bonnes sœurs avaient changé de toubib.

Au début du trimestre, je refilais à l'Infirmière les deux boîtes d'Optalidon « officielles » et je planquais les huit autres dans mes chaussettes. Avec ça je pouvais dormir un peu quand le gros de la crise était passé.

Majeure, j'ai voulu retourner à l'hôpital. Peut-être qu'en quinze ans y avait eu du progrès. Eh bien non, trois hôpitaux de Paris me renvoyaient de l'un à l'autre, d'électro-encéphalogramme en séance de gymnastique oculaire, de salles d'attente en salle de cours, les mêmes lots. Aucun doute j'étais une vraie migraineuse. Ils ont voulu me garder pour examens complémentaires, vérifier si un anévrisme artériel... blablabla. Un assistant me glisse qu'on peut vivre très longtemps avec un anévrisme et la migraine et que j'ai plus de chances de mourir d'un accident de circulation.

Alors j'ai tout laissé tomber, d'un seul coup avec l'aide d'un barbu végétarien qui sentait l'ail mais ne connaissait que la Savoie. Je suis passée de 8 suppositoires en 48 heures, en crise, à rien. Rien de rien, ni avant, ni pendant, ni après. Je ne vais ni mieux ni pire. La migraine se porte très bien, merci. Elle se fout du blé germé, du jus de carottes, du pain complet, des infusions de thym et de l'argile comme elle s'est foutue de la puberté et de la maternité, la vache. Me reste la ménopause. Plus que vingt ans à tirer, soit 400 migraines en moyenne. Ça ira.

Danielle

ATTENTION SCIENCE- FICTION!

Pour lire en mangeant son dernier
biftèque, en attendant de
manger sa dernière carotte.

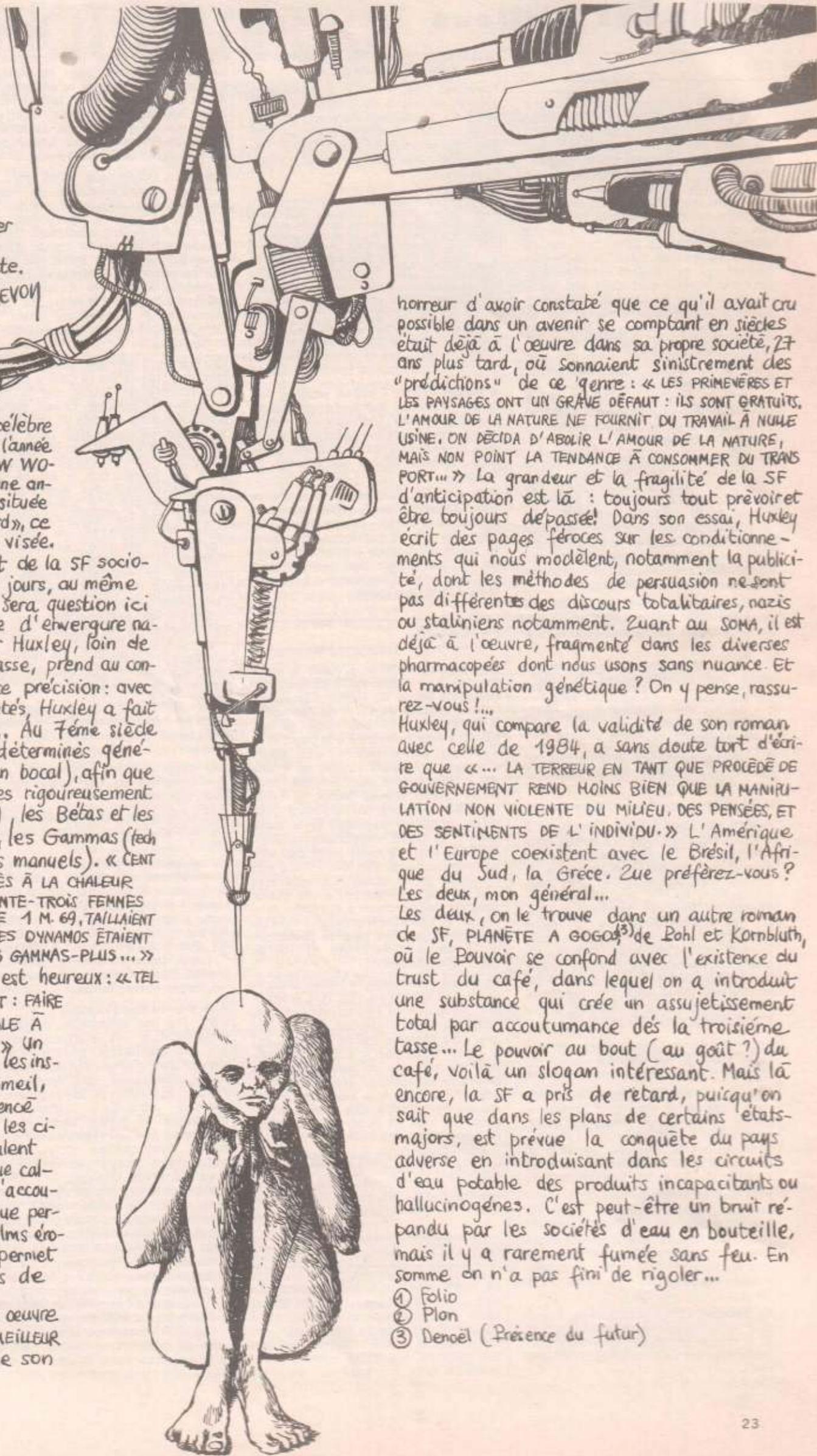
par ANDREVOU

1931 est peut-être la date la plus célèbre des annales de la SF, puisque c'est l'année où Aldous Huxley publia *BRAVE NEW WORLD* (LE MEILLEUR DES MONDES (1)), une anticipation en forme d'anti-utopie située au 7ème siècle après « Notre Ford », ce qui déterminait déjà bien la cible visée.

Ce roman a inspiré tout un courant de la SF sociologique et pessimiste jusqu'à nos jours, au même titre que *1984* d'Orwell, dont il sera question ici le mois prochain, sauf catastrophe d'envergure nationale. La tyrannie proposée par Huxley, loin de vieillir à mesure que le temps passe, prend au contraire corps avec une inquiétante précision: avec des erreurs de détail et des naïvetés, Huxley a fait de la prospective sans le savoir... Au 7ème siècle de Notre Ford, les humains sont déterminés génétiquement dès leur conception (en bocal), afin que la société soit divisée en 5 castes rigoureusement étanches: les Alphas (dirigeants), les Bêtas et les Deltas (ingénieurs, fonctionnaires), les Gammas (techniciens) et les Epsilons (travailleurs manuels). « CENT SEPT SÉNÉGALAIS EPSILONS CONDITIONNÉS À LA CHALEUR TRAVAILLAIENT DANS LA FONDERIE. TRENTE-TROIS FEMMES DELTAS, AVANT TOUTES UNE TAILLE DE 1 M. 69, TAILLAIENT DES VIS. DANS LA SALLE DE MONTAGE, LES DYNAMOS ÉTAIENT ASSEMBLÉES PAR UNE ÉQUIPE DE NAINS GAMMAS-PLUS... » Et le pire est que tout le monde est heureux: « TEL

EST LE BUT DE TOUT CONDITIONNEMENT: FAIRE AIMER AUX GENS LA DESTINATION SOCIALE À LAQUELLE ILS NE PEUVENT ÉCHAPPER. » Un rigoureux conditionnement de tous les instants (hypnopédie pendant le sommeil, par exemple) finit le travail commencé par la manipulation des gènes et les citoyens, à tout heure du jour, avalent des comprimés de SOMA, une drogue calmante et euphorisante à effets d'accoutumance. En outre, l'amour physique permanent et la consommation de films érotiques sensoriels et odoriférants permet de canaliser les derniers sursauts de libre-arbitre...

En 1958, Huxley a interrogé son œuvre dans un essai intitulé *RETOUR AU MEILLEUR DES MONDES*(2) où il nous fait part de son



horreur d'avoir constaté que ce qu'il avait cru possible dans un avenir se comptant en siècles était déjà à l'œuvre dans sa propre société, 27 ans plus tard, où sonnaient sinistrement des "prédictions" de ce genre: « LES PRIMEVÈRES ET LES PAYSAGES ONT UN GRAVE DÉFAUT: ILS SONT GRATUITS. L'AMOUR DE LA NATURE NE FOURNIT DU TRAVAIL À NULLE USINE. ON DÉCIDA D'ABOLIR L'AMOUR DE LA NATURE, MAIS NON POINT LA TENDANCE À CONSOMMER DU TRANS PORT... » La grandeur et la fragilité de la SF d'anticipation est là: toujours tout prévoir et être toujours dépassé! Dans son essai, Huxley écrit des pages féroces sur les conditionnements qui nous modèlent, notamment la publicité, dont les méthodes de persuasion ne sont pas différentes des discours totalitaires, nazis ou staliniens notamment. Quant au SOMA, il est déjà à l'œuvre, fragmenté dans les diverses pharmacopées dont nous usons sans nuance. Et la manipulation génétique? On y pense, rassurez-vous!...

Huxley, qui compare la validité de son roman avec celle de *1984*, a sans doute tort d'écrire que «... LA TERREUR EN TANT QUE PROCÉDÉ DE GOUVERNEMENT REND MOINS BIEN QUE LA MANIPULATION NON VIOLENTE DU MILIEU, DES PENSÉES, ET DES SENTIMENTS DE L'INDIVIDU. » L'Amérique et l'Europe coexistent avec le Brésil, l'Afrique du Sud, la Grèce. Que préférez-vous? Les deux, mon général...

Les deux, on le trouve dans un autre roman de SF, *PLANÈTE A GOGA*(3) de Rohlf et Kornbluth, où le Pouvoir se confond avec l'existence du trust du café, dans lequel on a introduit une substance qui crée un assujettissement total par accoutumance dès la troisième tasse... Le pouvoir au bout (au goût?) du café, voilà un slogan intéressant. Mais là encore, la SF a pris de retard, puisqu'on sait que dans les plans de certains états-majors, est prévue la conquête du pays adverse en introduisant dans les circuits d'eau potable des produits incapacitants ou hallucinogènes. C'est peut-être un bruit répandu par les sociétés d'eau en bouteille, mais il y a rarement fumée sans feu. En somme on n'a pas fini de rigoler...

- ① Folio
- ② Plon
- ③ Denoël (Présence du futur)

sur le terrain...

BIO

La semaine dernière, l'ami Pierre a semé un champ de maïs (3.000 m²). En principe, on met le désherbant dans les deux jours qui suivent, sinon faut attendre que le maïs ait 15 cm. Par bonheur ont été trop occupés, on n'a pas eu le temps de foutre le machin sur un sol qui n'avait encore jamais vu ça. Nous n'utilisons que le fumier de nos chèvres et de nos dix cochons comme engrais. Ça serait trop con de tout bousiller avec deux litres de désherbant qui sauveraient notre récolte. Est-ce que vous avez dans vos documents ou dans un coin de cervelle, la solution du problème ? Envoyez vite, ça urge. S'il vous plaît pas de références de bouquins, on n'a pas un centime à dépenser pour ça. Si possible, des prix, des méthodes, des références. 3.000 m², c'est pas lourd, mais on n'a que 2 ha et demi et je ne voudrais pas que l'ami Pierre contribue à bousiller la planète. Jaja c/ Shasmoukine, La Leneda, 24200 Sarlat.

Je pratique l'agriculture bio, et je compte mettre sur pied une petite exploitation pour un communauté. J'aimerais mettre en service un moulin à pierre et la bioterie y adaptée. Le problème est de trouver en Belgique ou en France l'outil et la personne qui acceptera de s'en dessaisir à un prix acceptable. L.-L. Dujardin, 131, rue de la Place, 5833 Balatre Belgique.

Diffusion de la culture bio et de ses produits. Cher, Allier, Indre et Puy-de-Dôme. Actions envisagées pour le courant de l'année 74.

1 - Foire aux produits bios dans le cadre des grandes foires d'Orval-St-Amand.

2 - Edition d'un dépliant producteurs, commerçants, boulangers, restaurants sur la région.

3 - Groupement des associations en vue d'une coordination pour de meilleurs échanges.

H. Caignaud, 6, rue Creuse, 18200 Orval.
Région de Caen : Nous cherchons à entrer en contact avec les autres communautés de la région afin d'étudier ensemble comment nous pourrions intervenir dans plusieurs domaines : distribution de bouffe, lors de luttes ouvrières par exemple. Moyens : connaître les communautés de la région (Manche, Calvados, Orne) et surtout leurs moyens d'existence (cultures, réseaux, combines, etc.). Dans quelle mesure pourraient-elles participer à des actions du genre aide aux grévistes. Communauté de La Gravidière, Cédex F7 Anguerny, 14610 Thaon.

NOUVEAUX GROUPES

Bourg-en-Bresse. Un groupe antimilitariste s'est formé. Pour tous renseignements sur objection, refus de l'impôt, résistance à l'intérieur de l'armée... permanences le mercredi de 14 à 16 heures, et de 18 à 20 heures ; le jeudi à partir de 19 h 30. Au 18, impasse Crève-Cœur, 01000 Bourg.

Tours. Après les élections et le soutien à Dumont, un groupe s'est constitué. On y discute des actions écologiques susceptibles d'être menées dans le coin. Feraudet Yannick, 5, rue Jean-Pallu-de-Lessart, St-Cyr-sur-Loire, 37000 Tours.

En flamand. Heckerschreeuwen, assoc. pour le développement communautaire et la culture populaire, lutte aussi contre la centrale de Grevelingen (Gravelines).

Heckerschreeuwen, Eeckestraete, 42, 59 114 Steen Voorde Belgique.

Toulouse. Une nouvelle librairie s'est ouverte au début du printemps entre St-Sernin et Arnaud Bernard. Elle se veut politique, parallèle, occitane. Elle est bien courageuse. La Librairie Demain, 30, rue Gatien-Arnould, 31000 Toulouse.

Le comité d'action écologique pour la sauvegarde de la Provence et de la plaine du Rhône à tous les isolés ou mini-groupes du Gard, Bouches-du-Rhône, Vaucluse, Drôme, Ardèche, de nous écrire, à charge pour nous de les faire se rencontrer par pôle géographique en vue d'organiser des groupes d'action écologique (ou leur permettre de joindre ceux déjà existants). J.-P. Talon, foyer des jeunes travailleurs, 32, ch. St-Roch Champfleury, 84000 Avignon. Le comité vient par ailleurs de publier une brochure : « Centrale E.D.F. d'Aramon et Pollution ».

A Sedan. « Crise » est un local où l'on trouve la presse marginale, gauchiste, parallèle et des individus du même acabit. Permanences : mercredi après-midi et samedi toute la journée à peu près. « Crise », 22, rue de l'Horloge, 08 Sedan.

Nature et Vie Cherbourg vient de se créer. Organisation de conférences sur l'agric. bio., luttes contre les pollutions, etc., par la recherche et la mise en place de moyens permettant d'éviter la destruction des écosystèmes. « Nature et Vie Cherbourg », 1, rue de Metz, 50100 Cherbourg.

PAYSAGES

Près de Besançon, on projette la construction d'un viaduc qui enjambrerait le village de Beure. Un viaduc majestueux + une entaille de 15 m de haut dans la colline lotie + une route en surplomb. « Pour permettre à la population d'accéder commodément aux zones d'emplois prévues à l'ouest de Besançon ». Nonobstant leur profond désir de se rendre vite au boulot le matin, les gens ne sont pas d'accord pour qu'on ruine leur paysage. Ils le manifestent de façon inopportune puisqu'il est bien entendu qu'ils n'ont pas voix au chapitre, leurs élus itou ! Allez voir comment ça se passe. Ça vous fera des souvenirs à raconter à vos petits-enfants. Une brochure a été tirée. Joindre M. L. Chevillard, président de l'association bisontine pour la protection de la nature et de la vie, 11, rue de Dôle, 25000 Besançon.

Le Rhône coulé dans le béton. Dans le cadre de l'expansion, la C.N.R. (compagnie nationale du Rhône) construit un canal le long du Rhône, un barrage avec une centrale hydroélectrique, par la suite, l'E.D.F. et le C.E.A. continueront le massacre en construisant des centrales nucléaires ! Les arbres coupés, on reboise. A la place des hectares de peupleraies, des conifères qui poussent vite. Et pour les touristes : de l'ombre pour les baobabs.

Il faut réagir : nous avons amorcé l'action par un collage d'affiches sur le chantier. Prenez contact avec Dominique Gauche, 14 bis, rue de Champanay, 38550 Péage de Roussillon.

CANARDS ANTI-MILITARISTES

Le Réfractaire. Le premier journal qui soit au carrefour des luttes des objecteurs de conscience et de tous ceux (insoumis, paysans du Larzac, etc.) qui s'opposent à la militarisation, des luttes sociales, des luttes contre la répression dans les pays de dictature

(en occident, dans le tiers monde, mais aussi dans les pays de l'Est), de toutes les luttes pour la défense des droits de l'homme et de la femme, de leurs libertés individuelles. Contre le grand mensonge qu'il soit de parti ou d'Etat. 25 F l'abonnement. May Picquerey B.P. 27, 93 Le Pré-St-Gervais.

Objection. Donne tous les 15 jours, les derniers rebondissements du roman-feuilleton vécu depuis 10 ans par les objecteurs. Vous y apprendrez, par exemple, comment désormais tout le monde peut obtenir le statut, grâce à un arrêt du Conseil d'Etat qui reconstruit la valeur d'une demande-type qui tourne le statut en dérision en le prenant au pied de la lettre. 10 numéros = 10 F. Comité de Lutte des Objecteurs, 42 avenue Etienne-Billières, 31 Toulouse

La France trafiquant d'armes Cette brochure publiée par le Centre d'Action Non-Violente de Toulon est le document le plus complet, faisant toute la lumière sur les tenants et les aboutissants de ce commerce dans lequel la France se taille la part du lion, juste après les USA et l'URSS. La preuve nous est donnée que la France vend systématiquement des armes (même si officiellement elle prétend le contraire) à tous les pays en guerre et à toutes les dictatures ; le commerce des armes est une nécessité pour financer la recherche sur l'armement moderne qui est indispensable à un état fort et centralisé ; l'industrie de l'armement emploie déjà 270000 ouvriers qui font pression pour avoir plus de commandes et domine toute la recherche scientifique. Tout ceci s'inscrit dans la politique actuelle de militarisation de la société. Un livre court, dense, à lire d'urgence ! Chez Maspero : 6,50 F

GIT Le dernier numéro « Enragez-vous ! » 8 pages offset 2 F Sommaire :

Une mise au point théorique et pratique complète du GIT Lyon, sur ses buts, ses méthodes

Une critique du GIT Grenoble : « Antimilitaristes de tous les pays, suicidez-vous »

Le lancement d'un fonds de solidarité aux réfractaires Appel angoissé au fric : celui qu'on nous doit pour les canards précédents, celui dont on a besoin pour en sortir de prochains Adresse contact : Cardona BP 608, RP 69221 Lyon, Cédex 1 (Mandats Colbert, mandat-lettre, à l'ordre de Martial Cardona, sinon chèques bancaires barrés et non libellés

Alternatives Non-Violentes n° 5
« S'il y a une affirmation qui revient toujours dans nos analyses, nos projets, nos manifestes, c'est bien la nécessité d'un changement dans nos attitudes quotidiennes, nos manières de penser, nos réflexes idéologiques Révolution culturelle », « changer les mentalités en même temps que les structures », « vivre autrement », etc, autant d'expressions qu'on retrouve sans cesse, et pas seulement chez nous (cf Illich, Dumont) Il y a sûrement là quelque chose de très important ; mais en même temps on se demande s'il n'y a pas un grand malentendu : on peut mettre là-dessous à peu près n'importe quoi, et le lien entre ces changements-là et les changements politiques n'est jamais analysé Pour un peu, on se contenterait de dire : quand beaucoup de gens et de groupes auront fait leur révolution individuelle et communautaire, il n'y aura plus de problème politique, économique, ce sera sans douleur le socialisme libertaire non-violent écologique

convivial. Pour d'autres moins naïfs et plus sceptiques il s'agit simplement d'un « sauve-qui-peut » individuel ou communautaire, en marge d'une société « pourrie » qu'on n'a aucune chance de transformer... » Pour 4 F avec des dessins d'Andrevon, c'est donné !

ETE 74 : STAGES ET SESSIONS

Rencontres internationales d'action non-violente. Du 27 juillet au 1 août, près de Fribourg (en Maisestuhl).

Ce camp d'été contiendra en dehors de l'entraînement une rencontre des groupes et individus de la R.F.A., de Suisse et de France. Mais nous ne voulons pas seulement travailler : musique, théâtre, rien faire et mille autres choses sont envisagées. Puisque nous aimerions enrichir la collaboration des groupes non-violents de nos trois pays, les contacts personnels sont faits pour ça. Nous serons très contents de vous accueillir ! Gabi Walterspiel D 78 Freiburg/Br. Gallwitzstr. 15, Allemagne fédérale.

Initiation à la connaissance de la nature. Deux stages : du 14 au 28 juillet et du 4 au 18 août. Au Bussin, hameau proche de Limoges. La communauté de ses artisans participe activement à faire revivre le village en organisant des séjours d'artisanat et de découverte de la nature. A partir d'observations propres à la région et de contacts avec des éleveurs, des agriculteurs et des écologistes, une série d'expériences pratiques sont réalisées par les stagiaires. Elles portent sur le fonctionnement des êtres vivants, la réalisation de croisements d'animaux et l'étude de leur descendance, les relations entre le sol et la vie végétale et une introduction à l'observation astronomique. Ces deux stages sont animés par des membres de l'Association pour la Découverte de la Nature qui peut prendre en charge une partie du stage de certains participants. Rens. et inscriptions : Ass. Découverte Nature, 5, rue des Wallons, 75013 Paris.

Contrôle ouvrier, contrôle populaire et non-violence.

Du 1er au 4 août : l'action non-violente dans l'entreprise. Rapports entre un groupe non-violent et une fédération C.F.D.T. Les formes de luttes non-violentes dans l'entreprise...

REZO ZERO ? Un réseau différent pour une autre musique (cf. annonce dans « G.O. » avril). Le Collectif Spectacle appartient aussi à Rézo Zero. Il organise une grande tournée au mois d'août pour montrer autre chose que le Showbiz, pour changer des misérables répertoires des bals et des fêtes de l'été. Musique, spectacle, contre-information. Il cherche des points de chute, des gens prêts à les accueillir. Ecrire très vite au Collectif Spectacle chez Libération, 27, rue de Lorraine, 75009 Paris.

Du 5 au 10 août : l'action non-violente dans le quartier (et toutes autres formes de prise de pouvoirs hors des lieux de travail). Les formes de lutte non-violente dans le quartier...

Les projets autogestionnaires : vers un socialisme non-violent par des moyens non-violents : pour une nouvelle stratégie révolutionnaire ?

Renseignements pratiques : les sessionnaires peuvent participer seulement du 1er au 4 août ou continuer jusqu'au 10. La session se déroulera à 45 km de Paris (près d'Etampes). Groupe non-violent du 5e, 11, rue Jean-de-Beauvais, 75005 Paris.

BIBLIOGRAPHIE

« La paperasse parallèle » cherche de l'écho. Voilà de quoi il s'agit : des personnes, isolées ou vivant en groupes, travaillent depuis un certain temps sur des sujets touchant l'autarcie traditionnelle et l'expérimentation de nouvelles techniques. Le travail consiste à disséquer des bouquins, des revues, à courir les bibliothèques et les musées, à parler et à travailler avec des gens qui connaissent concrètement ces sujets, à commencer à expérimenter. Les dossiers sont en effet épais et loin d'être complètement réalisés. Par contre, il est possible chaque mois de publier la partie qui est prête sur tel ou tel sujet. En fonction des intéressés, il sera possible d'étudier d'autres thèmes à partir du moment où l'esprit reste le même : aborder ce qui peut toucher concrètement la réalité que nous vivons. Abonnement : 10 F pour x numéros, fonction du volume de chaque numéro. Je reste à l'écoute. Daniel Caniou, Le Bosc, 09000 Foix.

« Nous allons tous crever ! » Dans ce bulletin sont rassemblées et commentées citations et références publiées depuis 1957 par Jean Pignero et ses amis pour dénoncer la nocivité et les dangers des rayonnements ionisants utilisés par les médecins ou produits par l'industrie nucléaire afin de précipiter la fin de nos civilisations. 10 F. Si vous désirez recevoir la liste des bulle-

tins et tirés à part disponibles de l'A.P.R.I., envoyez une enveloppe timbrée à A.P.R.I., 12, rue des Noyers, Crisenoy, 77390 Verneuil-l'Étang.

« L'ATOME ET L'HISTOIRE »

La découverte de la radioactivité naturelle, l'isolement du radium, la création de la radioactivité artificielle, les réalisations successives de la réaction de fission de l'uranium puis de fusion du deutérium sont autant de jalons qui ont marqué l'évolution des sciences physiques au même temps que la biologie, celle de la cellule vivante et des tissus, bien davantage encore, la génétique. Mais au-delà du calme du laboratoire, il y eut aussi la libération de l'énergie nucléaire, fulgurante dans les réactions explosives des armes nucléaires, maîtrisée dans la pile atomique.

Les singulières interférences entre les sciences, les techniques, l'histoire et l'économie échappant aux hommes, dépourvus de la mémoire de fixation autant qu'indifférents, ce livre expose la place prise en un demi-siècle par l'atome dans les préoccupations mondiales. Ce livre rejette tout ce qui n'est pas assuré, ne tient pas compte des affirmations approximatives et il ne retient, sans passion, que les faits indiscutables. Il est probable que la radiobiologie, dans son omniprésence, surprendra nombre de lecteurs.

Pierre Pizon : « L'Atome et l'Histoire », édité par l'A.P.R.I., 12, r. des Noyers, Crisenoy, 77390 Verneuil-l'Étang. Prix : 9 F.

« Le dictionnaire des Polluants Alimentaires » d'Antoine Roig, chaudement conseillé dans le coquefredouille du n° 19, est distribué par la Diffusion Européenne du Livre, 1, allée des Peupliers, 91380 Chilly-Mazarin. 39 F + 2 F de port.

« Vers une technologie libératrice », de Murray Bookchin. Ce texte écrit en 1965 et publié aux USA par le groupe « Anarchos » n'avait encore pas trouvé de version française. Refus des maisons d'édition. On trouve dans ce texte une démarche qui fait trop souvent défaut au mouvement français et qui secoue bien des vieilles poussières politiques. Il lance une exploration des ressources, des outils, des connaissances et de l'organisation de la société actuelle en fonction de leur potentiel libérateur : une exploration de comment d'autres structures, une autre créativité peuvent se les approprier, les détourner. « Nous avons traduit et publié cet article en tant que contribution à l'ouverture de ce débat utopique en France, parce que ses dix ans d'âge n'enlèvent rien de leur mordant à ses idées fondamentales ». Brochure de 70 pages. Diffusion : Librairies Parallèles, 47, rue Saint-Honoré, 75001 Paris, 7 F.

DIVERS

Un luthier anglais voudrait s'installer par ici sans crever de faim sur son talus comme il l'a fait à Londres. Il sait faire des instruments de musique habituels, mais peut aussi réaliser ceux qui dorment dans des coins de cerveaux. Douglas Emmons, 4, avenue de la Libération 69480 Anse (30 km nord de Lyon). Tél. : (74) 67-04-10.

Pour rechercher un développement va-

lable et plus complet de l'école alternative, vous pouvez participer à un réseau de formation solide demandé par toutes les écoles parallèles en envoyant vos références, vos désirs quand à ce que vous voulez enseigner ou apprendre, quant aux conditions matérielles (gratuité, lieu), à Jean-Pierre Lagneaux, impasse de Gauchin-Verlaingt, 62130 St-Pol-sur-Ternoise. Tél. : 03-11-09. Le seul rôle du réseau consistera en une mise en rapport de deux personnes complémentaires Joignez donc enveloppe timbrée pour la réponse.

Paris 4e Sortir un journal, réseau d'information et d'animations, pour dépasser le ras-le-bol. C'est pas encore bien établi, ni définitif. Venez nous voir le mercredi après 17 heures. Chez J. Oulier, 1, rue Pecquay (6e étage), métro Rambuteau.

Quinzaine écologique du 9 au 23 juin à la MJC de Saint-Ouen-l'Aumône. Montages audio-visuels pour scolaires et en soirée. Expos J. Pignero, le 15. Agrobios, le 13. Minamata, le 16. Enfin, le dimanche 23, marche sur le PC nucléaire de Taverny. Renseignements complémentaires : MJC, rue de la Prairie, 95310 St-Ouen-l'Aumône Tél : 464-05-16.

Nature et survie sera présente à la Foire Expo européenne de Nancy. But : sensibiliser et informer sur : alimentation, santé, agri bio, nucléaire. Nature et Survie, 20, boulevard du Maréchal-Lyautey, 54600 Villers-les-Nancy.

nouvelles du front

La campagne de Dumont aura eu au moins un effet bénéfique : celui de relancer et d'activer les luttes écologiques sur le terrain. Beaucoup de comités de soutien locaux ont décidé de ne pas se dissoudre au lendemain du premier tour et de continuer le combat. Il y a aussi les associations déjà existantes, souvent critiquées, et pas toujours à juste titre, qui, depuis plusieurs années souvent, abattent un travail considérable (et le droit à la paresse ? me souffle Arthur de sa chaise longue).

« La Gueule Ouverte » a décidé de consacrer une rubrique régulière à ces associations et groupes. Non pour essayer de convaincre les « inorganisés » de s'engager dans des structures déjà existantes, mais simplement pour faire état de ce qui existe, de ce qui se fait concrètement, « sur le terrain ». Libre à chacun d'en tirer ses propres conclusions. La priorité sera donnée à ceux qui sortent des sentiers battus et des ornières du militantisme traditionnel, dont les situationnistes ont fait une critique radicale qui reste valable (voir Raoul Vaneigem, « Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations », chez Gallimard). C'est dire qu'on parlera surtout des groupes qui conçoivent et pratiquent l'écologie comme, selon la formule de Fournier, une « subversion radicale et globale ».

Laurent SAMUEL.

POLLUTION NON

Né en 1970, le mouvement Pollution Non « est convaincu que la pratique écologique ne peut passer que par l'éclatement du pouvoir — afin qu'on en ait tous un petit bout — et c'est bien le diable si, chacun avec son petit morceau de pouvoir, on n'arrive pas à gérer très bien (!) nos affaires, en maintenant l'équilibre écologique ». Pollution Non a de ce fait adopté une structure « souple », limitant toute centralisation. Les membres du mouvement sont entièrement libres de choisir leurs méthodes et priorités d'action. P.N. n'est là que pour leur permettre de regrouper leurs possibilités, tant en invention qu'en finances. « Pour être complètement engagé politiquement, le mouvement Pollution Non n'éprouve pas le besoin de marcher sous la bannière d'un parti politique de forme traditionnelle, écologique ou pas : puisque l'attitude écologique de P.N. est en elle-même un engagement politique total et global, puisque l'écologie est une forme politique à elle seule. »

P.N. a « bricolé » entre autres un manifeste contre les emballages perdus, suivi d'actions de boycott dans les « grandes surfaces » ; une exposition itinérante sur le nucléaire ; la lutte contre les centrales

atomiques de Dampierre-en-Burly, etc. Parmi les actions en cours, il faut signaler :

— l'opération « Loire Echaudée », qui consiste à établir une coordination entre tous ceux qui se battent sur la Loire, qui contre les sablières, qui contre les centrales nucléaires, etc. Ce qui permet de mettre au jour l'interrelation des phénomènes (contact : le groupe P.N. Orléans) ;

— la diffusion d'un montage de diapositives sur le nucléaire (contact : groupe P.N. Metz) ;

— la mise au point de monographies et de dossiers. Vient de paraître : la première partie d'une étude sur l'enrésinement des forêts françaises (prix : 1,50 F). P.N. a aussi sorti une bibliographie écologique (prix : 2 F) ;

— le lancement d'une souscription pour ouvrir une « Maison des objecteurs ». Un des buts principaux de cette communauté, dont les membres ne seraient pas tous forcément non-violents, est d'entamer des recherches sur les techniques douces et l'écologie.

Pollution Non sort aussi une revue intitulée (on vous le donne en mille !) « Pollution Non... ». L'abonnement simple coûte 20 F pour cinq numéros. Couplé avec l'adhésion au mouvement pour un an, ça monte à 35 F. Le numéro 5 (qui sort courant juin) est entièrement consacré à la version complète du Mémoire sur le nucléaire des biologistes autrichiens Pierre Weish et Edward Gruber. De longs extraits de ce texte important avaient paru dans les numéros 11, 12 et 13 de la « G.O. ». Prix de ce numéro de « Pollution Non », indispensable pour tous les militants antinucléaires et tous ceux qui ne veulent pas mourir irradiés : 3 F. Rappelons aussi que P.N. a lancé le bulletin de l'Agence de Presse Réhabilitation Ecologique (A.P.R.E.) (voir « G.O. » n° 19). P.N. et A.P.R.E. : 12, rue du Grand-Clos, 45200 Montargis (aujourd'hui indépendante).

Et maintenant, les adresses des groupes actifs de P.N. :

— Indre-et-Loire : Jean-Paul Ducretoy, 4, place Massenet, B-2, 37000 Tours.

— Loiret : Jacques Mara, 78, rue des Turcuies, 45000 Orléans ; Jacky Lecointe, 15, rue Pierre-Longuet, 45800 Saint-Jean-de-Braye.

— Moselle : Martial Knaebel, 5, rue René-Paquet, 57000 Metz.

— Orne : Danièle Guillaume, La Renaudière-Préaux, 61340 Nocé.

— Haut-Rhin : Bernard Chacon, 8, rue des Prés, 68120 Psastatt.

— Paris : Jean-Paul Xavier, 11, avenue Constant-Coquelin, 75007.

— Val-d'Oise : J.-P. Favris, 37, rue Sœur-Angèle, 95210 Saint-Gratien.

En outre, Pollution Non a, aux quatre coins de France, des correspondants qui peuvent être l'ébauche de groupes actifs. Faute de place, on ne peut pas en passer la liste dans la « G.O. », mais pour savoir s'il y a un « correspondant » près de chez vous, il vous suffit d'écrire directement à P.N.

de Rome
à Tokyo :

un club bien sous tous rapports

« Voici deux ans, le rapport sur les limites (1) lançait ce cri d'alarme : à moins d'un changement radical dans sa tendance actuelle l'humanité, qui rencontre de toutes parts des obstacles à sa croissance, est vouée au désastre. En même temps, il est apparu que, bien avant le coup d'arrêt des limites matérielles, des crises éclatèrent sur le plan économique, social et politique, et qu'il fallait en chercher l'origine au cœur de l'être humain. La crise de l'énergie ne fait qu'amorcer tout un enchaînement d'événements prévisibles. Certes, elle a sa part de circonstances, et donc d'éléments passagers ; mais sa nature fondamentale ne peut faire aucun doute. Rien ne sera plus comme avant. Et nous voici sans excuse, si nous prétendons ignorer une menace qui est là sous nos yeux ; la voie que nous suivons est fautive, radicalement fautive, et si nous persévérons, c'est par inertie, par étroitesse de vues — ou comme on disait jadis, par amour-propre ».

C'est le S.O.S. lancé par le Club de Rome qui, vingt-quatre mois après le fameux rapport du M.I.T., récidive avec un Rapport de Tokyo sur l'Homme et la Croissance (2), suivi de près par quelles limites (3).

Petit retour en arrière : popularisé par Mansholt, (voir notre encadré), le rapport Meadows (c'est le même que celui du M.I.T.) avait fortement contribué en 1972 à poser une certaine problématique écologique aux yeux de beaucoup de gens qui ne lisaient ni Fournier dans *Charlie-Hebdo*, ni *Survivre et Vivre*. Pur produit de l'idéologie technocratique, il n'en posait pas moins une série de questions fondamentales, autour du thème central : une croissance indéfinie est-elle possible sur une planète où les ressources sont limitées et, pour certaines, en voie d'épuisement rapide ?

Et le Club de Rome dans tout ça ? C'est lui qui avait commandé ce rapport à une équipe du M.I.T. (Institut de technologie du Massachusetts), avec le soutien financier de Volkswagen. Fondé en avril 1968, le Club de Rome regroupe des industriels, des technocrates, des économistes, des scientifiques, etc., d'une trentaine de pays. Y compris quelques-uns du « tiers monde » et du monde dit « communiste ».

Dans ce Rapport de Tokyo, le Club de Rome reconnaît rétrospectivement le simplisme outrancier du désormais légendaire « modèle du monde » à cinq paramètres (population, ressources, production alimentaire par tête, production industrielle par tête, pollution) utilisés par l'équipe Meadows. Il s'efforce donc de l'affiner et de l'élargir. En prenant en compte, par exemple, la « question sociale » et les systèmes de valeurs. C'est abordant de front les problèmes des pays dits « sous-développés » : le rapport reconnaît qu'« un souci exagéré de la croissance en tant que telle conduit à une aggravation rapide des inégalités ». Il souligne également le fait que le modèle « occidental » de développement n'est ni possible ni souhaitable pour le « tiers monde ». La surpopulation est fort justement écartée comme cause principale de l'épuisement des ressources et de la dégradation de ce qu'ils appellent « l'environnement » : « Il faut incriminer d'abord les taux élevés de consommation des ressources et de l'énergie dans les pays développés ».

UN PETARD UN PEU MOUILLE

Malheureusement, ce rapport se limite pour l'essentiel à une énumération quelque peu fastidieuse de diverses études et recherches en cours, auxquelles le Club de Rome prête sa prestigieuse collaboration. Un groupe, notamment, travaille sur le thème « nouvelles orientations pour la science et la technologie ». Parmi ses « conclusions provisoires », il faut noter une sévère mise en garde contre l'énergie nucléaire de fission. Nous la citons in extenso car c'est peut-être le meilleur passage de ce petit bouquin :

« Quant aux options dans ce domaine (de l'énergie), il y a de graves raisons de se demander s'il est sage de lier l'approvisionnement d'énergie à long

SIGNE CAMELEON

Le mardi 30 avril, Sizzo Mansholt, l'apôtre bien connu du « bonheur national brut », venait en personne sur le bateau-mouche de René Dumont pour assurer ce dernier de son soutien. Le jeudi 2 mai, le même Mansholt se prononçait pour Mitterrand à l'issue d'une réunion du bureau de liaison des partis socialistes européens.

Mansholt n'a décidément pas fini de nous déconcerter. Dans son nouveau livre « La Crise » (chez Stock, 32 F.), ce grand « écologiste » nous vante les mérites de son tristement célèbre « Plan Mansholt » pour l'agriculture européenne, qui impliquait, à terme, la quasi-désertification dans campagnes des Six (relisez à ce sujet la chronique du Terrain vague de Bernard Charbonneau dans la « G.O. » n° 4, février 1972). Certes, il est humain de se tromper, mais persévérer dans l'erreur est diabolique...

Quand il ne nous inflige pas de longues tartines ennuyeuses sur l'Europe et sur ses souvenirs de jeunesse, l'auteur de « La Crise » dénonce avec beaucoup d'éloquence le pillage du « tiers monde », notre surconsommation de viande, les dangers des centrales nucléaires, etc. Autant de points pour lui, Mansholt se fait même l'avocat de la décentralisation et de l'autogestion. Mais sa définition de l'autogestion laisse rêveur : « Les gestionnaires qui, en ce moment, sont, dans une grande mesure, les représentants du capital, seront alors les représentants des travailleurs ». Autrement dit, on ne sort pas du système de représentation et de hiérarchie. Mansholt nous révèle aussi que « contrairement à ce que l'on peut penser, une société de non-croissance demandera beaucoup plus de travail aux hommes ». Pour la réduction du temps de travail et le droit à la paresse, c'est raté... Sizzo n'a pas fini de nous faire sourire...

terme de l'humanité à une technologie qui a besoin de quantités considérables de plutonium, comme le fait la fission nucléaire, et en particulier les réacteurs dits « surgénérateurs ». Le plutonium, dont l'isotope 239 est typique, avec une demi-vie de quelque vingt-cinq mille ans, est l'une des substances les plus dangereuses que nous connaissons, en raison de son action cancérigène. Au cas où l'on adopterait les réacteurs surgénérateurs comme source principale d'énergie pour l'humanité, le bilan mondial du plutonium, en l'an 2000, correspondrait à environ un million de fois la dose létale pour notre espèce, et continuerait de s'accroître rapidement.

Le contrôle absolu du plutonium et des produits de fission à longue période de vie, pour se protéger de leur dispersion sous forme d'aérosols par accident, sabotage, faits de guerre, etc., devrait être assuré pour une échelle de temps dépassant de loin la

durée de vie des cultures humaines telles que nous les connaissons. C'est là, semble-t-il, un problème qui ne comporte pas de solution. Il n'est pas admissible, en tout cas, que la décision de courir de tels risques puisse être prise sur la base d'une analyse technique. Il s'agit là d'un problème éthique au premier chef, et, comme il intéresse l'humanité dans son ensemble — nous tous aujourd'hui, mais aussi des milliers de générations à venir —, il dépasse de loin la compétence des spécialistes, et demande à être examiné par tous ».

Qu'en pensent MM. Jérôme Monod (délégué à l'aménagement du territoire) et Pierre Massé (ex-commissaire au Plan), membres du Club de Rome, et chauds partisans de l'atome à tout va ?

Ce petit livre, décidément fort instructif, nous éclaire aussi sur la genèse du rapport Meadows. Aurelio Peccei, industriel italien qui avait fondé le Club de Rome en 1968, explique crûment que c'était là une « opération de commando », destinée à « faire prendre conscience à chacun de la complexité et de la gravité de la problématique mondiale ». Comme quoi la simulation sur ordinateur, c'est comme les auberges espagnoles, on n'y trouve que ce qu'on y apporte...

Plus substantiel, *Quelles limites ?* est surtout consacré à une réfutation point par point par le Club de Rome des critiques avancées contre le rapport Meadows. Un tableau synoptique fort utile résume les thèmes essentiels de cet important débat, dans lequel l'équipe du M.I.T. a nettement le dessus sur ses adversaires du Sussex (sur cette controverse capitale, voir l'article de Pierre Samuel). On y trouve aussi une « chronique » du débat sur la croissance, assez incomplète malheureusement.

Pour Aurelio Peccei et ses amis, les « vraies limites » sont d'abord sociales et politiques, et non physiques. Le niveau optimal de croissance peut être très inférieur au niveau maximal au-delà duquel on se heurte à des obstacles matériels (épuisement des ressources, pollution, manque de terres cultivables) insurmontables. Ce qui rejoint la thèse d'Illich sur les « deux seuils » (4). Mais si les critères d'Illich pour déterminer le seuil optimal sont souvent vagues ou contestables, ceux de nos « Romains » sont, eux, tout à fait fumeux pour l'instant au moins.

Le Club de Rome écrit : « C'est pur simplisme que d'envisager les limites à la croissance sous un angle exclusivement matériel ou physique. En fin de compte, les problèmes technologiques sont bien plus faciles à résoudre que les données politiques, sociales et psychologiques dans lesquelles ils s'insèrent ». Après la gestion des ressources, la gestion des hommes ? Le Club de Rome ne manque pas d'ambition...

C'est ici que toute l'ambiguïté de l'entreprise du Club de Rome apparaît. Il démontre avec brio la gravité et la globalité de cette « malpasse » qu'affronte l'humanité. Mais les solutions restent l'affaire de spécialistes. La structure hiérarchisée et la répartition inégalitaire du pouvoir ne sont absolument pas remises en question, et pour cause. Le Club parle sans relâche de « l'humanité », de « l'homme », notions métaphysiques qui occultent un unanimité simplificateur et trompeur. L'humanité est un verbe qui se conjugue au pluriel et s'il est vrai qu'elle n'a qu'une seule terre, ce n'est pas elle qui s'exprime à travers le discours « humaniste » du Club, mais une minorité éclairée de l'élite au pouvoir, la haute technocratie et les multinationales. Fait symptomatique : ce mot de multinationale n'est jamais prononcé au long des 86 pages du rapport de Tokyo pourtant en grande partie consacré à la crise de l'énergie.

La remarquable introduction d'Armand Petitjean à *Quelles limites ?* (relayée en fin de parcours par la conclusion de Georges Picht) place le débat sur les limites à un niveau philosophique. La « pensée des limites » ainsi esquissée implique, du fait de la rareté contre laquelle, à long terme, on ne peut rien, un « renoncement » volontaire. Une limitation de nos désirs, de nos aspirations. En vérité, cette pensée « écologique » se heurte de plein fouet à la philosophie libératrice et antirépressive de Reich, de Marcuse, ou de Bookchin, qui voit en les techniques douces l'instrument d'un « anarchisme postpénurie », d'une société libérale décentralisée enfin délivrée du joug de la rareté matérielle (5). C'est là, à n'en point douter, un débat capital, sinon le débat capital. On y reviendra.

Laurent Samuel

(1) Traduit en français sous le titre contestable « Halte à la croissance ? » (Fayard, 1972, 20 F.).

(2) Le Seuil, 1974, 12 F.

(3) Le Seuil, 1974, 21 F.

(4) Ivan Illich, *La convivialité*, Le Seuil, 1973, 16 F.

(5) Murray Bookchin, *Post-scarcity anarchism*, Rampart Press.

Halte à la croissance ou anti-malthus ?

Sous le titre « Halte à la Croissance ? » (Fayard, 1972) avait été publiée l'édition française du fameux « Rapport du M.I.T. ». L'effet sur l'opinion a été vif : Elle en a surtout retenu que la poursuite de la croissance impliquerait un effondrement d'ici l'an 2.100. Le débat sur la croissance sortit des cercles écologiques, jalonné par les prises de position et les écrits de gens comme S.Mansholt, A. Sauvy, Ph. d'Iribarne et L. Puiseux. Un groupe interdisciplinaire de l'Université du Sussex, en Grande Bretagne, a longuement travaillé à une critique du Rapport du M.I.T., qui vient d'être publiée en Français sous le titre « L'anti-Malthus » (Le Seuil, 1974). On remarque aussitôt le sensationnalisme des titres français : « The limits to growth » est devenu « Halte à la croissance ? », et « Thinking about the future » s'est transformé en « L'anti-Malthus ». Mais ne nous laissons pas infantiliser par ces titres, et, pour cela, diffusons autour de nous les idées et la presse écologiques.

La critique de l'équipe du Sussex commence par des **objections techniques** au Rapport du M.I.T. Celui-ci avait construit un modèle mathématique du monde avec 5 variables numériques (population, production de nourriture, production industrielle, ressources et pollution), reliées par plus d'une centaine d'équations qui rendent compte de leurs relations et de leurs rétroactions. La critique porte à la fois sur les valeurs données à ces variables et sur les équations qui les relient.

L'équipe du Sussex est très sévère sur l'évaluation des **ressources minérales** faite au M.I.T. Elle affirme que ces ressources croissent avec le progrès de la prospection et de l'exploitation, et elle cite une longue liste de techniques possibles (prospection par observation aérienne, exploitation de l'eau de mer et des fonds marins, substitutions, etc.). Selon elle, un progrès faible, mais exponentiel (2,3 % par an) repousse au-delà de l'an 2100 l'effondrement par manque de ressources prédit par le MIT. Chose inquiétante, bien qu'elle mentionne le recyclage à plusieurs reprises, elle ne donne sur lui aucune des précisions concrètes dont elle illustre les techniques « de pointe » qu'elle envisage : pourtant du fer, du cuivre, de l'aluminium sont là, proches et disponibles, dans les dépôts d'ordures et les cimetières de machines. Elle néglige aussi un point fort, et fondé sur le bon sens, du rapport du MIT : l'exploitation des minerais pauvres ou peu accessibles accroît la pollution par les déchets et exige des dépenses considérables d'énergie.

A cette analyse des ressources minérales, l'équipe du Sussex ajoute, à juste titre, une analyse des **ressources en énergie**. L'hypothèse exponentielle du MIT (voisine du « doublement tous les dix ans » cher à l'EDF) lui paraît peu réaliste à long terme. Elle verrait plutôt une croissance lente de la consommation d'énergie en fonction du PNB. Signes inquiétants : très peu de choses sur les énergies « douces » (solaire, éolienne...) et l'affirmation que les **surrégénérateurs** aideraient à réduire la pollution (P 187) ! Les gens qui (comme les lecteurs de la G.O.) sont bien informés des questions énergétiques, remarqueront que le texte français parle à plusieurs reprises de la « fission » nucléaire alors qu'il s'agit manifestement de la « fusion ».

Sur l'**agriculture**, le Sussex trouve encore le MIT trop pessimiste : des progrès sont possibles. Lesquels ? Ce n'est pas d'une parfaite clarté, mais, en lisant le texte du Sussex avec une attention optimiste, on sent qu'il a tenu compte d'un des avertissements de bon sens du MIT : « ne pas décoiffer St Pierre pour recoiffer St Paul ». L'équipe du Sussex paraît ainsi penser à des progrès agricoles obtenus au moyen d'autre chose qu'une surexploitation des ressources minérales et énergétiques ou qu'un accroissement de la « pollution ». Elle mentionne, par exemple, la lutte biologique contre les insectes. Autrement dit, le MIT a ignoré les possibilités des techniques douces en agriculture. La critique est ici valable.

En ce qui concerne la **pollution** (prise au sens large des attaques contre l'environnement ; l'érosion y est comprise), le MIT est accusé du péché « d'agrégation ». Il a réuni toutes les pollutions en une seule variable, sans tenir compte de leur nature ni de leurs effets à long terme. Ici le Sussex

s'étend sur la pollution radioactive (P 148), ignorée au MIT. L'hypothèse que les effets sont proportionnels aux causes ne lui paraît pas sérieuse.

Seules les données sur la **population** trouvent grâce devant la critique du Sussex, tout au plus le « sous-modèle » choisi paraît-il exagérément compliqué. Compte tenu des données et des connaissances existantes, il n'était guère possible de faire mieux. Nos amies éco-féministes noteront avec plaisir que cette partie du travail du MIT est principalement due à Donella Meadows. Que dire maintenant de l'**allure générale** du modèle du MIT, c'est-à-dire des relations et des rétroactions choisies ? On le trouve très rigide dans le Sussex, où l'on ajoute que le choix des équations traduit les présupposés idéologiques de l'équipe du MIT. A savoir : — l'impossibilité de la croissance exponentielle ; — qu'il est vain de « décoiffer St Pierre pour recoiffer St Paul » ; — un pessimisme technologique, qui se traduit par le fait que les données techniques sont considérées comme constantes dans chacun des scénarios du MIT (bien qu'il y ait des scénarios où les ressources minérales sont doublées ou quadruplées, et d'autres où l'on dispose d'une énergie illimitée).

L'équipe du Sussex a ainsi fait des calculs d'où il résulte que des **progrès techniques continus** permettent la croissance sans effondrement jusqu'au delà de l'an 2000. Elle prend un malin plaisir à constater qu'un calcul analogue avait été fait au MIT, mais n'est mentionné que dans un « rapport technique » à diffusion restreinte, pas dans le texte pour le grand public ! Ces progrès portent sur des domaines si nombreux que l'optimisme du Sussex me semble ici moins bien fondé que le pessimisme du MIT.

Le modèle du MIT couvre la période 1900-2100, et, pour 1900-1970, ses courbes coïncident bien avec les données connues sur l'évolution du monde pendant cette période ; on ne pouvait décemment pas faire moins ! Mais, au Sussex, on a remarqué que ce modèle est réversible dans le temps et on l'a fait fonctionner « à l'envers » sur la période 1880-1900. Les résultats sont étranges : par exemple une population de 4 milliards de gens en 1880, qui tombe à 2 milliards en 1900 !

Une critique importante du modèle du MIT est qu'il ne fait pas de distinction entre pays **développés et sous-développés**, alors que les conditions y sont manifestement différentes. On a donc, au Sussex, dédoublé le modèle. Les résultats sont sensibles à ce dédoublement. Mais, si rien d'autre n'est modifié, il y a toujours effondrement avant l'an 2100. A ce propos, l'équipe du Sussex soulève une grave objection morale contre le MIT : il ne tient aucun compte des problèmes du Tiers-Monde. Mais elle tombe dans le piège qui consiste à suggérer qu'arrêter la croissance dans les pays développés nuira au Tiers-Monde (P 262) ; sous une forme plus poussée, il faudrait l'inonder gratuitement de notre bienfaisance technologique ! Or on peut, bien plus sérieusement, soutenir le point de vue opposé : notre croissance implique leur pillage, luttons pour que cessent nos interférences économiques et politiques, il est souhaitable que chaque pays sous-développé trouve lui-même son modèle propre d'évolution. L'exemple de la quasi-autarcie de la Chine appuie d'ailleurs ce point de vue.

Enfin le MIT est critiqué, à juste titre je pense, pour n'avoir pas introduit les rétroactions politiques et sociales (p. 203). Il n'a même pas parlé du mécanisme ambigu, il est vrai, car la hausse du pétrole pousse à la fois aux aventures nucléaires et aux économies d'énergie.

Donc des données douteuses, introduites dans un mécanisme de calcul assez arbitraire, tel est le verdict technique du Sussex sur le MIT. Verdict entaché, on l'a vu, de beaucoup d'arbitraire lui aussi, et dont on peut discuter à perte de vue. Plus importante est la **critique idéologique** du modèle du MIT. Il oublie systématiquement les êtres humains et leur liberté : ne pas introduire les rétroactions politiques et sociales est fort significatif. D'ailleurs l'idée d'un modèle mathématique du monde est probablement le summum du scientisme et de la technocratie. La difficulté du travail fait par l'équipe du Sussex montre que de tels modèles ne

sont compréhensibles et contrôlables que par une infime minorité de gens, dotés d'ailleurs de puissants moyens de calcul. Cette approche est donc foncièrement antidémocratique. Et il s'agit de problèmes trop graves pour être laissés aux mains de spécialistes.

Le livre du Sussex nous éclaire, avec beaucoup de verve, sur certains **antécédents** malthusiens et technocratiques de l'équipe du MIT. L'économiste Thomas Malthus (1766-1834), — qui avertissait qu'une croissance linéaire de la production ne pourrait faire face à une croissance exponentielle de la population, — était un homme sinistre, tout prêt à laisser les pauvres crever de faim ; pour faire face à la surpopulation, il n'avait qu'un remède, « la vertu » (l'abstinence) et il vitupérait contre « le vice » (la contraception). Jay Forrester, du MIT le créateur de la « dynamique des systèmes » et l'auteur d'un premier modèle du monde, s'était auparavant distingué (dans des travaux sur la dynamique urbaine) par son goût pour les politiques « contre-intuitives » et par son aversion pour les programmes urbains à motivations « humanitaires ». Dans l'exposé de son modèle, il réclame des mesures draconiennes pour limiter les naissances et l'industrialisation (p. 319).

Son élève Dennis Meadows, — qui a transformé le modèle de Forrester en un second modèle du monde, finalement retenu au MIT, — a apporté une touche moins sinistre mais les deux modèles donnent des résultats parallèles ! La défense de l'environnement l'a manifestement et sincèrement motivé, une défense d'origine et de préoccupations « bourgeoises » principalement. Avec lui nous avons le paradoxe du technocrate qui ne croit plus à la technique, comme bien des abbés du 18^e siècle ne croyaient plus en Dieu !

Malgré cette figure paradoxale, malgré sa femme Donella, les écologistes « de gauche » sont en fort mauvaise compagnie lorsqu'ils utilisent le Rapport du MIT. Et cependant ? N'est-il pas possible que des salauds disent des choses justes ? Je suis convaincu que, dans ses avertissements sur la surpopulation, Malthus finira par avoir raison.

Mais alors ? Le livre du Sussex est très utile contre le catastrophisme qu'on déduit trop souvent du rapport du MIT. Oui, des actions politiques, sociales et techniques appropriées peuvent assurer le bien être matériel et social de l'humanité. Sinon, écrirait-on dans la GO et militerait-on dans « l'écologie » ?

Mais, pour ceux qui veulent bien le lire correctement, le Rapport du MIT disait-il autre chose ? Il est frappant, et inquiétant, qu'un élément essentiel de ce Rapport soit passé sous silence par la plupart de ses commentateurs, Sussex compris, malgré des appels à des actions multiformes. Il s'agit des « scénarios stables » qu'on trouve aux figures 40, 41 et 42 du Rapport (pages 267, 268 et 272 de l'édition française).

Cette conspiration du silence m'incite à être explicite, même si je dois répéter ce que j'ai écrit dans mon « Ecologie » de 10/18. Ces scénarios, où l'humanité parvient à un état stable avec un niveau de vie global deux à trois fois plus élevé que maintenant, sont ceux où les conditions suivantes sont simultanément réalisées, pas une ne doit manquer : — population stabilisée par le contrôle des naissances ; — investissement en vue de la production industrielle réduit, le surplus étant affecté aux investissements agricoles (y compris la conservation des sols et le compostage des déchets) et aux services — réduction de la pollution par unité de production au quart de son niveau actuel ; — accroissement notable de la durabilité des produits — recyclage généralisé.

Il n'y avait évidemment pas besoin d'un modèle mathématique douteux et incontrôlable, ni d'un ordinateur, pour arriver à de telles conclusions ! Il suffit d'ouvrir les yeux autour de soi (et de fermer la télé !), de s'informer, de faire preuve de bon sens et de prudence et de se débarrasser des préjugés sur la production, sur le travail et sur la population. Et, comme nous y incite dans le Sussex, c'est à nous de jouer.

Pierre Samuel.

A CHACUN SON BOULEAU ET LES VACHES SERONT BIEN GARDÉES

La polémique contre l'Office des Forêts est à la mode, surtout que devant ce monstre administratif, il n'y a guère de risques apparents. Descendant de leurs djebels, les tribus du « Courrier de la Nature », du « Sauvage », de la « Gueule Ouverte », différentes associations locales, ont ces derniers temps, fait leur baroud d'honneur contre l'Office. A tel point que ce dernier s'est armé spécialement de circulaires administratives pour amener son personnel à une politique anti-protectionniste et pour endoctriner le grand public. C'est une véritable guerre psychologique qui commence et l'issue du combat est évidente, vus les moyens mis en œuvre de part et d'autre. L'Office diffuse tracts, revues, exhibe sa force sur les foires forestières, devant les enfants des écoles et sur les écrans de la télévision. Lyautey avait la même politique : « parader, pour être forts ». Déjà, les harkis s'enrôlent : de même que le livre « Bam:bois, la vie verte » a fait affluer à Rambouillet une multitude de pastouriaux plus ou moins mignons, les écoles de l'Office regorgent maintenant d'apprentis forestiers amoureux d'une maison forestière tranquille et d'animaux sauvages.

En fait, souvent, les irréductibles des Black Hills ignorent tout de leur adversaire et ne vivent pas l'Office au jour le jour. L'insidieuse propagande des ex-Eaux et Forêts

et de l'Office des Forêts a fait ses effets, même dans leurs rangs. La notion de forêt est des plus confuses. Bien souvent, pour le citadin et l'écogauchiste, la futaie cathédrale est la forêt sauvage. Le bel arbre, c'est l'arbre du marchand de bois, colonne sans nœud au cubage important. Dans les sapinières des Vosges ou les hêtraies de Normandie, le promeneur solitaire se prend souvent pour le premier homme, alors qu'en fait, chaque arbre est mesuré, contrôlé des dizaines de fois par les forestiers. Notre promeneur solitaire et romantique dans son nouveau monde schyzophrénique, n'est qu'une fourmi dans un champ de blé, un champ de petits pois comme a dit Cocteau en inaugurant le Centre de recherches forestières. Prendre des vessies pour des lanternes, prendre la forêt cultivée pour la forêt sauvage, la forêt primitive ! Même le forestier (1) s'y laisse prendre. Exemple : la forêt de Fontainebleau. Mise en réserve intégrale à la fin du siècle dernier, c'était une forêt artificielle de conifères (pins sylvestres). Il était prévisible que le pin, sans l'action protectrice culturelle de l'homme allait dégénérer. Aujourd'hui, cette forêt est un ramassis d'arbres morts. En effet, écologiquement, pour atteindre le stade de forêt primitive, il faut non seulement des centaines d'années, mais aussi peut-être passer par le stade lande, puis le stade lande arbustive et de nouveau forêt origi-

nelle de bouleaux, etc., si l'on ne tombe pas, et ce « si » c'est important, dans la voie de garage qu'est la lande désertique ! Le stade de la latérisation en Afrique était-il imprévisible (?) . Ce qui est remarquable, c'est que l'O.N.F. s'y laisse prendre et crie au désastre de voir les pins sylvestres à bois crever de leur belle mort. En France, il est difficile de recréer la forêt primitive, car le résultat ne se fera voir que dans plusieurs centaines d'années, si on parvient au résultat escompté ! Mais la forêt primitive est une nécessité, au même titre que la forêt cultivée, et c'est là le but de mon propos.

Un colloque de S.E.N.E.C.A., en 1970, définissait le monde rural comme le gardien de la nature. Encore faut-il savoir ce que l'on doit garder. Aujourd'hui, l'homme qui vit à la campagne, le rural (dont les 2/5e seulement sont paysans) a la même information que le citadin et vit la même culture. Dans la presse régionale de Lorraine, on parle plus des aménagements de la rive gauche que de la protection des espèces animales en voie de disparition localement ou des destructions des paysages locaux. Pour les « paysans » de chez nous, tous les rapaces sont des buses, pour chaque citadin aussi. Tous les Lorrains s'émeuvent pour les baleines et les bébés phoques, alors que leur président cynégétique, M. Clément, affirme publiquement à l'A.G. des chasseurs qu'il fera tirer tous les rapaces gênants. Le monde rural est donc le gardien d'une nature qu'il ne connaît plus et le paysan devient entrepreneur de travaux publics. C'est le même chemin que suit l'Office des Forêts : paysan-entrepreneur. Il est évident qu'il faut du bois et du blé. Même le plus contestataire utilise des matériaux arrachés à la nature. Pour faire des champs de blé, il a fallu défricher, aussi pour faire des forêts à bois. Quand on court les bois, on peut voir le travail des forestiers présent et passé. Certes, si la coupe à blanc des feuillus pour créer une sapinière est directement spectaculaire (2), le long travail des générations passées l'est aussi : drainages des forêts par création de rigoles, étangs, suppression des mares, chemins empierrés, etc. Les pyramides d'Egypte sont du bricolage, comparées au travail forestier de nos ancêtres. Le défrichement et l'acquisition de terres nouvelles veut répondre aux besoins accrus d'une humanité qui augmente continue-

ment, sans parler du gaspillage. Les forêts actuelles se créent de toutes pièces (Landes) ou sont le résultat de transformations progressives. Ces transformations sont souvent involontaires, le forestier produisant à la demande du maître de forge, du charpentier, ou du menuisier. Ces arbres, il les arrache du territoire des autres, sauvages Oyampis de Guyane, chevreuils et Lorrains de chez nous. La forêt est regardée comme une terre coloniale qu'il faut faire donner et comme une propriété privée acquise par plantation du drapeau « forêt domaniale ».

ERRATUM

Dans le dernier numéro de la G.O. (n° 19 dans l'article « Ma femme, ma pipe, mon chien ») une erreur s'est glissée page 5, 1re colonne : à la place de ethnologie, il fallait lire éthologie.

— J'ai vu des bûcherons de l'O.N.F. couper les arbres d'une héronnière et mettre par terre trois à cinq nids par arbre, nids remplis de jeunes.

— Tous les grands arbres sont abattus à 100-150 ans, au moment où ils deviennent intéressants pour la nidification des grands rapaces, de sorte que ceux-ci ne peuvent plus trouver de sites de nidification. Les anciens fauconniers parlaient d'aires d'autours, épaisses de plus de 1 m ; aujourd'hui elles font 30 cm, c'est-à-dire que l'autour est obligé de changer d'aire chaque année ou presque, s'il parvient à s'adapter.

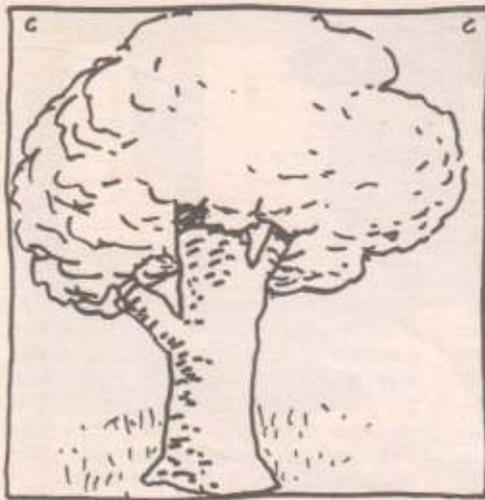
— La densité de chevreuils permise aux chasseurs par l'Office est de quatre chevreuils aux 100 ha, en vertu d'un vieux préjugé dont il est impossible de retrouver les bases, alors que dans les forêts privées, on arrive à seize chevreuils aux 100 ha, tout en continuant l'exploitation forestière.

— Les faucons-pèlerins nichent dans les falaises, toujours au même creux de roches depuis des siècles. Aujourd'hui, ils ne le peuvent plus, car les forestiers ont replanté les falaises et maintenu les éboulis par de savants et durs travaux. Il n'empêche que les faucons ne nichent plus et que le forestier ne le voit même pas.

(1) Sauf certains, comme cet agent technique de Besançon ou ce prof. de l'école du génie rural des Eaux et Forêts, qui m'affirment être devenus des marchands de bois !

(2) A tel point que M. Delaballe, grand chef de l'O.N.F., a recommandé par circulaire de laisser un rideau d'arbres le long des routes afin de masquer les travaux ! Ça, c'est de l'éducation (Directive de gestion, instruction générale du 20 juillet 1972).





— les arbres des forêts produisent de l'oxygène pour tous et c'est le forestier seul qui décide de la vie et de la mort des arbres.

— Le sol forestier domanial est un sol collectif, propriété de tous, et pourtant on accorde à certains chasseurs le droit d'engrillager des surfaces très importantes ou d'en interdire l'accès (Me Floriot à Abreschviller - Sté Quirin; réservoir du Der, etc.).

Ces différents exemples montrent que le caractère de conservation que l'O.N.F. est une entreprise et que le caractère de conservation de la forêt et des eaux (ex-conservation des Eaux et Forêts) est passé au second plan, à tel point que non seulement le personnel de l'Office a beaucoup de mal à l'admettre (lire « Livre Blanc S.O.S. Forêt française » présenté par le syndicat national unifié des personnels techniques des forêts C.F.D.T.) mais aussi que la recherche forestière ne porte que sur l'amélioration de la production du bois. La conservation et l'écologie forestière globale (3) ne peuvent être l'œuvre des forestiers uniquement; elles doivent associer tous les naturalistes et les utilisateurs de la forêt. Elles ne peuvent se baser que sur la création de réserves dirigées, régionales, envisagées à long terme (plus de mille ans) (4) afin qu'aucune espèce animale ou végétale ne disparaisse sans laisser de trace. Comme en agriculture, il faut reconnaître la nécessité d'une sylviculture de subsistance (5), non seulement en montagne mais partout. L'agriculture de subsistance a un rôle déterminant pour notre avenir dans le maintien des sols, l'oxygénation, etc. Ce ne sont pas les touristes et les gens en loisirs qui entretiennent les sols dans les plans Vedel et Mansholt, ni les grands agriculteurs-forestiers-entrepreneurs.

Si, sur le plan local, l'Office crée des centres de relations publiques qui non seulement informeraient, mais aussi accepteraient les suggestions et propositions, une politique plus humaine et plus écologique serait possible. Bien sûr il serait nécessaire que de tels centres soient représentés au niveau national dans le conseil de gestion de l'Office. Ainsi, peut-être la terre domaniale forestière serait-elle

plus réellement collective, telle qu'elle était avant la création des forêts. (6) Or, dans le conseil de gestion de l'Office, il y a des marchands de bois; d'un côté, de vrais marchands de bois (il n'y a pas honte à ça, non, non) et d'autres marchands qui ne veulent pas être appelés marchands, les forestiers de l'O.N.F., organisme à caractère

commercial et lucratif. Si vous dites à un directeur de la Régie des tabacs qu'il est un marchand de tabac, non seulement il le reconnaît, mais il vous assure qu'il en a le monopole. Si vous dites à un ingénieur de l'Office qu'il est un marchand de bois, il bondit! Pourquoi? Parce qu'il prétend toujours faire de la conservation des forêts.

Allons, vous faites du bois; la forêt française n'est pas que du bois. C'est aussi le milieu de vie de bien des animaux et des hommes. Alors associez les naturalistes, les écologistes, les chasseurs (7), et tous les gens à votre travail.

J.-J. MARCOUART
Zoo de Haye

Un huissier au zoo du parc de Haye : une toile de Cabu choquait l'administration

Une trentaine de toiles géantes du dessinateur humoristique Cabu, le père du « Grand Duduche », sont actuellement exposées à la station-zoo de Haye, près de Nancy, sur le thème, on s'en serait douté, de l'environnement et de l'écologie. Caractéristiques du système et, par extension, de notre société, ces œuvres ont été réalisées sur la base



Le dessin Mijieux. Précisons que les organisateurs font agréement d'une légende affirmant : « Le conseil de direction de l'O.N.F. ne comporte que des marchands de bois ». Ou s'arrête le satire et où commence la diffamation ?

(Photo Maurice GREBERT)

« Est Républicain » - 21 avril 1974.

d'arguments fournis par les membres de la station au dessinateur-journaliste, collaborateur de « Charlie-Hebdo » et de la « Gueule ouverte ».

Comme de juste, aucun des auteurs ou des promoteurs de la grande farce qui se joue aujourd'hui pour la défense de l'environnement et la recherche d'une meilleure qualité de vie, n'échappent au pinceau de Cabu, tour à tour acerbé et tendre, qui n'a pas encore perdu le sens de l'humour.

Mais il faut croire que si, en France, la liberté d'expression n'existe que parce que, chaque matin, des hommes conscients et intègres se battent pour mieux l'exercer (le talent de Cabu se manifeste en ce sens), la vérité n'est pas toujours bonne à dire lorsqu'elle s'oppose aux sacro-saints fondements de la rentabilité et du profit immédiat. L'humanité dussé-elle en crever; lorsqu'elle se présente sous des traits caricaturaux qui déclenchent le rire (ce qui différencie l'homme de l'animal) pour mieux se faire entendre.

Cachez ces dessins que l'on ne saurait voir

Si le rire est le propre de l'homme, il n'est, semble-t-il, pas celui de l'administration, qui propriétaire des lieux, révélant une sensibilité à fleur d'écorce, vient d'adresser une lettre recommandée à la station, suivie quelques jours après de la visite d'un huissier. Celui-ci enjoint de décrocher l'un des œuvres de Cabu et d'un caractère diffamatoire « que l'administration en question » ne saurait admettre.

Si l'on fait le tour complet de l'exposition de Cabu, on s'aperçoit qu'une bonne dizaine d'administrations ou de leurs services sont également mis en cause, si bien qu'hier matin on préparait en hâte, à la station, un panneau spécial pour afficher non pas le papier bleu d'azur, couleur, on le sait, des lieux sans nuages et vierge de pollution, mais du papier bleu justice, de celui qui précède les montées ministérielles sur l'échafaud.

Une pancarte indiquait d'ailleurs, à l'entrée de la station : « Réduction de 50 % à MM. les huissiers ».

Pour cause d'ignorance

Quant aux autres toiles consacrées aux écologistes et qui veulent tout, tout de suite, aux promoteurs des célèbres Marinas, au curé d'Amazonie perché sur l'étrave d'un bûche géant et brandissant son goupillon sur les derniers Indiens enfin vêtus d'un pantalon, aux scientifiques apprentis sorciers et à tous les autres... leurs représentants sont attendus avec angoisse à la station territoriale de conservation de la nature autrement appelée dans les milieux internationaux de naturalistes « le zoo des purs ».

Les « purs », quant à eux, attendent avec sérénité la suite des événements. Encore se décideront-ils peut-être à faire intervenir à leur tour un autre huissier, celui qui devra constater la rapide détérioration de notre environnement, de la qualité de notre vie et la disparition accélérée de notre faune sauvage, pour cause de profit et d'ignorance.

Michel AMOY

(3) Bien sûr, dans les écoles d'agro, il y a des cours d'écologie agricole, et dans les écoles forestières il y a des cours d'écologie forestière, etc. Chacun tire la couverture à soi. Il est bon de rappeler que personne ne peut être écologiste sans travailler en équipe, surtout avec d'autres gens supposés adversaires. Par ailleurs, il ne peut y avoir d'écologie forestière, car la forêt est incluse dans le monde vivant.

(4) L'office prétend à une connaissance de la forêt. Il ne faut pas oublier qu'un arbre pousse en 150 ans et que les Eaux et Forêts existait depuis 1830, les services des forêts depuis Philippe le Bel. Cela ne fait que la deuxième génération d'arbres pour les Eaux et Forêts.

(5) Voir « Revue de l'Élevage », un numéro de 1972.

(6) Forêts : réserves. Partie d'une zone boisée, mise en réserve afin de ménager les espèces utilisables. Actuellement, réserve où sont parquées les espèces sauvages que l'on fait mourir lentement et où les « blancs » que nous sommes sont interdits d'accès.

(7) Les sangliers ont de moins en moins à manger en forêt. Il y a une glandée tous les 4-5 ans. Les petits arbustes et les plantes disparaissent parce qu'on les considère comme nuisibles et qu'ils n'ont plus de lumière pour pousser, vu les nouveaux modes de sylviculture. Alors les sangliers vont bouffer les cultures et c'est les chasseurs qui payent! Je trouve cette astuce forestière très bonne! C'est exactement comme dans les réserves quand les Peaux Rouges allaient raffer les vaches en dehors de la réserve. C'est le service des Affaires Indiennes, avec les sous destinés à entretenir les Indiens, qui payait les réparations.

LA GUEULE OUVERTE

Fondateur :
Pierre Fournier

Rédacteur en chef :
Isabelle

Mise en page :
Chénel-Jeanroy

Secrétaire de rédaction :
Jean-Marc Bernard
Martine Joly

ADMINISTRATION ET REDACTION

Editions du Square
S.A.R.L. au capital de 30.000 F
10, rue des Trois-Portes Paris-5^e
Tél. : 633-27-34

Directeur de la publication :
Georges Bernier

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974

Imprimerie
« LES MARCHES DE FRANCE »
44, rue de l'Ermitage, 75020 PARIS

Distribution N.M.P.P.

Abonnement 1 an : 40 F
Etranger : 45 F

(Envoyer aux Éditions du Square)

RISQUER UN PAS (suite)

Résumé du chapitre précédent (1) : la même ficelle, tendue entre un certain Plus et un certain Moins, s'embobine autour des oppresseurs et des opprimés, des élites et du peuple, du sommet et de la base, du maître et de l'élève, des parents et des enfants.

Un ficelle ? Une corde, où l'art est d'aménager des nœuds pour que tout le monde, en principe, puisse grimper. Mais ce sont toujours les plus forts qui grimpent le plus haut ou se maintiennent au plafond, et ce qu'on appelle justice sociale n'est rien d'autre qu'une tentative pour donner une apparence de justice à une course qui profite toujours aux mêmes.

A partir du moment où il y a du plus et du moins, l'injustice est dans la justice comme le poison dans le fruit traité. Tout ce que nous croyons faire pour « les autres » — et cette distinction est en elle-même déjà tout un programme ! — les maintient nécessairement à distance les uns des autres, et de nous, sur l'échelle où nous leur proposons de monter.

Quand on a bien compris cela, on commence à considérer sans amusement tous les braves qui prêchent la révolution mais se gardent bien de retirer l'échelle. Ce serait trop dangereux, n'est-ce pas, s'ils se cassaient la figure ?

Plus fort, plus récent, plus intelligent... Au risque de m'aliéner beaucoup d'amis, faux amis, qui s'imaginent mener un combat contre l'oppression en lui empruntant ses trucs, je veux continuer ici à dénoncer la mystique du Plus. Et puisqu'on essaie toujours de me coincer dans les questions pédagogiques, allons-y franchement : il n'y a pas de tentatives pour renouveler la vieille école qui ne confirme la vieille méthode de la sucette.

En gros — mais c'est en effet très gros ! — au lieu que le sucre soit imposé par le maître, on s'active pour que l'enfant s'en donne envie tout seul. Tout seul ? A travers un système matériel, une attente, qui le programme comme devant, mais que la nouveauté dissimule. A travers des références qui sont toujours des références élitaires et qui mettent l'enfant sur la voie des signes extérieurs de richesse culturelle, sociale, intellectuelle, sur la voie du spectacle à donner comme papa.

Prenons un exemple courant : sincèrement, quel avantage à passer par l'imprimerie, jouer au journal, à la revue, au réseau de distribution de presse ? Il paraît qu'on ne peut

plus enseigner sans gadgets comme celui-là, aujourd'hui, et déjà on en réclame une autre génération, comme la télévision en circuit fermé. La publicité de Sony est-elle vraiment très éloignée de celle que pourraient faire les marchands d'imprimerie à l'école ? « Quand la formation est différente, on peut s'attendre à des progrès spectaculaires », proclame Sony. La différence, hélas, étant elle-même surtout spectaculaire... Le progrès est un apparemment plus rapide aux rôles réputés plus prestigieux. Les enfants sont « libres » de toucher aux machines des grands, où ils se donnent en spectacle aux grands comme des grands. Ils sont libres de s'y aliéner plus tôt, quelque soit leur origine sociale : vive la démocratisation !

Pendant que l'enfant a composé son texte en prenant chaque lettre une à une, pendant qu'il a mendié pour qu'on lui achète son œuvre comme il le ferait pour n'importe quel timbre antituberculeux, il aurait pu en écrire une dizaine d'autres, les afficher n'importe où. Il n'aurait pas dépensé beaucoup, et pas dû rentrer dans ses sous. Ceux qui auraient eu envie auraient pu sans verser de droits. Il aurait économisé du papier, du matériel, des détergents. Pendant qu'il gâchait son temps pour la plus grande gloire de Sony, qu'il célébrait, dans un cliquetis de contacts, le dieu de l'électronique, il aurait eu le loisir de parcourir quelques fables, avec la traduction de la maîtresse, qui, sur la publicité de Sony, se croise les bras pendant qu'on débite « le Corbeau... » Et si les fables vous semblent stupides, je veux bien, mais alors dites-moi si c'est libérateur de voir la tête du copain mieux cadrée sur l'écran.

Il est vrai qu'on peut faire autre chose de l'imprimerie et de la télévision. Quoi qu'il en soit, dans ces renouvellements-là comme dans tous ceux qu'on nous propose, il n'y a de changé qu'un peu plus de spectacle. Au début de Freinet, on a seulement encore un peu moins de gêne pour emprunter les techniques du spectacle. Au bout de Freinet, vous avez Sony. Ainsi s'explique que la pédagogie fasse de plus en plus dans la manifestation artistique, de la bricole qui singe l'objet le plus haut placé dans la hiérarchie, comme le bijou, aux théâtralisations les plus diverses. Tous pour le spectacle, le spectacle pour tous. Libre expression ? A d'autres ! Il n'y a d'expression que spectaculaire. Le passage par l'imprimerie est pour donner au texte une vertu impérissable : clin d'œil vers l'Académie, le journalisme, les prix littéraires. Qu'est-ce qu'il va communiquer, avec ça, le gosse ? Ou'il est plus ou moins digne de figurer dans le cercle de ceux qui s'impriment. Et lorsqu'il se mêle de

vidéo, que fait-il réellement, avec l'instant piégé pour toujours — on le lui fait croire ! — sur la bande magnétique ? Du rituel télévisé.

On cultive son narcissisme, on rend hommage, une fois de plus, à la mystique du don, du génie, du talent, ou à celle des grands moyens. Si on voulait, par contre, que l'enfant fasse, au lieu d'en faire, comme un cabot, on lui apprendrait à écrire proprement — je poursuis mon exemple — comme des générations qui ont pu, ainsi, se passer de copistes et de machines. Si la Sorbonne, en Mai, avait attendu l'imprimerie ? Il suffisait d'être lisible, éloquent, et pas du tout de « s'exprimer » : la pensée était au bout de la plume, pas avant... Puisque le moyen de communication participe au message, je ne vois pas l'intérêt de le sophistiquer, sauf si on se destine au public qui aime ça. Au lieu que le gosse singe Hugo, laissez donc à sa production un espace où elle pourra se continuer, se recommencer : un espace inachevé, c'est-à-dire libre, où ce n'est pas une misère de recopier, de corriger. C'est toute la différence entre la parole-objet, après laquelle je n'ai plus qu'à commenter : c'est bien, c'est mal — et une parole qui appelle mon propre effort, qui parle au producteur, non plus au seul consommateur. La fin, alors, n'est pas d'écrire parce que c'est valorisant, mais parce que c'est un moyen, dont il est utile d'avoir la maîtrise, si possible collective.

Mais qui s'inquiète encore de cette maîtrise ? Qui s'en inquiète pour sa réalité ? On peut donc parfaitement la confondre avec celle des bas de casse ou celle de l'enroulement des bandes magnétiques. Pouvez-vous soutenir que la connaissance du métier d'imprimeur — d'ailleurs outrageusement simplifié — permettra un jour à votre élève de communiquer par l'imprimerie ? Que celle de la vidéo scolaire lui donnera accès aux studios ? Oui, s'il en fait son métier. Mais en attendant, l'école ne lui enseigne que son métier de consommateur. Car en touchant un peu à ces choses-là, il apprend surtout davantage de respect, voire d'idolâtrie, à l'égard de ceux qui en deviennent les spécialistes. Quant aux idéalistes qui vont prêchant que la télévision deviendra grâce à cela un jour un art « authentiquement populaire », je les prie d'évaluer la quantité d'heures de travail et les matières premières que mangeront tous les appareils qu'il faudra pour en arriver là.

A force de faire converger vers le spectacle du Plus et du Moins toutes nos activités, nous n'avons plus

d'autre désir que celui d'être, en espérant, bien sûr, que la grâce vienne nous visiter, qui nous fera, à l'ancienneté, ou à crédit, ou par un beau mérite, être Plus. Plus près des maîtres, cela va de soi, dans les spectacles où ils sont maîtres...

Mais alors que faire ? Quel but assigner à l'éducation ? Pour l'instant je n'en vois qu'un, mais qui a ceci d'intéressant qu'il concerne aussi bien les adultes que les enfants. C'est déjà la garantie que les adultes ne seront pas dans la situation d'être plus par rapport à un public moins. Ce but, à l'énoncé tout simple, est de **se passer du schéma du Plus et du Moins**. C'est aussi simple, en somme, que de faire sauter un électron hors d'un atome. Mais avec cette simplicité-là, il y a de quoi faire un boum à côté duquel nos trucs, procédés et méthodes, si généreux soient-ils, relèvent enfin franchement du pétard : ils fêtent la guerre, ils ne la font pas, et c'est tout bénéfique pour l'adversaire.

Montrer qu'il n'y a pas de plus ni de moins qui tienne, à quels types de comportement on arrive dès qu'on raisonne en plus et en moins. Apprendre à s'en libérer en inventant des formes nouvelles qui ne nous piègeraient plus dans les modèles des forts, des providentiels, des intelligents. Il ne peut y avoir d'autre libération que celle-là. Mais pour la vouloir il faut une vigilance de tous les instants, une sensibilité que nous n'avons pas, pour la bonne raison que nous sommes restés, pour la plupart d'entre nous, des enfants, dans une civilisation qui n'est aussi moche que parce qu'elle participe encore pleinement à la logique enfantine.

Vous avez compris, peut-être, que je vous invitais à brûler le dogme rousseautiste de l'Enfant-Bon. Seuls peuvent y croire des pédagogues masochistes ou qui se servent de cette sorte d'alibi pour n'avoir pas à modifier leurs propres tropismes. Des tropismes que certains ont reconnus à l'école et qui nous ont révoltés, mais contre lesquels il n'y avait rien moyen de faire, puisqu'ils avaient justement la caution des Grands, demeurés dans leur logique. Souvenez-vous ! Il y avait toujours des copains pour imposer des jeux où ils seraient les plus forts. Ils étaient les plus forts pour les imposer et les plus forts pour y gagner. Jeux d'enfants ? Oui... La vie est un jeu d'enfants, avec des malins qui vous imposent leur course. Et vous, vous en voulez, et ils vous flattent encore en vous faisant le coup du crédit, pour avoir le plaisir de jouer et de gagner. Ou'est-ce que c'est, le crédit, sinon une resucée des gages ou des handicaps du genre : « si tu veux jouer, tu seras arriéré », « si tu veux jouer, tu garderas le camp ». Comme ils le gar-

(1) Voir la Gueule Ouverte n° 18 et « Le gai Massacre des Cancreaux » aux Editions Ouvrières.

dent bien, le camp, les prolétaires, dans leur désir de s'élever !

Observez les enfants jouant. Il faut qu'il y en ait encore qui perdent et d'autres qui gagnent, chassez l'innocence de ce mot de jeu. Le jeu, c'est pour une représentation qui enferme toujours les mêmes dans leur rôle de perdants, ou de spectateurs. Observez, en même temps, le comportement de l'adulte, qui surveille la chose, quand il ne l'organise pas pour faire plaisir aux gamins et se faire plaisir : les jeux, c'est éminemment éducatif, il sait cela. Il a l'esprit au sport, aussi, et quand un perdant vient pleurer dans son giron, il console : « pleure pas, c'est comme ça, c'est le jeu ! » — il encourage : « la prochaine fois, tu les auras ! » Tu l'auras, ton bon point, ton examen, ton mec, ta pépé, ton appartement, ta petite bagnole, ton bureau de chef, ton... tes... tout ça qui sera Toi, qui te représentera, à la droite des seigneurs !

Mon syndicaliste ne réagit pas autrement, ni mon héros politique. Le jeu social, ils en ont admis la règle essentielle, unique : être plus, grimper. On les aura ! On leur montrera qu'on est un ouvrier typo à huit ans, Hugo à neuf, Einstein à dix. Bien sûr qu'on est capables, nous les prolos. Quand le jeu est trop brutal, les infirmières surgissent, les œuvres de charité, pour ramasser les éclopés. Pour stimuler ceux qui restent les bras balancés au lieu de bien jouer, on a les assistantes sociales. Il y a des flics pour siffler les coups bas. Dans certains cas, la confédération des arbitres modifie les règles qui faussent, disent-ils, le jeu. Et on continue, et on recommence, dans un jeu politique qui n'est jamais qu'une façon de marquer des points selon une hiérarchie que personne ne remet en cause. Il faut un but à la vie, non ? Et le but c'est Plus, et la vie c'est toujours manquer.

Devant ce mélange, qu'est-ce que je demande ? Qu'on se fasse violence pour ne pas bénir tout ce que l'enfant fait. J'appelle cette bénédiction une démission. On s'en remet, en effet, toujours au schématisme de l'aliénation, qui veut qu'on s'inféode à un modèle : celui du Plus. La spontanéité de l'enfant c'est la nôtre, et l'accepter, ce n'est jamais que consolider la nôtre. En fait, il n'est pas du tout maso, le pédagogue à la Rousseau, puisque ce qu'il révère, dans l'Enfant-Bon, ce sont, toutes nues, ses propres pulsions vers les valeurs Plus... Ce que je demande, c'est qu'on se considère tous encore comme en enfance. Alors pourrions-nous vraiment « vivre avec l'enfant », pour conquérir avec lui d'autres schémas que les spontanés.

Or il me semble qu'on peut mettre au point des situations qui bouleversent le plaisir d'être un gagnant, et à partir de là le schématisme du plus et du moins. Pour rester dans le domaine du jeu, j'ai connu autrefois un prototype de ces situations, avec un camarade plus âgé qui se lassait, à la longue, de toujours gagner, comme parfois se lassent les bourgeois, qui en tirent alors parti pour reprocher au peuple sa passivité. Nous avions inventé, aux

échecs, de retourner tous les cinq coups l'échiquier. Le copain continuait d'apprendre en réparant mes brèches, moi en étudiant la solidité de ses positions. Parties passionnantes, où le jeu était rendu à sa fonction purement ludique : on apprenait, on s'exerçait, et c'était gratuit. Il n'y avait pas de gagnant : la partie finissait, le dernier coup étant donné par nous deux. Le mieux-faire ne renvoyait à aucun mieux-être. Nous étions responsables d'une partie d'échecs qui ne débouchait sur le culte d'aucun talent.

On voit, à travers cet exemple, que combattre le schéma du plus et du moins n'a rien d'abstrait. Il n'est pas question d'interdire le jeu, mais de le rendre à sa gratuité, pour apprendre dès l'enfance à ne plus rivaliser dans le spectacle du Plus, à ne plus béer au modèle de celui qui en fait plus. On peut y parvenir à l'aide des jeux existants en faisant apparaître clairement ce qu'il y a de malsain dans les plaisirs d'être un gagnant. On peut surtout inventer de nouveaux jeux, tels que l'habileté n'inféode plus aux habiles et que le gosse ne se fasse plus de complexes. Qu'est-ce que c'est, un complexe, sinon le sentiment d'une fatalité qui vous tient dans le Moins ? On irait loin, avec une telle remarque, si on l'appliquait à des complexes aussi sacrés que celui d'Œdipe... Jusqu'à déboulonner les normes auxquelles nous sacrifions tout : des normes qui sont les axes où il y a le plus de plus, laissant à gauche tout ce qui manque d'être, et à droite ce qui a surplus d'être.

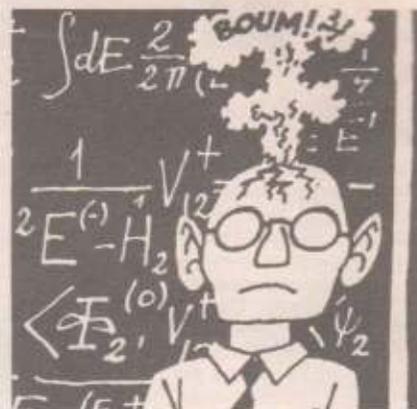
Pourquoi le manque, pourquoi le surplus ? Parce que nous acceptons que tout soit fait pour classer. Il y a les champions de ce classement, et les autres. Pour affronter un champion, la meilleure tactique est de refuser son jeu. Ne vous mettez donc pas en situation d'être battu ! Peut-être ai-je un peu trop insisté sur la vigilance dont il fallait faire preuve aussi bien à l'égard des salauds qu'à l'égard des généreux. Mais toute la difficulté, actuellement, vient de ce que nous n'avons pas vraiment les moyens de partager entre le périmé et le nouveau. A partir de quoi on se récupère tous à qui mieux-mieux dans le plus-plus.

Souvent un collègue, tout feu, tout flamme, vient m'entretenir de son dernier enthousiasme. Je n'ose pas le décevoir, lui dire que les Jésuites connaissent déjà ou qu'il ne fait qu'appliquer l'esprit, sinon la lettre, des instructions officielles qu'en bon révolutionnaire il est dispensé de lire. Je rengaine mes observations...

Mais la gauche n'excuse pas tout, et ne donne pas raison sur tout. L'école la plus « ouverte », la plus active, la plus sauvage, etc. peut être encore une façon d'apprendre aux enfants à fermer leur gueule en empruntant avec davantage de conviction les voies du Plus. Il y a là un jeu auquel je voudrais ne plus jouer, auquel j'aimerais vous convaincre de ne plus jouer... La prochaine fois, promis, ce sera très constructif.

J.P.L.

La minute de bon sens du professeur Mollo-Mollo



LA COLLECTE NATIONALE POUR L'I. R. A. P. A. S.

J'ai rencontré dans la rue un petit gars qui agitait une sébille. « Pour la Lutte contre le Cancer, m'sieur. » En rougissant, j'ai donné deux francs.

Mille fois moins que ce que je venais de payer d'impôts pour construire, ainsi que l'ont décidé les actionnaires d'Eurodif, quatre centrales nucléaires destinées à fournir le courant nécessaire à la préparation du combustible des futures autres.

« Pour la lutte contre le cancer » titre « Le Progrès », et, à la suite : « Mme Messmer présidera le gala pour la lutte contre le cancer au Théâtre des Champs-Élysées. La Fondation de la Danse, qui a organisé le programme, a prévu la participation de nombreuses étoiles ». Mince, alors, c'est sérieux !

« Pour la lutte contre le cancer... » Et si on disait :

« Contre la lutte Pour le cancer ? Contre les centrales et l'industrie nucléaire avec leurs 1.000 cancers par an, en France ? Ça serait toujours ça de gagné, non ? » Vous n'y pensez pas », me répond mon collègue, le Savant-au-Front-Bombé-qui-lutte-dans-le-silence-du-laboratoire et qui attend le résultat de la quête pour se payer son microscope électronique. « C'est pas Dieu possible, vous voulez nous couler, nous les chercheurs. Il y a des Prix Nobel à ramasser avec ça. »

Alors je me suis tourné vers la Ligue Nationale, et je leur ai demandé comment ils luttaient. Réponse :

1) Nous accordons des bourses à des jeunes chercheurs qui poursuivent leurs recherches pendant environ trois ans.

2) Les Comités départementaux accordent aux familles des malades et à ceux-ci une aide matérielle substantielle. Cette aide est très appréciée des malheureux frappés par le terrible fléau.

3) Nous développons notre campagne d'information auprès du public en leur précisant les symptômes d'alarme du cancer. Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Le secrétaire général,

H. Lemoine.

Ainsi les « malheureux frappés par le terrible fléau » vont pouvoir s'offrir l'enterrement de première classe, avec orgues et cierges ? Fumant.

Mais enfin, ce qu'ils disent, Premilieu, Pignero, Rettig et les autres, les centrales, les effluents, les déchets, ça existe, non ? Chut ! Il y

a, en haut lieu, des gens qui veillent. Voyez plutôt :

LIGUE NATIONALE FRANÇAISE CONTRE LE CANCER
reconnue d'utilité publique
décret du 22 nov. 1920
90, RUE D'ASSAS PARIS 8
TEL 326 24 05
CCP PARIS 561 13

LIGUE NATIONALE FRANÇAISE CONTRE LE CANCER

COMITE D'HONNEUR

Frank ARNAL,
Président du Conseil National de l'Ordre des Pharmaciens.
Wilfrid BAUMGARTNER,
Gouverneur Honoraire de la Banque de France.
Henri BENARD,
Secrétaire perpétuel de l'Académie Nationale de Médecine.
Etienne BERNARD,
Président du Comité National de la Tuberculose.
André BORVEAU,
Président de la Fédération Nationale de la Mutualité française.
Louis de BROGLIE,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.
Constant BURG,
Directeur de l'Institut national de la Santé et de la Recherche Médicale.
Marcellin CARRAUD,
Président de la Croix-Rouge française.
Robert COURRIER,
Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.
Jean COURVOISIER,
Président de la Fédération Protestante de France.
Hubert CURIEN,
Directeur général du Centre National de la Recherche Scientifique.
Henri DEROY,
Gouverneur honoraire du Crédit Foncier.
S. E. Maurice FELTIN,
Cardinal, ancien Archevêque de Paris.
Denis FORESTIER,
Président de la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale.
Jacob KAPLAN,
Grand Rabbin de France.
Jean-Louis LORTAT-JACOB,
Président de l'Ordre National des Médecins.
Jacques MONOD,
Directeur de l'Institut Pasteur.
André SEGALAT,
Président de la S.N.C.F.
Jean YVON,
Haut Commissaire à l'Énergie Atomique.

On croit rêver.

Si, chez vous, un robinet est resté ouvert et que l'eau se répande partout, qu'est-ce que vous faites ? Vous fermez le robinet ? Pas sérieux.

Fondez donc plutôt un Institut de Recherches pour l'Amélioration du Pouvoir Absorbant des Serpillères.

M. M.

PARAÎT QU'IL Y A UN MOUVEMENT ET QU'IL FAUT LE POLITISER

Autant se rendre à l'évidence : malgré ses ardentesses professions de foi anticapitalistes de René Dumont, son électoral n'est pas spécialement « populaire ». Globalement c'est à Paris et dans la région parisienne qu'il réalise ses meilleurs scores. Dans Paris « intramuros », (5e position, avec 2,32 % des voix), il réussit nettement mieux dans les arrondissements plutôt bourgeois (record : le 6e, avec 3,60 %, suivi de près par le 5e, où Dumont coiffe Royer pour la quatrième place avec 3,48 %). Cependant, ses performances dans les quartiers plus ouvriers (2,02 % dans le 2e) restent quand même nettement supérieures à son score national (1,32 %).

En banlieue, de même, ce sont les communes résidentielles de l'Ouest et du Sud qui ont voté pour le candidat écologique : il obtient un de ses meilleurs scores nationaux à Chanteloup-les-Vignes, théâtre d'un scandale immobilier particulièrement gratiné. Son meilleur département est les Yvelines (2,60 %), suivi par les Hauts-de-Seine (2,33 %), l'Essonne (2,30 %), etc. A Sceaux, commune ultra-bourgeoise de la Banlieue Sud, Dumont récolte près de 4 % des suffrages. De façon générale, les zones où il a ces bons résultats coïncident avec l'aire d'influence de « comités de défense » se battant contre une autoroute, une ZAC ou un aéroport, mais sans remettre en cause le système dans son ensemble. Le vote Dumont serait donc partiellement un vote « catégoriel » ne signifiant aucunement l'adhésion, même partielle, au projet de société autogestionnaire esquissé par le candidat écologique lors de sa campagne. A la limite, un « vote de privilégiés soucieux de garder leurs privilèges ». Pendant ce temps, Dumont n'obtient que moins de 1 % des voix de Gennevilliers. Pour le reste, les départements où Dumont dépasse nettement sa moyenne nationale se concentrent surtout dans le Sud-Est : Hautes et Basses-Alpes, Rhône, Drôme, Isère, Savoie et Haute-Savoie, Vaucluse. Il totalise 2,71 % à Grenoble (et 3,47 % à la ville nouvelle d'Echirolle, où le PSU est très influent), 2,66 % à Annecy. Autres « bons » départements : la Marne, ainsi que le Bas et le Haut-Rhin (Strasbourg : 2,41 % ; Mulhouse : 2,02 %).

Bref, l'électorat de Dumont est surtout urbain ou banlieusard, et relativement aisé. Les résultats du scrutin convergent avec le sondage réalisé par Publémétrie à la demande du comité de soutien : le candidat écologique prend beaucoup de voix chez les électeurs modérés et « centristes », ainsi que chez les abstentionnistes. Tout compte fait, Dumont n'a peut-être pas volé nettement plus de voix à Mitterrand qu'aux candidats de la majorité.

La « base électorale » du mouvement écologique apparaît ainsi nettement moins « radicale » que son porte-parole d'un printemps. On peut dans ces conditions légitimement redouter qu'une partie des électeurs de Dumont n'aient succombé aux inévitables sirènes écologiques de Giscard, fortement inspirées de l'hyper-réformiste « Charte de la Nature », approuvée, rappelons-le par tous les partis avant les législatives de 73, et amplement bafouée par un gouvernement où le dit d'Estaing figurait en bonne place (cf. *Le Monde* du 11 mai 1974).

Les écologistes « de gauche », eux, ont sans doute estimé « Elections, piège à cons », ou alors, sans fausses illusions, voté Mitterrand dès le premier tour. En même temps qu'elle a été une formidable tribune pour « faire passer » les

idées de l'écologie politique, l'élection présidentielle a fait éclater les multiples contradictions au sein du « mouvement ». Ce n'est pas son moindre mérite.

Laurent SAMUEL.

Un des aspects positifs de la candidature de R. Dumont est qu'elle a permis d'exposer certaines préoccupations du mouvement écologique à un public habituellement sous-informé.

Cependant, il est à remarquer que nombre des luttes considérées comme fondamentales ne sont pas apparues durant la campagne électorale : l'agriculture biologique, la liberté des vaccinations, l'économie distributive, l'alternative communautaire... par exemple. L'écologie est ainsi vidée de son aspect révolutionnaire, de son entité politique, pour être réduite en un programme réformateur.

Le candidat, sollicité et présenté par un groupe restreint du mouvement écologique ne pouvait connaître le contexte des luttes menées avant le 9 avril. Il lui était difficile, dans ce cas, d'aborder un combat auquel il était, dans une large mesure jusqu'alors étranger.

En quelques lignes, il est difficile d'exprimer toutes les facettes de cette expérience électorale : négatif? positif? Tout le monde doit participer aux assises de juin, pas question d'absentéisme qui donnerait des voix à « l'anti-pollution ».

Jean-Luc Burgunder.

L'ÉCOLOGIE-POLITIQUE MENE A TOUT A CONDITION D'EN SORTIR

Dans les anciennes crises du capitalisme, la revalorisation du capital passait par la destruction quantitative massive, mais limitée, des marchandises et des hommes agents de la force

de travail. Aujourd'hui, l'économie autonomisée prolonge contradictoirement son dernier souffle dans la destruction totalitaire (quantitative et qualitative) de ce dont elle a encore besoin : marchandises, sources d'énergie, espace humain et, par là même, équilibre écologique. Pour employer le vieux langage de l'écologie, la première des pollutions est, évidemment, celle de l'immense accumulation de marchandises et des moyens mis en œuvre, coûte que coûte, soit pour maintenir une telle accumulation, soit pour la détruire. [...] Le capitalisme unifié mondialement ne pouvait que mettre mondialement la destruction à son échelle. Seul le maintien des rapports de production de l'économie marchande annonce une fin effroyable plutôt qu'un effroi sans fin. Les lamentations écologico-politiques servent aussi à masquer cela.

En allant au-delà d'un rêve de retour idyllique et réactionnaire à la nature, quelques écologues ont été les seuls, dans l'indifférence généralisée, à entrevoir vaguement le lien entre production déchainée et déséquilibre écologique de la planète. Certains d'entre eux exprimaient lucidement le point de vue d'une fraction ultra-moderniste de la bourgeoisie, de la nouvelle gauche économiste américaine à Mansholt. D'autres formaient le noyau libertaire du futur mouvement écologique et détournaient à grande échelle des informations scientifiques (par exemple sur les dangers de l'énergie nucléaire) jusqu'alors au seul usage du pouvoir. De plus, ces informations commencent à porter sur des solutions techniques utilisables dans une société qui éviterait radicalement gaspillages, parasitismes, pollutions... Mais tous ces aspects positifs de l'écologie, à défaut d'être repris par l'ensemble du prolétariat révolutionnaire, risquent sous peu de n'être qu'un service du pouvoir.

Car les écologues, apparemment, ne savent pas encore que la politique n'est que l'art dérisoire et vain de courir après l'économie. A la faveur du spectacle électoral de mai 1974, le mouvement écologiste jusqu'alors marginal-informel vient de faire son apparition sur le terrain politique et semble amorcer une structuration. Contrairement à ce que prétend son porte-drapeau, René Dumont, la politique ne nous appartient pas : elle appartient bel et bien aux spécialistes. Son Appel aux citoyens ne fait que renforcer tous les archaïsmes du pouvoir et de la représentation. Impliqué dans les rapports de production, l'individu, comme le militant écologiste, doit y trouver, pour garantir sa survie individuelle, un investissement et une sécurisation physiques et sexuels (énergétiques) au travers de son rôle et de sa fonction sociale. Il ne lui reste qu'à s'identifier à une abstraction qui lui donne une personnalité illusoire et provisoire : alors il est breton, français, occitan, dieu ou citoyen. [...]

Les organisations politiques ne font que reproduire les rapports de production de la société marchande : il leur faut donc des propriétaires. Le mouvement écologico-politique qui se crée n'est pas une miraculeuse exception. Déjà, les marxistes-léninistes qui sont arrivés à l'écologie avec cinquante-quatre ans de retard ne tarderont pas à jeter les bases d'un éco-bolchevisme, de la même manière que le M.L.A.C. ou le M.L.F. sont d'ores et déjà récupérés par les gauchistes. A l'autre pôle, une idéologie sanitaire et eugéniste viendrait au secours des nostalgiques de la race non-biodégradable et autres éco-nazillons.

Enfin, l'écologie-politique n'a vu jusqu'à présent l'économie qu'à travers des lunettes de l'écologie. Son mythe dominant reste encore la croissance zéro. Dans leur majorité, les solutions techniques écologiques sont envisagées dans le cadre d'une société de croissance zéro. Mais que signifie la croissance zéro en gardant les rapports du mode de production actuel ? Malgré la puissance formidable des États, des partis et des syndicats actuels, c'est-à-dire du politique, la crise mondiale présente du capitalisme met en évidence l'impossibilité de maîtriser et de contrôler l'économie autonomisée. Vouloir la croissance zéro, c'est-à-dire essayer d'arrêter l'économie, impliquerait des moyens de contrôle et de répression dont la démesure et l'horreur dépasseraient, et de loin, les meilleures imaginations des auteurs de science-fiction. Imaginons un écolo-stalinien ou un écolo-pinocchet s'emparant du gouvernement mondial préconisé dans « L'Utopie ou la mort » de René Dumont. Dans ce dernier cas, l'Utopie pourrait signifier la mort...

Nous savions déjà que la lutte anti-pollution constituait un large marché pour la classe dominante. En se constituant en organisation politique, le mouvement écologiste apporte au pouvoir un tremplin politique et une idéologie : l'écologie. Les écologistes seront amenés à préserver l'organisation de la société actuelle pour se préserver en tant que mouvement politique-séparé. Or « Les choses sont donc à cette heure arrivées au point que les individus doivent s'approprier la totalité existante des forces productives non seulement pour pouvoir s'affirmer eux-mêmes, mais encore, en somme, pour assurer leur existence » (idéologie allemande).

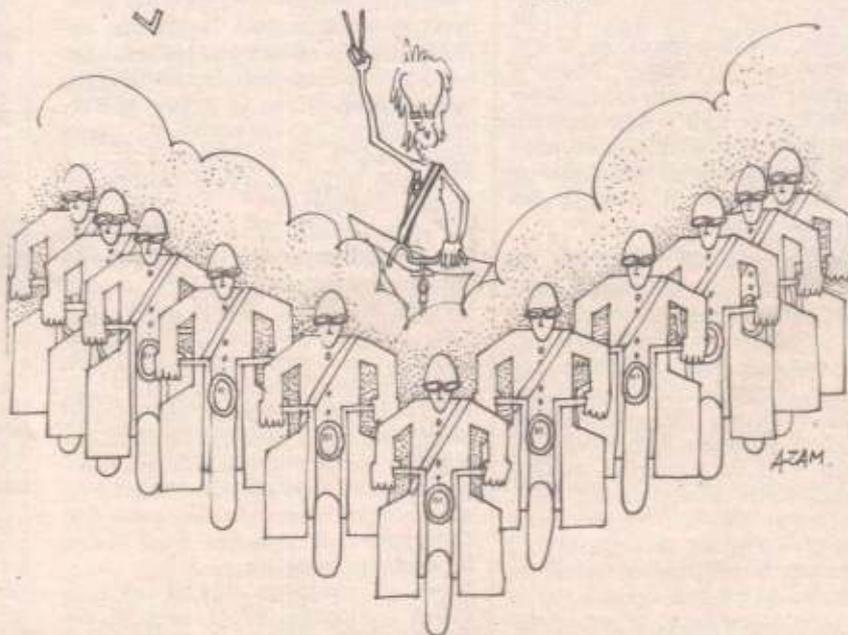
La fin de l'économie politique dans l'abolition des classes n'est pas un vœu pieux, mais sa possibilité et sa nécessité sont devenues familièrement écologiques.

Montpellier, le 7 mai 1974.

Les auteurs de ce texte bref se proposent de revenir sur ces questions, et sur d'autres, en d'autres temps et en d'autres mœurs.

Adresse provisoire jusqu'à la fin juin 1974 : Cîotus II villa n° 7, chemin de Montasinos, 34000 Montpellier.

L'UTOPIE EST ENTRÉE DANS L'HISTOIRE



COMMUNIQUE :

Devenu le Centre de coordination du mouvement écologique à la demande des comités de soutien et de tous ceux qui nous ont aidés pendant la campagne, le Comité de Soutien à René Dumont prépare activement des assises et un forum écologique qui se tiendront à Montargis et dans la région les 15 et 16 juin. Le but : faire en sorte que la coordination des efforts de tous ne soit pas un mouvement éphémère, faire en sorte que chacun puisse aider chacun pour un travail de réflexion mais aussi pour des actions précises.

A Paris les organisations qui ont soutenu la candidature de Dumont vont se regrouper dans le même local pour conjuguer leurs forces, mettre en commun leurs adresses et leurs documentations, réduire leur frais. Le forum devra servir à échanger des idées et des idées d'action, à nouer des contacts ; et les Assises, nourries des réflexions et des prises de position de ce forum, serviront à mettre au point une coordination des mouvements écologiques basée sur la décentralisation

et sur l'unité pour mener les luttes essentielles. Il ne s'agira pas de faire un « parti » mais de s'unir pour se battre un peu mieux, pour devenir aussi une force de proposition.

Tous ceux qui écriront au Centre de coordination du mouvement écologique, 58, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris-9e, les isolés, les comités de soutien et les associations qui souhaitent que l'écologie soit politique, seront tenus au courant de la préparation des journées de Montargis. De toute façon, tous les détails seront aussi fournis par les journaux. D'ores et déjà nous pouvons dire que l'on pourra camper à côté du terrain réservé au forum.

Enfin nous pensons, toujours dans un esprit de décentralisation, qu'il serait bon que les comités de soutien s'organisent avant ces dates pour préparer ce qu'ils diront aux assises, ce qu'ils proposeront. Des assises départementales pourraient être une bonne solution. Centre de coordination du mouvement écologique.